

A propos de l'introduction à la métapsychique humaine

Réfutation du livre de René Sudre

Par

Ernest Bozzano

PREFACE

Je ne m'attarderai pas à analyser l'excellent traité de métapsychique publié par M. René Sudre, et je me bornerai à remarquer que l'auteur est parvenu à synthétiser, en un volume de proportions normales, un exposé complet, érudit et bien fait, de toutes les catégories de phénomènes métapsychiques. On est donc fondé à dire que son ouvrage, non seulement atteint les buts que l'auteur s'était proposé, mais constitue quelque chose de plus qu'une « Introduction à l'étude de la métapsychique » ; il est fort utile même aux personnes compétentes en la matière, car il est rare de trouver ordonnée avec tant de clarté et d'efficacité toute la masse imposante de la phénoménologie examinée. Et au point de vue de la propagande féconde qu'un traité de cette sorte peut exercer dans les milieux scientifiques, je ne regrette même pas l'anti-spiritisme superlativement sophistiqué de l'auteur ; en effet, s'il n'était pas tel qu'il est, son traité perdrait toute efficacité dans les milieux scientifiques, encore dominés par les préjugés matérialistes.

Par contre, il est naturel qu'à mon point de vue personnel — qui est diamétralement opposé à celui soutenu par M. Sudre — je me dispose à analyser, discuter et réfuter, l'une après l'autre, les principales opinions et hypothèses anti-spiritistes avancées par l'auteur ; et ce d'autant plus qu'il semble posséder fort bien son sujet, et être un penseur d'un talent indiscutable. Il est donc un fort partenaire avec lequel la discussion contradictoire est très utile, puisqu'il se présente en lice muni des armes offensives les plus formidables dont on puisse disposer dans le camp où il milite.

I. MAGNÉTISME ANIMAL ET PHÉNOMÈNES SPIRITES

Ceci dit, je commence, sans plus, mon analyse critique, en signalant d'abord, une affirmation inexacte de nature historique, que l'auteur énonce à propos des anciens magnétiseurs. Il écrit :

Deleuze et tous les magnétiseurs ne croyaient donc pas qu'il y eût communication entre leurs somnambules et des êtres invisibles. Ils ne contestaient pas la réalité des apparitions spontanées, mais ils les considéraient selon l'opinion religieuse, comme exceptionnelles ; et ne croyaient point à un commerce possible entre les vivants et les morts. Or, *cette croyance générale passe à leurs sujets, qui présentèrent tous ces phénomènes métapsychiques complètement dépourvus du caractère spirite.*

Je ferai remarquer que l'italique de la dernière période est de l'auteur lui-même, qui montre ainsi quel intérêt théorique il attache à la circonstance signalée. Or celle-ci est historiquement inexacte, et ceci au point que sa vraie signification est diamétralement contraire à celle que suppose M. Sudre. En effet, si l'on consulte les traités de magnétisme animal, on trouve bien des traces des préventions qu'entretenaient à ce sujet les magnétiseurs — préventions qu'explique leur crainte que les manifestations de cette nature fissent surgir de nouveaux obstacles à leur tâche de convaincre le monde des guérisons merveilleuses obtenues par les pratiques magnétiques. Mais il n'est pas moins vrai que, malgré les préventions, les manifestations d'entités de défunts par l'entremise somnambulique se réalisaient assez souvent. M. Deleuze lui-même, dans sa correspondance avec le docteur Billot, le reconnaît dans les termes suivants :

Je ne vois pas de raisons qui, ayant quitté cette vie, s'occupent de ceux qu'elles ont chéris et viennent se présenter à eux pour leur donner des avis salutaires. Je viens d'en avoir un exemple, le voici...

Et Deleuze expose le cas d'une somnambule à laquelle son père décédé se manifesta deux fois pour la conseiller au sujet de l'époux qu'elle devait choisir ; ses conseils impliquaient la réalisation d'un fait encore éloigné dans le temps, et qui se réalisa ponctuellement à l'époque indiquée. (G. Billot : « Correspondance sur le magnétisme animal », t. III).

Le Dr Billot répond à Deleuze en lui décrivant un phénomène merveilleux arrivé à lui-même : celui de l'« apport » d'une plante médicinale, qui vint tomber sur les genoux de sa somnambule ; ceci par l'intervention d'« une jeune vierge » qui se manifestait fréquemment au moyen de cette somnambule.

Je rappelle en outre que le baron Du Potet, qui polémiquait souvent dans le « Journal du Magnétisme » contre ses confrères, lorsque ceux-ci osaient publier des épisodes de manifestations des décédés, révéla ses convictions intimes à cet égard lorsqu'il s'exprima ainsi dans une lettre privée à Alphonse Cahagnet, et que ce dernier inséra dans son ouvrage :

« Vous traitez vingt ans trop tôt de ces questions : l'homme n'est pas préparé à les comprendre ».

D'où il ressort quel était le but occulte de sa prétendue incrédulité sur le sujet en question ; il craignait que, les hommes de science n'étant guère disposés à prendre au sérieux les manifestations des décédés par l'intermédiaire somnambulique, cela dût créer de graves obstacles à la tâche déjà si difficile de convaincre le monde scientifique des propriétés thérapeutiques du « magnétisme animal ». J'ajouterai que le baron Du Potet, lorsque plusieurs années plus tard, il se rencontra à Londres avec le Rév. William Stainton Moses, lui confia, sans réticences, ses convictions spirites fondées sur le fait qui étaient arrivés à lui-même, sans qu'il les cherchât. A cette occasion, il lui advint aussi d'avoir, en même temps que Stainton Moses, la vision clairvoyante de l'Esprit d'un homme qui s'était suicidé quelques heures auparavant, en se jetant sous les roues d'une locomobile.

Je rappellerai encore que le magnétiseur Alphonse Cahagnet obtint, avec la somnambule clairvoyante Adèle Maginot, une longue série de vrais épisodes d'identification personnelle de décédés. A ce propos, je remarque que cette série de manifestations parut tellement importante à Frank Podmore, qu'il en fit l'objet d'une longue étude, parue dans les « Proceedings of the Society for Psychical Research ».

Je rappellerai aussi que le Dr Charpignon, dans son livre : « Physiologie, Médecine et Métaphysique du Magnétisme », remarque à la page 120 :

Le malade se trouve — je veux dire à l'air de se trouver — en communion avec un être que personne ne voit, que personne n'entend, que personne ne touche, et à qui, cependant, on serait presque

tenté de croire qu'elle parle et qu'elle répond. Le premier de ces faits est extraordinaire ! Le second est abasourdissant !

Et à la page 363 :

Le premier sujet magnétique que nous avons observé ne répondait jamais à une de nos questions sans dire : « Je vais consulter l'autre ». Tout naturellement, nous dûmes demander quel était cet « autre ». On nous répondit : « C'est le génie chargé de me guider, de m'éclairer ».

Et, en effet, ce sujet acquérait, en somnambulisme, des facultés, des connaissances qui lui étaient étrangères à l'état de veille, et qui ne pouvaient appartenir qu'à un être supérieur.

Le Dr Ricard, dans son « Traité du Magnétisme animal », écrit (page 275)

La première somnambule qui m'offrit quelque chose de remarquable en ce genre, se nommait Adèle Lefrey... Elle touchait au terme de sa cure, lorsque, au milieu de nouvelles indications thérapeutiques, elle me dit d'un ton fort singulier : Vous entendez bien qu'il me l'ordonne. — Qui, lui demandai-je, qui vous ordonne cela ? — Mais lui ; vous ne l'entendez pas ? — Non, je n'entends ni ne vois rien — Ah ! c'est juste, reprit-elle ; vous dormez, tandis que moi je suis réveillée...

Et à la page 282, le Dr Ricard demande à la somnambule :

« Vous rappelez-vous ce que vous avez dit hier ? » — « oui » — Qui donc est ce personnage mystérieux ? — C'est mon ange gardien... Tenez, il cause maintenant avec le vôtre. — Comment ! avec le mien ! Est-ce que mon ange est aussi près de vous ? — Oui, mais il est plus près de vous encore, et quoique vous ne le voyez pas, vous êtes cependant éclairé de ses conseils.

Je remarquerai enfin que dans le numéro d'octobre 1925 de La Revue Spirite, j'ai exposé le cas fort intéressant du Dr Larkin qui, ayant mis en état somnambulique une jeune paysanne, afin d'obtenir des renseignements diagnostics sur ses malades, obtint une longue série de manifestations d'entités de défunts, qui, en grande partie, lui étaient inconnus. A ces dernières, le Dr Larkin demandait leurs généralités, pour procéder ensuite à de rigoureuses enquêtes à ce propos ; enquêtes où lui était constamment démontrée l'authenticité des personnalités qui se manifestaient ainsi. Il en rapporta la ferme conviction que sa somnambule était en communication avec le monde spirituel.

Je m'arrêterai là, car les exemples que j'ai exposés suffisent à démolir la première affirmation anti-spirite de notre auteur, selon laquelle les anciens, magnétiseurs, ne croyant pas « à un commerce possible entre les vivants et les morts, cette croyance passa à leurs sujets, qui présentèrent tous les phénomènes métapsychiques complètement dépourvus de caractère spirite ». On a pu voir, au contraire, que malgré les préventions des magnétiseurs, les somnambules de la première moitié du siècle dernier voyaient les Esprits des décédés, causaient avec eux, et en apportaient des preuves. En ces conditions les conclusions que l'auteur tire de cette affirmation inexacte tombent irrémisiblement. Or, ces conclusions étaient importantes, puisqu'on en déduisait que, si les premiers expérimentateurs du médiumnisme moderne n'avaient pas cru aux « Esprits », de même les médiums — comme jadis les somnambules — n'auraient jamais causé avec les Esprits. Ce que je viens de rappeler porte, au contraire, à conclure que les médiums auraient quand même communiqué avec les « Esprits », puisque les somnambules de la première moitié du siècle dernier en faisaient autant, malgré les préventions des magnétiseurs. Et s'il est vrai — comme c'est en effet, incontestable — que la circonstance signalée par M. Sudre, si elle avait été fondée, aurait admirablement confirmé son point de vue, c'est à dire, que toutes les personnalités médiumniques ne sont que le produit de la suggestion, combinée avec la clairvoyance du médium (prosopopée-métagnomie), alors puisque la circonstance en question est, en réalité, de nature à prouver le contraire de ce que M. Sudre avait supposé, il faudrait conclure dans un sens diamétralement opposé à celui qu'il a formulé. C'est-à-dire que la circonstance que les anciennes somnambules communiquaient souvent avec des personnalités de défunts, malgré les préventions toutes contraires de leurs magnétiseurs, se transforme en une preuve admirable en faveur de la réalité de ces personnalités, comme êtres étrangers aux somnambules, ainsi que de la réalité analogue des personnalités de défunts qui se manifestent de nos jours par l'entremise des médiums.

II. A PROPOS DE LA MÉDIUMNITÉ DE MRS. PIPER

Passant aux expériences faites avec Mrs. Piper, notre auteur facilite singulièrement sa tâche en ayant recours au système de citer tout ce que l'on a obtenu de moins probant et de négatif avec ce médium, surtout au cours de certaines périodes de sa longue carrière professionnelle, dans lesquelles se produisait en elle une décadence médiumnique transitoire, mais prononcée. A ces moments, elle ne tenait évidemment plus le rôle de médium, dans le vrai sens du terme ; elle était un sujet somnambulique, suggestionné dans une certaine direction, ou pouvant être suggestionné à volonté. Et ce, d'autant plus, lorsque les expérimentateurs étaient certains soi-disant hommes de science à tel point incapables que, loin de se maintenir mentalement passifs pour ne pas provoquer des interférences de cette nature, ils suggestionnaient à dessein, par des interrogations insidieuses, le médium en ses conditions de « transe ». Ils obtenaient ainsi justement ce qu'ils cherchaient, comme ils l'auraient obtenu avec des sujets hypnotiques. Or, ce système est insensé, personne n'ayant jamais douté de la possibilité de parvenir, par des suggestions appropriées, à troubler et à supprimer les délicates conditions médiumniques, toujours oscillantes, dans un état d'équilibre instable, en les transformant en des conditions somnambuliques proprement dites ; d'où la conséquence de pouvoir provoquer, à volonté, le phénomène hypnotique de l'« objectivation des type ». Or, il arriva qu'un beau jour, Mme Piper, suggestionnée insidieusement dans le sens de l'« objectivation d'un type », le personnifia à la manière des sujets hypnotiques, pendant qu'un soi-disant « Esprit-guide » du médium paraissait prendre au sérieux la personnification dont il s'agissait ; mais on comprend bien que le prétendu « Esprit-guide » était à son tour une personnification subconsciente qui, par un effet auto-suggestif avait pris le nom d'un « Esprit-guide » authentique. Comme il était à prévoir en de pareilles circonstances, on n'obtint aucune démonstration d'identification personnelle, aucune preuve de connaissances super normales d'autre nature. Le fait aurait pu suffire à l'expérimentateur pour lui faire discerner la différence existant entre un cas d'« objectivation d'un type » et la manifestation d'une personnalité authentiquement spirite. Mais le pseudo-savant n'était pas en mesure de comprendre, et il se servit au contraire, triomphalement pour ses buts, de sa prétendue admirable découverte. Celle-ci se réduisait d'ailleurs à une vérité élémentaire, étant donné que personne n'à jamais contesté qu'en certaines circonstances, un médium en « transe » puisse se transformer en sujet somnambulique. Et à ce sujet, si l'on pense que le professeur Hyslop démontra, en une polémique mémorable, comment on devait interpréter les faits, en arrivant à des conclusions décisives, il y a lieu de rester découragé à constater que l'on persévère aujourd'hui encore à ressusciter ces expériences niaises et déplorables, comme si Hyslop ne les avait pas définitivement marquées du cachet de l'inanité.

Enfin, quoique cette dernière remarque soit de nature à montrer quelle entreprise désespérée il y a à tenter de se faire entendre par ceux qui se bouchent les oreilles, j'en viens ici à démontrer, en me basant sur les faits, que l'on obtint avec Mme Piper une foule de cas d'identification de décédés, cas qui restent absolument inexplicables par la théorie de la « prosopopèze-métagnomie », une théorie qui est loin d'être nouvelle, puisque sous la couverture de ces récents néologismes, on retrouve les anciennes hypothèses des « personnifications somnambuliques » et de la « clairvoyance télépathique » ; si l'on veut, on y reconnaît l'hypothèse de la « cryptesthésie ». En entreprenant la tâche qui m'incombe ici, je rappellerai la maxime scientifiquement sans appel de Sir William Crookes, à savoir : que la valeur théorique de cent expériences « négatives » reste littéralement annihilée par une seule expériences « positive », bien observée.

Je commencerai par un exemple que M. Sudre rapporte dans son livre, bien qu'il produise sous forme abrégée, ce qui en fait disparaître toute la valeur théorique. Il écrit :

George Pelham, incorporé en Mme Piper, reconnaît ses amis parmi les gens qu'on lui présente et leur adresse les paroles qu'il leur aurait adressées de son vivant. Il est vrai que l'épreuve échoue pour Mlle Warner, qu'il avait connue dans son enfance ; mais les efforts qu'il fait pour se la rappeler l'amènent sur la voie de nouvelles preuves d'identité.

L'épisode dont il s'agit semble rapporté assez fidèlement ; mais en même temps, il faut dire que, traité selon le point de vue anti-spirite de l'auteur, il est ainsi résumé très habilement. Aussi bien, tous ceux qui n'ont pas lu le texte ne pourraient s'imaginer que l'incident négatif de Mlle Warner contient la

preuve positive que les hypothèses combinées de la « prosopopée métagnomie » sont impuissantes à expliquer le cas d'identification spirite de Georges Pelham.

Il nous faut donc reproduire l'incident en question, que je résumerai en partie, en reproduisant intégralement le reste.

Comme on le sait, à la personnalité médiumnique de Georges Pelham furent présentés, tour à tour, trente de ses anciens amis, qui s'entendirent immédiatement reconnaître par elle, sans que jamais une personne étrangère ait été confondue avec l'un des amis véritables. Et non seulement Pelham appela chacun de ses amis par son nom ; mais encore, à tous, il adressa la parole sur des tons différents, ainsi qu'il le faisait pendant sa vie, avec l'un ou l'autre. (Il est à remarquer, à ce propos, que nous ne parlons pas de la même manière avec tous nos amis, et que le caractère de notre conversation varie de ton selon la nature des personnes, leur âge, l'intimité que nous avons avec elles, l'estime ou l'affection que nous ressentons pour chacune). Vint enfin le tour d'une certaine Mlle Warner, jeune personne que Pelham avait connue toute petite, alors qu'elle comptait à peine 8 ans. Pelham ne l'identifia point, et il demanda au Dr Hodgson qui elle pouvait bien être. Hodgson répondit que la mère de la jeune fille était amie de Mme Howard, laquelle Pelham avait connue familièrement. Ceci dit, entre Pelham et Miss Warner se déroula ce dialogue :

G.P. — Je ne crois pas vous avoir connue beaucoup. Miss W. — Très peu, en effet. Vous veniez parfois rendre visite à maman.

G.P. — Je suppose donc que je vous ai vue aussi.

Miss W. — Oui. Je vous ai vu quelquefois. Vous veniez avec un M. Rogers.

G.P. — De fait, l'autre jour, quand je vous ai aperçue pour la première fois, j'ai subitement songé à M. Rogers.

Miss W. — C'est donc cela. Mais vous ne m'avez pas parlé.

G.P. — Mais c'est que, malgré tout, je n'arrive pas à vous reconnaître... Mon plus vif désir serait de reconnaître tous mes amis et j'ai réussi jusqu'à cette foi-ci. Peut-être me trouvais-je déjà trop loin de la sphère terrestre. En somme je ne puis me remémorer votre visage... Vous devez être très changée, n'est-ce pas ?

A ce moment, intervient le Dr Hodgson : « Voyons, tu ne te souviens pas de Mme Warner ? »

La main du médium traduit une grande excitation :

G.P. — Mais si, mais si, je m'en souviens ! Serait-ce donc sa fillette ?

Miss W. — Oui, c'est bien moi.

G.P. — Mon Dieu comme vous avez grandi !... Oh, j'ai très bien connu votre mère.

Miss W. — En vérité, elle appréciait beaucoup votre conversation.

G.P. — Nous avons les mêmes aspirations.

Miss W. — Comme écrivains ?

G.P. — Oui, précisément. Mais, dites moi : ainsi, vous avez connu M. Marte ?

Miss W. — Je me suis, en effet, rencontrée plusieurs fois avec lui.

G.P. — Votre mère comprendra pourquoi je fais allusion à lui. Demandez-lui aussi si elle a mémoire du livre que je lui ai prêté.

Miss W. — C'est bien ; je le lui demanderai.

G.P. — Demandez lui encore si elle se souvient des longues conversations, le soir, chez elle.

Miss W. — Je ne sais si elle se les rappelle.

G.P. — Je voudrais vous avoir mieux connue, parce que c'est une si belle chose que de revenir sur le passé avec ses amis terrestres !

Miss W. — Je n'étais alors qu'une enfant, et nous mieux connaître n'était pas possible.

Tel fut l'intéressant épisode de non-connaissance, de la part de Georges Pelham, d'une personne connue par lui de son vivant. Le Dr Hodgson remarque à ce propos :

Il ne faut pas oublier que la séance dont il s'agit eut lieu cinq ans après la mort de Georges Pelham et que ce dernier, au moment de son trépas, n'avait pas revu Miss Warner depuis trois ou quatre années. En outre, il convient de répéter que Miss Warner était une fillette quand elle vit Pelham pour la dernière fois ; qu'en conséquence, elle n'avait jamais été pour lui ce que l'on peut appeler un ami particulier. Enfin, il faut dire que la jeune fille avait sensiblement changé d'aspect depuis huit ou neuf ans. Cet intéressant épisode de non-reconnaissance immédiate de la part de George Pelham devient donc absolument naturel. Quand on songe que j'étais moi-même parfaitement informé du nom et du prénom de

Miss Warner, et du fait qu'elle avait connu George Pelham, la circonstance de ce qu'il n'a point reconnu la jeune fille assume la valeur du meilleur argument espéré en faveur de la thèse de l'existence indépendante de George Pelham, vu qu'elle contredit l'hypothèse d'une personnalité secondaire dépendant, pour ses informations, de la conscience et de la subconscience des personnes vivantes.

Chacun peut juger facilement que les considérations du Dr Hodgson contiennent implicitement la réfutation de l'hypothèse de la « prosopopèze-métagnomie », hypothèse qui n'est pas autre chose que la reproduction, sous un nom nouveau, des anciennes hypothèses auxquelles Hodgson se rapporte dans sa critique. Je répète donc que s'il s'était agi d'une « personnification subconsciente », assistée par les facultés clairvoyantes du médium, la personnalité en question aurait pu puiser, dans les subconsciences des assistants, les renseignements qui lui étaient nécessaires pour mystifier son prochain ; autrement dire qu'elle aurait dû reconnaître immédiatement, dans la femme qu'elle avait devant elle, la fillette que G. Pelham avait connue de son vivant. Pourquoi n'y parvint-elle pas, dès l'instant qu'elle était parvenue à reconnaître tous les amis décédés, intervenus précédemment aux séances ? Quelles conséquences théoriques doit-on tirer de ce fait ? La réponse ne saurait faire de doute : S'il s'était agi d'une « personnification subconsciente », celle-ci, en de pareilles circonstances aurait dû reconnaître Miss Warner sans hésiter. Si, par contre, il s'était agi de la présence réelle de l'Esprit de George Pelham, celui-ci n'aurait pas dû la reconnaître, étant donné qu'il ne l'avait connue qu'enfant, et que, dans l'entre-temps, l'enfant était devenue une femme. En d'autres termes, dans le cas de l'interprétation spirite des faits, on observe un accord admirable entre ce qui aurait dû se produire et ce qui s'est produit en effet ; par contre, dans le cas de l'hypothèse opposée, on remarque un désaccord désastreux, qui se manifeste juste au moment critique de la « convalidation » expérimentale de l'hypothèse en question. On est donc amené à conclure en faveur de l'hypothèse qui explique réellement les faits. J'affirme ainsi sans crainte d'erreur qu'en dehors de l'hypothèse spirite, il n'en existe aucune autre capable d'expliquer les cas analogues à celui que je viens d'exposer, et qu'il ne peut pas y en avoir. Or, les faits de cette catégorie se dénombrent par centaines dans les expériences de Mme Piper.

De toute façon, comme la fertilité sophistique de nos contradicteurs est considérable, il ne sera pas inutile de la prévenir, en imaginant à quelles objections ils pourraient avoir recours. Et je n'en aperçois que deux seulement.

Voici la première. On pourrait m'objecter que les investigations métaphysiques nous ont appris que le médium ou que le sensitif ne perçoivent qu'avec difficulté une chose pensée, à un moment donné, par le consultant, alors qu'ils perçoivent aisément la même chose dès que le consultant détourne d'elle sa pensée ; ou, en d'autres termes, que les sensitifs en général lisent facilement dans la subconscience des consultants et très difficilement dans leur mentalité consciente. On pourrait donc présumer que, dans le cas en ce moment examiné, la personnalité somnambulique n'a pas perçu les renseignements demandés, parce que les consultants y songeaient. Je réponds à cette objection spécieuse, que s'il en était ainsi, on ne parviendrait plus à expliquer les trente incidents des amis reconnus précédemment, bien que ces personnes eussent présents à l'esprit leurs noms, prénoms, parentés et qualités, exactement comme il en était de Miss Warner et du Dr Hodgson. L'objection, ainsi formulée, ne tient donc pas et doit être éliminée, car elle est contredite par les faits.

Abordant la deuxième des hypothèses présumables, je remarquerai qu'on pourrait me faire observer que si la « métagnomie » existe, on ne dit cependant pas qu'elle doive s'exercer en permanence ; on pourrait donc penser qu'elle n'a pas fonctionné dans le cas en litige. — Soit, admettons-le, quoique le dialogue médiumnique dont il s'agit contienne bien autre chose à éclaircir outre le détail qui nous retient, mais, admettons-le, pour le moment. Et voici surgir, formidable, l'autre proposition du dilemme, consistant dans le fait que si, pour le cas envisagé, la « métagnomie » ne fonctionnait pas, alors nous voyons se formuler la question : Quelle était donc l'origine des détails véridiques fournis sur son propre compte par le communicant ? — Bref : Ou l'on suppose que la métagnomie fonctionnait, et alors on acquiert la preuve décisive de son impuissance à expliquer les cas d'identification spirite analogues à celui que j'ai cité ; ou l'on soutient que la métagnomie ne fonctionnait pas, et alors il est clair que les preuves d'identification personnelle fournies par le communicant provenaient de l'Esprit du décédé, se déclarant présent. Il n'existe pas d'autres solutions au dilemme posé.

Ayant commenté d'une manière complète et décisive ce premier cas contraire à la thèse « prosopopèze-métagnomie », ainsi qu'à toutes les hypothèses naturalistes forgées jusqu'à ce jour pour expliquer des cas d'identification spirite, j'en viens à rapporter d'autres exemples relevant du même

genre, tous tirées des expériences avec Mme Piper, en me bornant à les faire suivre de quelques éclaircissements, les commentaires d'ordre général que je viens d'exposer servant pour tous les faits qui vont suivre.

En ce deuxième fait, la circonstance inconciliable avec les hypothèses de la « prosopopée-métagnomie » consiste en ceci : que la personnalité communicante se méprend sur la signification d'une question à elle adressée par l'expérimentateur, et répond en citant des faits qui, tout en étant exacts et appropriés, ne correspondent pas à la question ; elle ratifie ensuite son erreur, dès qu'elle se rend compte de l'avoir commise.

Au cours d'une séance à laquelle assistait le Pr James Hyslop, s'était manifestée une entité qui disait être son oncle Carruthers, auquel le Pr Hyslop demanda :

— Saurais-tu me dire quelque chose au sujet d'un tour en voiture que nous avons fait peu de temps après le décès de mon père ? — « Te souviens-tu, James, de l'épigraphe placée... » — « Placée...où ? » — « Sur son tombeau ». — « Oui, mon oncle ; mais sur quel tombeau ? » — « Sur celui de ton père » — « Oui, je m'en souviens parfaitement » — « Est-ce à ce tour en voiture que tu voulais faire allusion ? » — « Non » — « Alors tu voulais faire allusion à la visite que nous avons faite à Nannie ? » — Non plus, non plus. Dis-moi ce qu'il nous est arrivé au cours d'une promenade ». — « Ah ! je pensais que tu faisais allusion au jour où nous avons placé l'épigraphe sur son tombeau...mais on voit que nous pensons à deux choses différentes...Laisse-moi réfléchir. Veux-tu parler d'un après-dîner de dimanche ? » — « Oui, mon oncle ; maintenant tu y es » — « Je me souviens fort bien...et toi, te souviens-tu de l'incident...Ce mot est pour « rupture ». (Cette dernière remarque constitue une interpolation de l'« esprit-guide » Rector qui, comme on le sait, se prêtait à servir d'intermédiaire dans le but de faciliter les communications). — « Rupture est très juste ; continue ». — « Attends un instant, James. J'ai dit qu'il y a eu une rupture, et j'ai lié avec la...J'ai pris un couteau et j'ai fait un trou...ensuite nous avons arrangé tant bien que mal les rênes avec une ficelle... ».(Ici Rector intervient de nouveau en remarquant : « Il est saisi d'une telle émotion, que je ne puis saisir tous ses mots ». — Après quoi l'entité Carruthers recommence à exposer, par des phrases entrecoupées, mais d'une manière minutieuse et correcte, les détails de l'incident en question).

Voici les commentaires du Pr Hyslop :

L'incident de notre tour en voiture au cimetière pour visiter l'épigraphe que j'avais fait placer sur le tombeau de mon père, est vrai, et avait eu lieu un an après sa mort. Mais je l'avais complètement oublié, et je ne m'en suis rappelé que lorsque l'esprit de mon oncle y fit allusion. On conçoit donc que je ne pensais nullement à cet incident quand je lui adressai cette question spéciale...Une circonstance intéressante du dialogue cité est constituée par le fait de l'entité qui s'aperçoit tout à coup que nous pensons à deux choses différentes, et le signale aussitôt...— (American Proceedings, vol. IV, p. 536-537).

Il s'agit, certes, d'un détail théoriquement important, dans sa spontanéité suggestive, et il fait penser à un fragment de conversation entre deux personnes vivantes, qui ne se seraient tout d'abord pas bien comprises. Ces incidents paraissent peu de chose, mais au point de vue théorique, ils témoignent hautement en faveur de l'existence réelle de deux mentalités indépendantes, tandis qu'ils ne pourraient absolument pas se concilier avec l'hypothèse de la « prosopopée-métagnomie ». En d'autres termes, ces petits incidents correspondent exactement aux incidents non moins insignifiants qui, dans les Tribunaux de la justice humaine, servent à éclairer les juges, jusqu'à déterminer la condamnation ou l'acquiescement du prévenu.

Voici un autre épisode analogue, dans lequel la personnalité médiumnique disant être le Dr Hodgson se méprend sur le sens d'une question qui lui est adressée par Mme William James, femme du célèbre psychologue.

Mme James n'avait jamais été chez le Dr Hodgson lorsque celui-ci était de ce monde, et n'y avait été qu'une seule fois après son décès. Songeant à cette visite, elle demanda :

« — Savez-vous me dire quand je me suis rendue chez vous ? » — « Vous chez moi ? Peut-être à prendre le thé ? » — « Non » — « Peut-être pour y consulter des documents ? » — « Non » — « Peut-être y avez-vous été après ma mort ? » — « Oui ; j'ai été y chercher des objets qui vous avaient appartenu... » — « Fort bien ; voilà une bonne preuve. Lodge et Piddington attachent beaucoup d'importance aux incidents dans lesquels je ne puis me souvenir de choses qui n'ont pas eu lieu... » — (Proceedings, vol. XXII, p. 103).

Cette dernière réflexion du Dr Hodgson constitue un trait bien caractéristique de l'expert psychiste qu'il était en son vivant. En effet, au point de vue théorique, on ne peut qu'attacher beaucoup d'importance aux cas dans lesquels l'entité communicante ne se laisse pas suggestionner par les questions qu'on lui adresse, en sorte que, si elle ne se souvient pas, elle déclare ne pas se souvenir. Et quand il s'agit, comme dans le cas ci-dessus, d'une fausse piste tendant à insinuer l'idée d'incidents personnels précis, oubliés par le communicant, mais qui en réalité, n'ont jamais existé, l'affaire revêt une importance plus grande encore, la suggestion étant assez forte, en ces cas, pour être accueillie même par des personnes vivantes et normales. Ce qui fait que, en cette circonstance, le fait de ne pas se souvenir de choses qui ne sont pas arrivées montre la présence d'une individualité indépendante laquelle, naturellement, ne peut être que celle du défunt qui dit être présent.

A remarquer en outre la spontanéité toute naturelle du dialogue. Déjà par sa première exclamation :

« Vous chez moi ? » Hodgson montre nettement ne pas se remémorer que Mrs. James eût jamais été le voir ; après quoi comptant, pas excessivement sur sa mémoire d'esprit « communicant », il continue en questionnant avec perplexité, comme l'aurait fait tout simple mortel. A notre point de vue, il est manifeste que s'il s'était agi de « prosopopée-métagnomie ». Dans ce cas, la personnalité mystificatrice aurait dû discerner immédiatement l'intention de Mme James, au lieu d'y parvenir par des éliminations.

Et voici deux autres incidents analogues et intéressants, que, par souci de brièveté, je rapporterai selon l'excellent résumé qu'en a fait M. Sage, dans l'ouvrage par lui consacré aux expériences de Mme Piper :

Alors qu'il vivait dans l'Ohio, M. Robert Hyslop (le père du Pr Hyslop) avait pour voisin un certain Samuel Cooper. Les chiens de ce dernier tuèrent, un jour, un certain nombre de moutons à Robert Hyslop. Il s'ensuivit une brouille qui dura plusieurs années. A une séance, où le Dr Hodgson remplaçait le Pr Hyslop, le consultant posa une question que le Pr Hyslop, lui avait envoyée par écrit. Celui-ci, par cette question, espérait ramener l'attention de son père sur les incidents de sa vie pendant qu'il était dans l'Ohio. La question était : « Vous souvenez-vous de Samuel Cooper, et pouvez-vous nous dire quelque chose à ce sujet ? ». — Le communicant répondit : « James veut parler du vieil ami que j'avais dans l'Ouest. Je me souviens très bien des visites que nous nous faisons et des longues conversations que nous avons sur des sujets philosophiques ». — A une autre séance, où le Dr Hodgson était encore seul, il revient sur la même idée : « J'avais un ami du nom de Cooper dont l'esprit avait une tournure très philosophique ; j'avais pour lui un grand respect. Nous eûmes souvent des discussions amicales, nous échangeâmes des lettres et j'ai gardé plusieurs des siennes ; on doit pouvoir les retrouver ». — Un autre jour, le Pr Hyslop étant présent, le communicant dit encore : « J'ai essayé de me souvenir de l'école de Cooper ». — Le lendemain, il y revient : « Tu m'as demandé, James, ce que je savais de Cooper. As-tu pensé qu'il n'était plus mon ami ? J'avais gardé plusieurs de ses lettres ; je croyais que tu les avais ». — Dans tout cela, le Pr Hyslop ne retrouvait pas trace de Samuel Cooper ; il ne savait qu'en penser. Il posa alors une question directe pour amener son père au sujet qu'il avait dans l'esprit : « Je voulais savoir si tu te souviens des chiens qui tuèrent nos moutons » — « Oh ! parfaitement ! mais je l'avais oublié. Ce fut la cause de notre brouille. Mais je n'ai pas pensé à lui tout d'abord parce qu'il n'était ni mon parent ni mon ami. Si j'avais compris que c'est de lui que tu voulais parler j'aurais fait effort pour me souvenir. Il est ici, mais je le vois peu ».

Cet épisode est intéressant. Tout ce que Robert Hyslop a dit à propos de Cooper en premier lieu ne se rapporte en rien à Samuel Cooper, mais cela se rapporte entièrement à un vieil ami de Robert Hyslop, le Dr Joseph Cooper. Robert Hyslop avait eu avec lui en effet de nombreuses discussions philosophiques, et ils avaient correspondu. Le Pr Hyslop avait peut-être entendu prononcer le nom de cet homme, mais il ignorait complètement que ce fût un ami intime de son père. C'est sa belle-mère qui lui apprit ces détails, au cours de l'enquête qu'il fit auprès de ses parents pour éclaircir les incidents des séances obscures pour lui. On voit que les désincarnés sont capables comme nous de se méprendre.

Mais voici certainement l'incident le plus dramatique. Le Pr Hyslop, se souvenant que son père appelait catarrhe sa dernière maladie, alors que lui, James Hyslop, la prenait pour un cancer du larynx, il posa au communicant une question calculée pour amener ce nom de catarrhe. Il se servit dans cette question d'un terme à double sens qui n'a pas en français d'équivalent ayant les deux sens à la fois, ce qui fait que je ne puis pas traduire la question d'une façon intelligible. Ce mot est trouble. Il signifie à la fois

affliction physique et malentendu. Ce mot donna lieu, de la part du communicant, à une curieuse méprise ; méprise que l'hypothèse de la télépathie expliquera difficilement. Le communicant, affligé, répond : « Je ne me souviens pas, James, qu'il y ait eu le moindre malentendu entre nous ; il me semble que nous avons toujours eu l'un pour l'autre la plus vive sympathie. Je ne me souviens d'aucun malentendu. Dis-moi donc à quel sujet cela était. Mais tu dois te tromper ; c'était avec un autre ». — « Tu t'es mépris, père, j'ai voulu parler de maladie ». — « Ah ! très bien ! je comprends. Oui, je souffrais de l'estomac ». — « Ne souffrais-tu pas d'autre chose ». — « Oui, de l'estomac, du foie et de la tête. J'avais des difficultés à respirer. Mon cœur, James, mon cœur me faisait souffrir. Ne te souviens-tu pas avec quelle difficulté je respirais ? Et encore je crois que c'était mon cœur qui me faisait souffrir le plus ; mon cœur et mes poumons. Il me semblait que quelque chose m'étreignait la poitrine et m'étouffait. Mais à la fin je m'endormis ». — « Un peu plus loin, il ajoute : « Sais tu que la dernière chose dont je me souviens, c'est de t'avoir entendu me parler ? Tu fus le dernier qui me parla. Je me souviens très bien d'avoir vu ton visage, mais j'étais trop faible pour te répondre ».

Ce dialogue déconcerta tout d'abord le Pr Hyslop. Il avait cherché à faire dire à son père le nom de la maladie dont celui-ci croyait souffrir : catarrhe. Ce ne fut qu'un peu plus tard, en relisant le procès verbal de la séance qu'il s'aperçut que son père avait décrit, en termes bien à lui, les dernières heures de sa vie. Une fois de plus, il s'était mépris. Le médecin avait constaté une douleur à l'estomac à 7 heures du matin ; à 9 heures et demie, les battements du cœur devinrent moins sensibles ; peu après, la difficulté de respirer devint effrayante, et le moribond expira enfin. En lui fermant les yeux, son fils James Hyslop dit : « Tout est fini », et il fut le dernier à parler. Ce dernier incident semble indiquer que la conscience dure chez les moribonds beaucoup plus longtemps qu'on ne le croit.

Il est à remarquer que dans le dernier cas cité, outre les épisodes où le communicant se méprend sur les demandes qu'on lui adresse et répond en conséquence, — attitude inexplicable par l'hypothèse de la « prosopopée-métagnomie », — on en trouve un épisode analogue à celui précédemment cité, et où le communicant ne se laisse pas suggestionner par les demandes qu'on lui adresse ; c'est-à-dire que, par le fait des questions qu'on lui pose, il est amené à supposer qu'il ne peut se rappeler des événements importants de sa vie, et, malgré cela, il se montre si sûr de lui qu'il se refuse à admettre ces oublis. En effet, le communicant Robert Hyslop s'étant mépris sur la signification d'un mot, et croyant que son fils faisait allusion à des malentendus survenus entre eux, dit avec une expression de douleur : « Je ne me souviens pas, James, qu'il y ait eu le moindre malentendu entre nous ; il me semblait que nous avons eu l'un pour l'autre la plus vive sympathie. Je ne me souviens pas d'un malentendu. Dis-moi donc à quel sujet cela était. Mais tu dois te tromper ; c'est avec un autre ». La spontanéité éloquente de ce langage n'échappera à personne, ainsi que l'importance théorique de semblables épisodes, compréhensibles seulement à l'aide de l'hypothèse spirite

Dans cet autre exemple, l'inapplicabilité des hypothèses « prosopopée-métagnomie » s'impose du fait que la personnalité communicante touche aux dernières particularités dont elle se souviens à son lit de mort, et qui coïncident avec certains de ses mouvements indiquant la conscience d'elle-même, sans envahir le champ des souvenirs complémentaires présents à la pensée de l'interrogateur, souvenirs effectivement fort peu conciliables avec les conditions comateuses où se trouvait la personne mourante.

Dans une séance très intéressante où l'entité communicante était la femme du Pr Hyslop, elle dit, s'adressant à son mari :

— Te souviens-tu de la nuit qui précéda ma mort ? Tu étais assis avec moi, ou près de moi ; mais je me rappelle bien peu, outre cela.

— Je m'en souviens parfaitement, Marie.

— Et tu as pris ma main ; t'en souviens-tu ?

— Oui, distinctement.

— Et moi, je me souviens de bien peu, au contraire. (Cette dernière phrase n'étant pas de premier abord facilement lisible, « Rector » explique : « Elle veut dire qu'elle se rappelle bien peu de l'incident, et que lui doit en savoir davantage »).

Le Pr Hyslop commente ainsi :

Ma femme empirait le matin du vendredi. Elle passa alors à l'état d'inconscience (d'autant qu'il est donné de le présumer) dans la nuit de mercredi, à 11 heures, et demeura apparemment en cet état jusqu'à la mort. Le soir du jeudi, si ma mémoire est exacte (je pris note du fait immédiatement après la mort) me trouvant à son chevet, je lui pris la main, et je fus surpris de constater que, si je faisais un certain

signe, elle montrait en avoir conscience d'une façon évidente... Afin de ne pas amoindrir la valeur d'ultérieures allusions, encore possibles, à cet incident, je m'abstiens de raconter comment je me comportai en cette circonstance. Il suffira de savoir, pour le moment, que le contenu du message est exact, et qu'il résulte en outre probable et naturel qu'elle se souvienne de bien peu de choses en dehors des détails communiqués... Dans ces conditions, comment la télépathie aurait-elle pu arriver à circonscrire les limites de l'état comateux où se trouvait la supposée communicante jusqu'à savoir distinguer les détails conciliables avec ses conditions à elle de ceux appropriés à moi seul ? Pourquoi ne pas me fournir les autres détails complémentaires ? Pourquoi s'arrêter si à propos ? — (American Proceedings of the S.P.R. ; vol. IV, p. 545).

En effet, si l'on songe que les détails complémentaires dont il est question étaient présents à l'esprit du consultant, ni plus ni moins que les autres rapportés, on ne saurait vraiment pas comprendre le mystère d'un tri aussi savant de la part de la ...prosopopèse-métagnomie.

Atteignant à ce point, je me rends compte que la liste des exemples contradictoires aux malheureuses hypothèses objectées s'est allongée outre-mesure ; je me limiterai donc à résumer deux autres exemples encore.

Dans les séances expérimentales avec Miss Macleod, une sœur de cette dernière, nommée Etta, se manifesta. Lorsqu'elle était en vie et affligée du mal qui la conduisit au tombeau, elle croyait souffrir d'une maladie d'estomac, tandis que ses familiers savaient qu'il s'agissait d'une maladie de cœur. Or, dans le message médiumnique, elle fit, entre autres choses, allusion à la cause de sa mort, et la dit causée par une maladie d'estomac. (Proceedings of the S. P. R., vol. XIII, p. 351).

Comment concilier aisément cette sorte d'erreurs avec l'hypothèse de la « prosopopèse-métagnomie ? » Miss Macleod connaissait la vérité, les familiers absents la connaissaient de même ; ni la métagnomie avec les personnes présentes, ni la métagnomie avec les personnes absentes, ne suffiraient à éclaircir l'incident.

Et comment accorder la « prosopopèse-métagnomie » avec cet autre incident ? Dans l'admirable cas d'identification des enfants jumeaux des époux Thaw, l'« Esprit-guide » Phinuit, qui assurait les voir devant lui sous les apparences qui leur étaient propres sur la terre, commit d'abord l'erreur singulière de prendre la fillette Ruthy pour un petit garçon. Or, durant sa vie, tout le monde la prenait pour un garçon. (Proceedings, vol. XIII, p. 384).

Au sujet de cette dernière coïncidence véridique, la confusion où tomba Phinuit n'aurait pas besoin d'être commentée si l'on voulait prendre à la lettre sa propre affirmation, c'est-à-dire qu'il voyait l'enfant devant lui sous la forme qu'elle avait eue durant sa vie ; mais on n'expliquerait rien, au contraire, par les hypothèses de la « prosopopèse-métagnomie », si l'on considère que les parents, présents, connaissaient bien le sexe de leur petite-fille, et auraient dû, par conséquent, mettre télépathiquement en garde l'« Esprit-guide » Phinuit.

Avant d'en terminer avec la médiumnité de Mrs Piper, il convient de toucher à un autre fait négatif survenu dans les expériences avec ce médium ; et ceci parce que M. Sudre en fait grand cas en le regardant comme une preuve décisive à l'appui de sa thèse. Il est à peine croyable qu'il ne se soit pas aperçu que le cas dont il s'agit, quoique négatif, est plus que jamais désastreux pour les hypothèses de la « prosopopèse-métagnomie ».

Comme on le sait, la personnalité médiumnique qui affirmait être l'esprit de Myers n'est point parvenue à révéler le contenu d'un pli cacheté laissé par l'éminent psychiste, avant de mourir, afin de pouvoir prouver ensuite, médiumniquement, son identité. Ce qui, au point de vue spirite, peut être aisément expliqué à l'aide des considérations exposées par le Pr Hyslop, relativement aux interférences troublantes se produisant dans l'acte de communiquer. Mais nous n'avons pas à nous en occuper pour le moment. Ce que je tiens à remarquer, c'est qu'à la suite des tentatives qui eurent lieu, les personnes dirigeant la « Society for Psychical Research » — dépositaires du pli, — se décidèrent à l'ouvrir et en lurent le contenu. Il s'ensuivit que, dès ce moment il y avait au monde plusieurs subconsciences humaines parfaitement renseignées à ce sujet ; ce qui entraîne que, si réellement la médiumnité de Mme Piper consistait en une forme de métagnomie combinée avec la prosopopèse, elle aurait dû « dénicher » et rapporter le fameux secret à l'une ou à l'autre des subconsciences renseignées ; d'autant plus que les personnes informées se trouvaient souvent présentes aux séances qui eurent lieu après l'ouverture du pli. Au contraire, rien, toujours rien ne fut révélé en séance.

On peut en dire autant du cas analogue de Mrs. Blodgett avec cette considération remarquable, qu'après l'ouverture du pli et l'insuccès constaté, on continua les séances, dans l'espoir de parvenir au but, même s'il était trop tard; on renouvela donc les tentatives de la part de la personnalité communicante (ou, si l'on veut, du médium entrancé), pour obtenir révélation du contenu, désormais connu de Mrs. Blodgett et du Pr William James; mais toujours rien, et toujours rien n'aboutit.

Il est donc prouvé que, dans les cas exposés, et malgré les circonstances très favorables, Mme Piper n'est point parvenue à capter télépathiquement la pensée consciente et subconsciente des assistants, et encore moins celle des absents. Il en résulte que l'hypothèse de la « prosopopèse-métagnomie » est contredite, une fois encore, par les faits, dans le cas de Mrs. Piper, et doit être regardée comme inapplicable à notre cas. Ce qui équivaut à dire que les incidents d'identification personnelle des défunts, qui se sont produits avec Mme Piper, doivent être considérés comme étant authentiquement spirites.

Une remarque encore. La totalité des cas ci-dessus, qui représentent des formes variées de manifestations inexplicables par toute hypothèse naturaliste, m'offrent l'occasion de formuler une conclusion d'ordre général, revêtant une valeur théorique exceptionnelle : c'est que si, dans le camp des métaphychistes purs, on repousse l'explication spirite des cas d'identification des décédés, cela provient de ce que l'on est sincèrement convaincu que le simple fait de l'existence de la « métagnomie » (ou « clairvoyance », ou « cryptesthésie », ainsi qu'on voudra l'appeler), rend scientifiquement superflue l'hypothèse spirite, puisque les cas dont il s'agit seraient tous explicables au moyen des facultés super normales inhérentes à la subconscience humaine. Eh bien ! point du tout : cette opinion, fruit d'une analyse superficielle des faits, reste un préjugé tout à fait erroné et déplorable ; un préjugé qu'il est nécessaire de combattre énergiquement, si l'on veut diriger les investigations métapsychiques sur la voie d'une juste orientation. On a vu, en effet, que, dans toutes les circonstances analogues à celles que j'ai citées, les faits d'identification personnelle des défunts ne sont absolument pas explicables par la métagnomie. On a vu, en même temps que, dans les circonstances sus-mentionnées, on peut aisément discerner les cas authentiquement spirites de ceux qui ne présentent pas de garanties suffisantes en ce sens. En cet état de choses, loin de devoir conclure que, grâce à la « prosopopèse-métagnomie », on parvient à expliquer tous les cas d'identification des décédés, on devra consentir que tous les cas d'identification des décédés, contenant des épisodes analogues à ceux que j'ai cités, doivent être regardés comme authentiquement spirites ; et ceci d'une manière expérimentalement démontrée. Ceux-là qui soutiennent un avis contraire sont tenus de justifier leurs opinions en réfutant les argumentations exposées jusqu'ici, tout ainsi que celles qui vont suivre.

III. ANALYSE CRITIQUE D'UN ALINÉA SOPHISTIQUE

Je regrette vivement de devoir interrompre ici l'examen des argumentations erronées que notre auteur répand à profusion au sujet des expériences avec Mme Piper. Si j'avais loisir de continuer, une analyse critique fort instructive en résulterait. Mais je me vois dans l'obligation d'en finir pour deux raisons distinctes : et d'abord parce qu'il me reste à parcourir un long chemin ; ensuite, parce que les inexactitudes, les affirmations gratuites, les observations erronées, les sophismes et les paralogismes que l'auteur verse à pleines mains dans son ouvrage sont en si grand nombre qu'un volume des dimensions de celui quo nous entreprenons suffirait à peine pour les exposer et les réfuter. En présence d'une pareille situation, il ne me reste d'autre système de réfutation que celui que j'ai adopté, c'est-à-dire de démontrer par des faits que, dans l'exposé des expériences avec Mme Piper, on rencontre un grand nombre d'incidents inexplicables par les hypothèses de la « prosopopée-métagnomie » ; et cela suffirait pour démolir d'un coup le château de sophismes et paralogismes édifié laborieusement par M. Sudre.

Malheureusement, au moment de poursuivre, je me rends compte que la même difficulté, insurmontable, se dresse devant moi à chaque page d'un livre superlativement partial. C'est déclarer qu'il est quasi impossible de faire un choix parmi les principales objections à réfuter : elles sont trop nombreuses ! Les inexactitudes, les affirmations gratuites, les sophismes et les paralogismes, entortillés l'un à l'autre comme des serpents, sont parfois accumulés par dizaines dans une même page. Voici un petit témoignage de ce que j'affirme. L'auteur, à la page 338, nous sert cet alinéa étonnant :

Aujourd'hui les spirites ont été bien forcés de reconnaître, d'un côté que la métagnomie, la télénergie, la téléplastie peuvent s'exercer sans faire intervenir les morts ; d'autre part que le phénomène spirite est toujours mélangé d'animisme, c'est-à-dire d'éléments empruntés au subconscient des vivants. Alors ils disputent sur quelques catégories de phénomènes dans lesquels ils se sont retranchés et qu'ils déclarent inexplicables par les théories métapsychiques ; ou bien ils s'appuient audacieusement sur l'animisme pour prouver le spiritisme sans être en mesure de faire le départ entre les deux. Mais les spirites que le fanatisme n'aveugle point et qui ont une culture scientifique suffisante renoncent à trouver dans les faits des preuves cruciales. Ils savent que leurs présomptions seront acceptées comme preuves, selon le sens qu'on a « des probabilités dramatiques de la nature », pour reprendre l'expression originale de William James. Comme Myers, comme Geley, ils demandent l'acte de foi nécessaire à un système métaphysique édifié à partir des sciences autres que la métaphysique ou même à partir de postulats moraux. Ainsi le spiritisme dit « scientifique », inauguré par Delanne, semble bien avoir fait faillite, et il ne reste plus pour la masse que le vieux spiritisme moral d'Allan Kardec qui n'est d'ailleurs pas mauvais en soi et qui donne aux affligés des illusions consolatrices.

Il n'y a point, dans le passage ci-dessus, une seule affirmation qui ne soit, ou erronée, ou gratuite, ou insidieuse, ou sophistique. M. Sudre écrit tout d'abord : « Aujourd'hui les spirites ont bien été forcés de reconnaître que la métagnomie, la télénergie, la téléplastie peuvent s'exercer sans faire intervenir les morts ». — Or les spirites l'ont toujours reconnu ; c'est justement un spirite : Alexandre Aksakof, qui, il y a quarante ans, classa, les phénomènes médiumniques sous les trois catégories de phénomènes de « Personnisme », d'« Animisme » et de « Spiritisme », en montrant que les deux premières catégories provenaient des facultés supra-normales inhérentes à la subconscience humaine, sans aucune intervention d'entités de défunts. Comment alors, peut-on dire que les spirites ont été forcés aujourd'hui de reconnaître ce fait ?

M. Sudre poursuit en affirmant que — toujours « aujourd'hui » — les spirites ont été forcés de reconnaître que « le phénomène spirite est toujours mélangé d'animisme, c'est-à-dire d'éléments empruntés au subconscient des vivants ». — Abstraction faite de ce « toujours mélangé », où le « toujours » est de trop, je dis qu'au contraire les spirites ont reconnu le fait dès l'aube du mouvement spirite. Voici, en exemple, comment s'exprime un spirite de la toute première heure, Adin Ballou, à la page 67 de son livre : « Spirit Manifestations », paru en 1852 :

En vérité, ce qui passe à travers le médium doit être grandement susceptible d'être influencé aussi par les esprits des vivants. Les idées préconçues, la volonté, l'imagination, les idées, les sentiments, les concepts particuliers des expérimentateurs ne peuvent qu'exercer une influence plus ou moins sensible sur les communications que les esprits s'efforcent de transmettre par le truchement du cerveau d'un autre.

En outre, des influences mesmériques et psychologiques de la part des mentalités d'expérimentateurs qui dominent la mentalité du médium doivent également exercer un effet perturbateur analogue. Il s'ensuit que certaines communications provenant d'esprits élevés sont transmises, ou plutôt traduites, dans une forme vulgaire, assez souvent tout à fait différente de celle entendue par l'esprit communicant. C'est comme si un Français communiquait avec un Anglais par l'entremise d'un interprète danois, ayant à peine une connaissance rudimentaire de leurs langues. L'interlocuteur anglais serait bien embarrassé de tirer quelque sens du message transmis. Dans les cas de cette nature, nous ne pouvons être sûrs que la communication reçue soit analogue à celle que l'esprit communicant se proposait de transmettre.

C'est ainsi que raisonnait Adin Ballou il y a 75 ans ; et ses affirmations se retrouvent dans les ouvrages de Capron (1853), du professeur Robert Hare (1855), du docteur Wolfe (1869), d'Alexandre Aksakoff (1889) ; mais pour M. Sudre, c'est « aujourd'hui » seulement que les spirites ont été forcés de le reconnaître, et cela grâce à la force éclairante exercée sur eux par les recherches des métapsychistes de ces tout dernier temps.

Continuons. Notre auteur s'exprime ainsi : « Alors ils (les spirites) disputent de quelques catégories de phénomènes dans lesquels ils se sont retranchés et qu'ils déclarent inexplicables par la théorie métapsychique ». — Les « quelques catégories inexplicables par la théorie métapsychique » sont plutôt nombreuses ; et il est tout naturel que les spirites les déclarent inexplicables par les hypothèses naturalistes, puisqu'elles le sont, en effet ; et que les métapsychistes anti-spirites le comprennent si bien, qu'ils s'en montrent embarrassés, et qu'ils évitent prudemment de le discuter, en se contentant d'y faire allusion par des phrases d'ordre général non concluantes, ou encore, en n'en parlant pas du tout, ce qui est plus facile encore. Ce qui n'empêche nullement que les métapsychistes en question continuent de faire valoir leurs argumentations anti-spirites, tout comme s'ils avaient répondu, réfuté et annihilé les argumentations de leurs contradicteurs. Nous reviendrons plus loin sur ce point particulièrement important.

La suite du passage dont nous avons entrepris l'examen est plutôt curieuse. En effet, elle nous apprend que les spirites « s'appuient audacieusement sur l'animisme pour prouver le spiritisme, sans être en mesure de faire le départ entre les deux ». La première partie de cette objection est stupéfiante ; la seconde est erronée. Je suis parmi ceux qui, depuis trente ans « s'appuient audacieusement sur l'Animisme pour prouver le Spiritisme » ; dans les numéros de novembre, décembre de 1925, et de janvier, février 1926 de la Revue Spirite, j'ai fait paraître un long article rigoureusement documenté, dans le but de démontrer que l'Animisme, au point de vue de la démonstration scientifique de l'existence et survivance de l'âme, était plus important et décisif que le Spiritisme lui-même. Et dans ce même article, j'avais fait ressortir la circonstance très éloquente que Frank Podmore — c'est-à-dire l'adversaire le plus acharné de l'hypothèse spirite — avait lui-même reconnu cette vérité dans les termes suivants :

Qu'il soit vrai ou qu'il ne soit pas vrai que les conditions de l'Au-delà permettent à ceux qui s'y trouvent d'entrer parfois en rapport avec les vivants ; en tous cas il est clair que cette question deviendrait d'une importance secondaire si l'on parvenait à démontrer, sur la base des facultés inhérentes à l'esprit, que la vie de l'âme n'est pas liée à celle du corps. En d'autres termes, on doit nécessairement admettre que, s'il est vrai que, dans le sommeil médiumnique, ou extatique, l'esprit connaît ce qui se produit à distance, perçoit des choses cachées, prévoit l'avenir et lit dans le passé comme dans un livre ouvert, alors — en considérant que ces facultés n'ont certainement pas été acquises dans le processus de l'évolution terrestre, dont le milieu n'est pas adapté à leur exercice et n'en justifie pas l'émergence — alors, dis-je, il semble que l'on puisse légitimement en inférer que ces facultés démontrent l'existence d'un autre monde plus élevé, dans lequel elles devront s'exercer librement, en harmonie avec un autre cycle évolutif qui ne serait plus réglé par notre milieu terrestre... Il est important d'ajouter que la théorie esquissée ici n'est nullement une spéculation philosophique fondée sur des suppositions invérifiables : c'est une hypothèse scientifique, fondée sur l'interprétation d'une classe précise de faits... Il serait vain de contester que, si l'on pouvait prouver l'authenticité des phénomènes de précognition, de clairvoyance et tous les autres témoignant que l'on trouve dans notre esprit des facultés psychosensorielles transcendantales, alors le fait de l'indépendance de l'esprit du corps serait manifeste.

Donc, selon Podmore, « il serait vain de contester » la survivance de l'âme, si l'on prouvait l'existence des phénomènes de la métagnomie. C'est justement ce que j'ai toujours soutenu à mon tour ! Qu'en pense M. Sudre ? Quelle amère déception n'a dû être la sienne quand il apprit par mon précédent article que Podmore lui-même pensait audacieusement que l'Animisme prouve le Spiritisme ! Et ce qu'il

y a de plus « tragique » dans la situation de M. Sudre est ceci : qu'au moins Podmore se faisait l'illusion de réduire tous les phénomènes métapsychiques à la seule télépathie ; et, par conséquent, de pouvoir nier les phénomènes de métagnomie proprement dite ; avec quoi il se sentait en sûreté en sa qualité de champion mondial de l'anti-spiritisme ; tandis qu'on ne voit pas comment M. Sudre, qui se sait bien certain de l'existence des facultés super-normales en question, se tirera d'affaire. Comment s'y prendra-t-il pour sauver d'un complet naufrage son minuscule bateau de l'anti-spiritisme matérialiste ? Cette petite embarcation est indubitablement destinée à naufrager misérablement à courte échéance ; mais pour le moment, son pilote se flatte de la tenir à la surface en employant un certain nombre de « vessies vides » à sa disposition. Elles sont, toutefois, si fragiles qu'elles ne pourront résister un seul instant à la fureur des flots. Et pour sortir de la métaphore, j'expliquerai que les « vessies vides » dont je parle sont représentées par les « phrases à effet » qu'il lance à toute volée chaque fois qu'il se trouve en face d'une argumentation qu'il n'est pas en mesure d'affronter directement, parce qu'il reconnaît bien, au fond, qu'elle est irréfutable. Et dans la circonstance dont il s'agit ici, c'est-à-dire de la démonstration irréfutable du Spiritisme par l'Animisme, il s'en tire précisément par une de ces « phrases à effet » ; il interpole dans la période le mot « audacieusement », ce par quoi il veut insinuer l'idée que les prétentions des spirites à cet égard sont injustifiées et téméraires. Il doit bien comprendre que les « phrases à effet » ne sont pas des réfutations, ne sont pas des raisons, et durent le temps qu'elles durent ; mais il se flatte qu'elles produisent au moins une certaine impression délétère, dans l'âme des lecteurs empressés, ou peu au courant de la discussion. Et à ce point de vue, il est possible qu'il ait quelquefois raison. Ce qui n'empêche cependant pas que, s'il ne peut répondre autrement aux fermes argumentations des spiritualistes, cela prouve bien que sa cause est irrémédiablement perdue. Et son livre fourmille de « phrases à effet », comme on en rencontre un peu partout dans ses articles. J'ai été à mon tour frappé plus d'une fois par les traits émoussés de ses « phrases à effet » ; des traits qui m'ont plutôt amusé, parce que, dans les circonstances qui les ont provoqués, ils ne représentaient qu'une bien mince satisfaction pour celui qui me les avait décochés. Mon contradicteur n'avait pas osé répondre à la réfutation d'une de ses thèses, après avoir imprudemment annoncé une prompt réponse, qui devait être d'ailleurs « très facile ».

On voit bien que, le moment venu, la chose lui avait semblé, au contraire, très difficile ; ou, pour être plus exact, on aperçoit nettement qu'il s'était rendu compte, un peu tard, qu'il était logiquement impossible de réfuter ces argumentations. Ce qui n'empêche nullement M. Sudre de continuer à se servir de l'hypothèse réduite à néant, tout comme s'il y avait répondu et s'il avait lui-même réfuté à fond mes argumentations !

En revenant à notre sujet, je répète que si maintenant M. Sudre lance une de ses habituelles « phrases à effet » à propos de l'affirmation irréfutable que l'Animisme prouve le Spiritisme, je ne m'en émeus guère ; j'invite plutôt formellement mon contradicteur — au nom de la recherche sincère et passionnée de la Vérité par la Vérité — à nous renseigner sur la façon dont il explique l'existence, dans la subconscience humaine, de facultés, de sens, super-normales, indépendantes de la loi d'évolution biologique. Ce que je demande à M. Sudre, c'est qu'il nous renseigne de la seule manière possible, c'est-à-dire en détruisant les argumentations que j'ai exposées à cet égard dans l'article dont j'ai donné le texte, — où il peut le trouver, — dans la Revue Spirite, article où je démontrais d'une façon décisive que chaque fois que les contradicteurs s'imaginent combattre l'hypothèse spirite en ayant recours aux pouvoirs de la « métagnomie », ils ne font autre chose, en réalité, que démontrer l'existence et la survivance de l'âme en se plaçant au point de vue de l'Animisme plutôt qu'à celui du Spiritisme ; ce qui, en somme, revient au même.

J'attends à l'épreuve mon contradicteur ; mais je déclare sincèrement que je suis d'avance convaincu qu'il gardera bien de répondre à cette question, laquelle a une valeur décisive du point de vue spiritualiste. Ce qui ne le retiendra point de continuer à faire valoir, imperturbable, son point de vue contraire à la survie, et à appeler « audacieuses » les argumentations qu'il est incapable de démontrer fausses. Ce sont là les conséquences fatales de ceux qui ont l'esprit obscurci par des préjugés irréductibles. Les choses étant en ce qu'on les voit, on pourrait justement me faire remarquer qu'il est inutile d'insister pour essayer de convaincre ceux qui ne veulent pas entendre ; néanmoins, on conçoit que je n'insiste pas pour convaincre mon contradicteur, mais pour rendre la tranquillité d'esprit à quelques personnes qui peuvent avoir été troublés par les insinuations sophistiques de M. Sudre.

A ce moment, je me vois contraint à ouvrir une parenthèse dans laquelle je ne discuterai pas avec M. René Sudre, mais avec M. le professeur Charles Richet.

J'avais achevé d'écrire les pages ci-dessus, lorsque j'ai reçu la « Revue Métapsychique » de janvier-février 1926, où l'on peut lire un court article du Prof. Ch. Richet, où celui-ci, remarquant qu'on signale aujourd'hui un certain nombre de sensitifs clairvoyants, en infère que ce fait pourrait bien être le prélude de l'événement prochain d'un « sixième sens » dans l'humanité. Après quoi, passant à examiner scientifiquement l'origine présumable de ce « nouveau sens », il propose d'expliquer les faits par la théorie bien connue de De Vriès sur les « mutations brusques » transmissibles à la descendance, telles qu'on les observe dans le règne végétal.

Je me permets de faire remarquer au professeur Richet que la fréquence actuelle de sensitifs clairvoyants — fréquence fort relative d'ailleurs — dépend exclusivement du fait que, depuis quelques dizaines d'années, chez les peuples civilisés, ces sujets sont recherchés et étudiés, alors que, jadis on les supprimait en les envoyant au bûcher. Malgré cela, on n'enregistre rien d'exceptionnel en ce qui est constaté. Bien au contraire, j'ajouterai que, si l'on interrogeait à ce propos les histoires de l'antiquité classique, biblique, égyptienne, babylonienne ; si l'on remontait plus en arrière encore, dans le cours des siècles, jusqu'aux chroniques sacrées des peuples de l'Orient, alors on verrait nettement ressortir une circonstance de fait très différente de celle énoncée par le Professeur Richet : savoir qu'il est prouvé, d'une façon indubitable, que les facultés de clairvoyance demeurent dans un état absolument stationnaire à travers les siècles, malgré les civilisations et les races. En voilà déjà beaucoup pour condamner l'hypothèse en question. Mais il nous reste à signaler une autre circonstance de fait qui contredit d'une manière décisive la thèse du professeur Richet : c'est la fréquence des phénomènes de clairvoyance, sous toutes les formes, chez les peuples sauvages. J'ai personnellement étudié cette question dans une longue monographie qui, de même que toutes celles qui l'ont précédé, ne constitue pas un travail de recherches hâtives accomplies durant peu de mois, mais le résultat de lectures considérables, prolongées pendant trente-cinq ans. J'ai donc acquis à ce sujet une certaine compétence. Or, j'affirme qu'il n'y a pas de tribu sauvage ne possédant point son sorcier-médecin, ou plusieurs sorciers-médecins qui accomplissent des exploits absolument analogues à ceux des clairvoyants des peuples civilisés. Les cas de cette nature, que l'on trouve dans les ouvrages des explorateurs et missionnaires, se dénombrent par, centaines. Il s'ensuit que l'analyse des faits nous mène à conclure en un sens diamétralement opposé à celui que nous suggère le professeur Richet: c'est-à-dire, que, si les facultés de clairvoyance sous toutes les formes sont plus fréquentes chez les peuples primitifs qu'elles ne le sont chez les civilisés, cela suffit pour démolir complètement l'hypothèse de l'avènement prochain d'un « sixième sens » dans l'humanité grâce à la loi biologique des « mutations brusques ».

Il nous faut en outre envisager une autre considération théoriquement fort importante : c'est que le professeur Richet n'a pas songé qu'il ne pouvait s'agir d'un « sixième sens » en gestation, puisque les phénomènes de clairvoyance se produisent en utilisant les sens existants : visions, audition et toucher. Ajoutons que, d'autre part, il n'a pas songé que les phénomènes considérés, au lieu de se déterminer par perception directe, c'est-à-dire de la périphérie au cerveau, comme cela devrait se produire pour tout sens biologique passé, présent et futur, se déterminent par perception inverse, c'est-à-dire du cerveau à la périphérie, sous la forme de visions et auditions subjectives projetées en dehors, et presque toujours de nature symbolique plus ou moins manifeste. Or, la nature symbolique de presque toutes les perceptions super-normales revêt une haute valeur théorique, puisqu'elle montre que ces perceptions ne sont pas seulement indépendantes des sens périphériques, mais aussi des centres cérébraux correspondants. En effet, le symbolisme des perceptions prouve que les centres cérébraux ne perçoivent pas activement, mais enregistrent passivement ce qui leur est transmis par un tiers agent étranger à eux, qui est seul à percevoir directement, pour transmettre ensuite ses notions au sensitif sous forme de représentations symboliques ; et ceci évidemment parce que ses perceptions étant qualitativement différentes de celles que peuvent assimiler les centres cérébraux du sensitif, il est obligé de les transmettre sous la forme d'objectivations hallucinatoires que le sensitif ou les intéressés peuvent aisément interpréter. Or, comme ce tiers agent étranger au cerveau ne peut être que la personnalité intégrale subconsciente du sensitif, il s'ensuit qu'en se basant sur les circonstances exposées, nous voyons émerger, manifeste et incontestable, la contre-preuve, que la « personnalité intégrale subconsciente » est une « entité spirituelle » indépendante de toute ingérence fonctionnelle, directe ou indirecte, de l'organe cérébral. Il en résulte, de même, que les facultés supra-normales signalées sporadiquement dans l'humanité en tout temps et en tout lieu, sont, en réalité,

les facultés de sens spirituelles de la personnalité intégrale subconsciente, qui existent, formées d'avance, à l'état latent dans la subconscience humaine, en attendant d'émerger et de s'exercer dans un milieu spirituel, après la crise de la mort ; de même que dans l'embryon se trouvent formées d'avance, à l'état latent, les facultés de sens terrestre, dans l'attente du moment qui permet de s'exercer au sein du milieu terrestre, après la crise de la naissance.

Ainsi qu'on peut voir, les inductions sur la base des faits nous ont entraînés fort loin de l'hypothèse proposée par le professeur Richet, hypothèse qui apparaît insoutenable au point de vue biologique, psychologique et métapsychique.

Ceci dit, je dois avouer sincèrement que l'article du professeur Richet m'a produit une impression, personnellement pénible, de découragement profond.

Il me révèle l'inutilité des efforts intellectuels auxquels je me sou mets depuis trente-cinq ans, dans le but d'apporter ma contribution à l'investigation de la science métapsychique. Si le professeur Richet avant d'exposer son hypothèse, avait démontré l'erreur de mes argumentations dans le sens diamétralement opposé, j'aurais témoigné ma reconnaissance à celui qui m'eût ainsi éclairé sur un problème de la plus haute valeur scientifique. Mais le Pr. Richet énonce son hypothèse sans faire la moindre allusion à l'existence d'une étude toute récente sur le sujet, étude qui le contredit sur le terrain des faits. Or, comme c'est du choc des idées que jaillit l'étincelle du Vrai, il s'ensuit que si, dans le milieu métapsychique, l'une des parties suit son chemin sans avoir cure de ce que fait l'autre partie, conséquemment en métapsychique, on ne conclura jamais à rien. Dans ces conditions, autant renoncer à écrire, en se bornant égoïstement à étudier pour son propre compte et en laissant les autres penser ce qui leur semble bon.

Maintenant que je me suis expliqué avec M. le Pr. Richet, je ferme une longue parenthèse, et reprends la discussion avec M. René Sudre, en examinant la deuxième partie du court, mais virulent passage de son ouvrage, que j'étais en train d'analyser. J'ai dit que la première partie en était stupéfiante et que la deuxième est erronée. En effet, dans cette deuxième partie, l'auteur a l'audace (pour employer son terme) d'écrire que les spirites affirment que l'Animisme prouve le spiritisme « sans être en mesure de faire le départ entre les deux ». Pour mettre tout de suite les choses à leur place (puisque l'insinuation de M. Sudre a le but de les embrouiller), je préviens d'abord que la question que nous venons de traiter relativement aux phénomènes animiques, démonstratifs, à eux seuls, de la survivance de l'âme, n'a rien de commun avec l'autre question qui discerne le cas d'Animisme de ceux du spiritisme. Présentement, en me rapportant d'une manière directe à l'objection formulée, et selon laquelle les spirites ne sont pas à même de distinguer les phénomènes animiques de ceux spirites, je rappelle à mon opposant que toute la discussion que nous venons de soutenir à propos de Mme Piper prouve au contraire l'existence de critères analytiques capables de discerner facilement les phénomènes positivement spirites de ceux qui ne le sont pas ; ou plus précisément, de ceux qui ne présentent pas de garanties scientifiques suffisantes en ce sens. Et je me réserve de revenir postérieurement sur ce sujet, en ajoutant de nouvelles argumentations et de nouveaux faits, J'invite donc mon contradicteur à me répondre aussi sur ce point, en réfutant toutes les argumentations qui précèdent, ainsi que celles qui vont suivre. Si toutefois il préférerait la voie commode du silence, cela signifierait qu'il sait ne pas pouvoir répondre.

Quand à moi, je sais, au contraire, pouvoir répondre en toute circonstance — non certes grâce à mon mérite, mais à la qualité de la cause que je défends ; aussi ne laisserai-je jamais passer une nouvelle objection contraire sans la réfuter à fond.

En continuant l'analyse du passage envisagé, nous entendons M. Sudre dire : « Mais les spirites que le fanatisme n'aveugle point et qui ont une culture scientifique suffisante renoncent à trouver dans les faits des preuves cruciales ». Voici : s'il s'agit de « preuves cruciales » dans le sens de « preuves absolues », alors il est vrai qu'ils y renoncent ; car tout le monde sait que c'est prétendre à l'absurde et à l'impossible que d'exiger la « preuve absolue » dans une branche du savoir ou dans une circonstance de la vie, quelles qu'elles soient. Nous attendons que nos contradicteurs commencent par nous fournir la « preuve absolue » de ce qu'ils avancent en sens négatif. Ils ne le peuvent, et nous ne le pouvons nous-même, car aucun représentant de la science officielle ne pourra jamais fournir la « preuve absolue » de quoi que ce soit. Et ce, pour la bonne raison que nous-même, pauvres individualités conditionnées nous existons dans le « relatif » ; nous ne pourrions donc jamais affirmer une chose en des termes de certitude absolue. Mais si M. Sudre, au contraire, par l'expression qu'il emploie, veut faire allusion aux preuves

scientifiques suffisantes pour légitimer une hypothèse, alors il a tort, puisque les spirites « ayant une culture scientifique » sont de l'avis du Pr. Hyslop, qui « avait une culture scientifique » et qui a affirmé solennellement cette vérité dans les termes suivants.

Il n'existe d'autre explication rationnelle des faits que l'hypothèse de la survivance humaine ; et les preuves cumulatives qui convergent en sa faveur sont à tel point inébranlables que je n'hésite pas à déclarer que les preuves qui la forment sont tout à fait équivalentes, et sont mêmes supérieures à celles qui confirment la théorie de l'évolution. — (Contacts with the other World, p. 328)

M. Sudre ajoute enfin : « Comme Myers, comme Geley, ils demandent l'acte de foi nécessaire à un système métapsychique édifié à partir de science autre que la métapsychique, ou même à partir de postulats moraux ». — Or, j'ignore de quoi notre auteur entend parler quand il nomme Myers et le Dr Geley, et je remarque à ce sujet que lorsqu'on cite des autorités de cette nature à l'appui d'une thèse, on est tenu de rapporter les opinions de ces écrivains — sans quoi les noms invoqués constituent surtout un expédient de rhétorique. En tout cas, j'affirme, pour mon compte, qu'il ne peut y avoir rien d'aussi opposé à la vérité que de supposer que les défenseurs de l'hypothèse spirite affirment leur point de vue sur la base d'un « acte de foi ». Tout au contraire : la force d'expansion du spiritisme consiste précisément en ceci : qu'il a banni pour toujours les « actes de foi », en se fondant exclusivement sur les faits, sur les inductions et sur les déductions des faits, ainsi que sur la convergence des preuves ; exactement comme en tout autre département du savoir. Quant à moi, je puis ajouter que j'ai toujours eu une sorte de « phobie » pour les actes de foi ; elle ressort en tous mes écrits, qui sont toujours basés sur les faits et sur les déductions des faits.

Nous voilà parvenus enfin aux conclusions du passage du livre de M. Sudre : ces conclusions valent tout le reste. Il y est dit, en effet : « Ainsi le spiritisme dit scientifique, inauguré par Delanne, semble bien avoir fait faillite, et il ne reste plus, pour la masse, que le vieux spiritisme moral d'Allan Kardec, qui n'est d'ailleurs pas mauvais en soi et qui donne aux affligés des illusions consolatrices ». — On peut supposer que les vaines illusions dont parle M. Sudre doivent se rapporter à ses propres espoirs déçus relativement au spiritisme scientifique dont il attendait la faillite, mais qui, en réalité, n'a jamais été aussi viable qu'aujourd'hui. On voit bien qu'il contemple les phases évolutives de la nouvelle « Science de l'Âme » du haut de l'observatoire nébuleux de ses préjugés anti-spirites.

Mais assez pour ce paragraphe. Si toutefois l'on songe qu'il m'a fallu écrire plusieurs pages pour réfuter toutes les inexactitudes que l'auteur y a condensées, on doit reconnaître que j'avais raison quand je disais que c'était tenter une entreprise matériellement impossible que vouloir réfuter toutes les affirmations erronées contenues dans l'ouvrage de M. Sudre.

IV. MÉTAGNOMIE ET HYPOTHÈSE SPIRITE

Je reprends donc la discussion relative à une objection à laquelle j'ai touché déjà, mais qui nécessite quelques éclaircissements ultérieurs. On a vu que M. Sudre affirme que les « spirites disputent sur quelques catégories de phénomènes dans lesquels ils se sont retranchés et qu'ils déclarent inexplicables par la théorie métapsychique ». — Je déclare à cet égard que, non seulement il n'est pas exact qu'il s'agit de quelques catégories de manifestations seulement, mais que l'analyse comparée fait ressortir que plusieurs manifestations métapsychiques ordinairement animiques peuvent être en réalité assez souvent spiritiques ; de la même façon que beaucoup de manifestations ordinairement spiritiques peuvent être souvent animiques. En effet Animisme et Spiritisme représentent le double aspect par lequel se manifeste la même phénoménologie qui provient d'une cause unique, constituée par l'« esprit humain » dans sa double phase d'existence : « incarnée » et « désincarnée ». Maintenant, conformément à cette thèse, j'observe que dans les classifications des cas d'identification spirite, on rencontre de nombreux épisodes obtenus à l'aide de manifestations habituellement animiques. Je reconnais en même temps qu'au point de vue rigoureusement scientifique, il est relativement rare que dans la catégorie des manifestations ordinairement animiques, on puisse rencontrer des incidents spéciaux qui soient scientifiquement propres à éliminer l'explication naturelle en faveur de la donnée spirite. De toute façon et pour ce qui concerne la thèse à l'examen, je remarque que l'observation théoriquement importante est celle-ci : Une chose est de reconnaître qu'on ne doit pas tenir compte des cas d'identification spirite pouvant s'expliquer plus ou moins bien par la métagnomie ; une autre est de prétendre que tous les cas plus ou moins bien explicables par la métagnomie constituent en masse des cas de métagnomie. Cette dernière vue est une prétention gratuite et absurde, chez nos opposants alors que l'analyse comparée des faits devrait nous faire conclure en un sens diamétralement contraire. Il en résulte qu'au point de vue scientifique, nous devrions nous borner à affirmer qu'en les circonstances douteuses dont il s'agit, on est tenu à opter pour l'« hypothèse la moins étendue », qui est dans notre cas, la métagnomie. Jusque-là, nous sommes tous d'accord.

Après cette déclaration de principe, je développe la thèse exposée plus haut, en démontrant, sur le terrain des faits, pour quelle raison on doit conclure que tout contribue à prouver qu'un pourcentage considérable de cas supposés de métagnomie, — ou de cryptesthésie, si l'on préfère, — ne sont pas effectivement tels ; bien qu'il soit encore scientifiquement légitime d'exclure inexorablement les cas incertains du nombre des preuves d'identification spirite.

L'incident rapporté plus haut de la non-reconnaissance de Miss Warner par la personnalité médiumnique de George Pelham me fournira un bon exemple pour éclaircir la thèse que je soutiens.

Dans l'incident sus-désigné, se rencontrent en effet les éléments nécessaires pour démontrer, d'une part, qu'il est incontestablement de nature spirite, d'une autre part, que, tout en étant tel, il aurait dû être classé parmi les incidents explicables par la métagnomie si quelques circonstances de fait, de nature collatérales, avaient manqué.

Les circonstances collatérales qui le rendent invulnérable sont les trente cas de reconnaissance de ses amis vivants, de la part de la personnalité médiumnique de Georges Pelham. Si l'incident de la non-reconnaissance de Miss Warner avait été un incident isolé, les opposants auraient pu invoquer l'hypothèse connue de la « télépathie à côté », selon laquelle les sensitifs lisent souvent, avec facilité, dans la subconscience des consultants, et fort malaisément dans la mentalité consciente des mêmes. Ainsi, dans le cas de Miss Warner, on aurait dû se dire que le médium en transe, personnifiant l'esprit de Georges Pelham, n'avait pu capter les renseignements nécessaires pour mystifier son prochain, parce que les consultants les gardaient présents à l'esprit ; par contre, s'il n'y avait pas pensé, le médium serait parvenu à les puiser dans leur subconscience. A vrai dire, on voit que cette explication aurait été « tirée par les cheveux » ; mais de toute façon, on aurait pu l'éliminer complètement ; ce qui fait que l'incident en question aurait été perdu par les classifications des cas d'identification spirite. Mais voilà que, heureusement, cette spécieuse explication est dépouillée totalement de toute valeur, par le fait que l'incident de la non-reconnaissance de Miss Warner constitue une partie intégrante de trente autres incidents de pleine reconnaissance d'autant d'amis vivants du défunt communiquant, qui avaient présents à l'esprit leurs noms et qualités exactement comme Miss Warner. C'est-à-dire que, si l'on avait la

prétention d'appliquer l'hypothèse en question à l'incident de la non-reconnaissance de Miss Warner, alors les trente épisodes de pleine reconnaissance des autres amis du décédé resteraient inexplicables. Il s'ensuit que cette admirable série d'épisodes collatéraux, non seulement sert à éliminer l'explication sophistiquée, mais sert aussi à démontrer combien sont pratiquement douteuses les prétendues explications naturelles sur lesquelles nos opposants insistent tellement ; explications qui, si elles ne peuvent pas être éliminées ne sont cependant pas fondées, 75 fois sur 100, ainsi que tout contribue à le démontrer.

Il ne se passera pas longtemps sans que les chercheurs pourvus d'une intuition réellement scientifique reconnaissent que, pour résoudre le problème relatif à la genèse, subconsciente ou extrinsèque, des cas d'identification spirite, il faudrait procéder en examinant chaque cas, en faisant une soigneuse analyse constituée de tous les incidents et de tous les éléments afférant à l'épisode analyse tenant compte des conditions dans lesquelles il se développe, et, surtout des caractéristiques particulières de la médiumnité par laquelle on l'obtient. Les théories génériques, préformées, totalisatrices, n'ont aucune valeur.

Un deuxième exemple en faveur de la thèse que je soutiens peut être tiré d'un cas remarquable de « métagnomie », étudié par le docteur Osty. C'est le fameux cas « Lerasle ». Voici le résumé des faits, que je tire des « Annales des Sciences Psychiques ». (1914-p. 97, et 1916, p. 130).

Le 18 mars 1914, M. Mirault, résidant à Cours-les-Barres (Cher) prévenait le Dr Osty que depuis une quinzaine de jours, on cherchait inutilement un vieillard appelé Lerasle, qui, étant sorti de chez lui pour sa promenade journalière, n'était pas rentré. Les parents et amis d'abord, puis quatre vingt personnes réunies par le maire du lieu, avait fouillé méthodiquement et durant plusieurs jours consécutifs les alentours, sans aucun résultat. En ces circonstances M. Mirault envoyait au Dr Osty un foulard ayant appartenu au vieillard en le priant de consulter à ce sujet l'une de ses somnambules clairvoyantes. Le Dr Osty présente le foulard à Mme Morel, sans rien lui préciser. La somnambule décrit minutieusement la personne du vieillard disparu, la façon dont il était habillé, la localité où il habitait, le chemin qu'il avait parcouru dans la forêt le jour de sa disparition, en déclarant enfin qu'elle en apercevait le cadavre dans les bois, près d'un petit cours d'eau, entouré d'épaisses broussailles. On organise de nouvelles recherches sur la base des renseignements fournis par la somnambule, et l'on découvre presque aussitôt le cadavre du vieux Lerasle. Tout ce que la somnambule avait affirmé et décrit était scrupuleusement exact, hormis ce détail, elle avait vu le cadavre « couché sur le coté droit, une jambe repliée », alors qu'en réalité il était couché sur le dos, les jambes étendues. Au cours des trois consultations que le Dr Osty eut avec la somnambule, cette vision se présenta à elle trois fois d'une manière identique ; pendant la seconde consultation, la somnambule avait ajouté ces détails : « Il ne s'avance pas beaucoup dans la forêt...il se sent malade, se couche, dort et meurt ».

Cette triple vision erronée, concurremment avec la dernière phrase citée, doit être retenue, à cause de sa grande portée théorique, ainsi que je vais le démontrer.

Je noterai d'abord que l'épisode ici rappelé constitue un cas classique de métagnomie vraie et propre, dans lequel on ne remarque pas d'indices apparents d'interventions étrangères à la somnambule. Cependant dès que l'on se propose de rechercher quelle est la forme de métagnomie la plus adaptée à l'explication du cas considéré, on reste perplexe et embarrassé, puisque l'incident de la triple vision erronée tend à exclure toutes les formes dans lesquelles se manifeste la métagnomie proprement dite. Voyons, en effet.

Si l'on suppose un phénomène de « vision à distance », on ne tarde pas à remarquer qu'en ce cas, on ne saurait expliquer la triple erreur de vision dans laquelle est tombée la somnambule, en apercevant le cadavre couché sur le flanc droit, avec une jambe repliée, alors qu'il était couché à la renverse, les jambes étendues ; ce qui montre d'une manière décisive qu'il ne pouvait s'agir de « vision à distance ».

Pour la même raison, il faut de même exclure l'hypothèse de l'extériorisation du « corps fluide » de la somnambule, puisque, en ces conditions, le sujet aurait indubitablement perçu le cadavre dans la position où il se trouvait.

Toujours pour la même raison, on doit exclure l'hypothèse de la « télésthésie », puisque, si l'objet remis à la somnambule avait servi à établir le « rapport psychométrique » entre elle et le cadavre à découvrir, le sujet aurait dû le percevoir tel qu'il était.

On ne peut pas soutenir non plus l'hypothèse de la « mémoire des choses » (psychométrie, ou métagnomie tactile), puisque dans le foulard ayant appartenu au défunt il ne pouvait pas y avoir traces d'événements ayant eu lieu après que le mort l'avait employé pour la dernière fois ; tandis que l'autre

circonstance, — des parents et amis qui ignoraient tout à cet égard, — sert à éliminer aussi l'autre hypothèse d'un supposé « rapport psychique » établi entre la subconscience de la somnambule et la subconscience d'un vivant au courant des faits.

On ne pourrait donc se tenir qu'à l'hypothèse psychométrico-spirite, selon laquelle l'influence contenue dans le foulard ayant appartenu au vieux Lerasle aurait servi à établir le « rapport » avec l'esprit du décédé, en le mettant à même de transmettre télépatiquement, à la somnambule, une succession d'images pictographiques destinées à révéler la triste histoire de son exode de la maison et ceci dans le but de guider à la découverte du cadavre. Or, c'est à ce moment que la triple erreur de vision dans laquelle est tombée la somnambule se transforme en une preuve inductive admirable en faveur de l'interprétation spirite des faits. En effet, dans l'hypothèse que l'informateur de la voyante était l'esprit du décédé, tout contribue à faire supposer que l'image pictographique erronée perçue par la voyante était, en réalité, transmise par le décédé comme son dernier souvenir du moment fatal où, s'étant couché du côté droit et s'étant endormi, il passa du sommeil à la mort. Et il est logique de le supposer, à cause des considérations suivantes : d'abord, parce que la position de se coucher du côté droit est naturelle chez ceux qui se disposent à dormir ; ensuite parce que, lorsque se produisent les mouvements spasmodiques de l'agonie par suite desquels le corps du décédé finit par se coucher à la renverse (ce qui constitue la position d'équilibre stable dans lequel finit par se raidir un corps agité par des mouvements convulsifs), lorsque cela eut lieu, il est tout naturel de supposer que le mourant se trouvait en des conditions comateuses, et, par conséquent, qu'il ne s'en rappelait point comme « esprit ». Rien de plus naturel, donc, qu'il ait transmis par trois fois à la somnambule l'image pictographique de son cadavre couché sur le flanc droit avec une jambe repliée, image véridique de son dernier souvenir terrestre.

Il en résulte que, si l'on accueillait cette version des faits (la seule vraisemblable, la seule capable de les expliquer), la triple erreur de vision dans laquelle tomba la somnambule se transforme en une excellente preuve en faveur de la thèse soutenue par nous, celle de la probable intervention, étrangère au sensitif, même en de nombreux cas de supposée « métagnomie tactile ».

Un troisième exemple en faveur de la même thèse est fourni par un cas fort connu, lequel souleva un vif intérêt quand il se produisit, et que j'ai rapporté in extenso dans ma Monographie sur les « Enigmes de la Psychométrie ». Il est exposé par la personne même qui en fut le protagoniste, c'est-à-dire par le banquier australien Hugh Juner Browne, qui eut le malheur de perdre ses deux fils au cours d'une croisière entreprise par eux, sur leur yacht, le long des côtes de Melbourne. Ne voyant pas rentrer leurs fils, les parents furent saisis de vives angoisses et eurent recours au célèbre médium guérisseur Georges Spriggs pour obtenir des renseignements. A ce moment, M. Browne raconte :

Le médium arriva à 8 heures du matin, saisit la main de ma femme et tomba bientôt en sommeil médiumnique. Alors il demanda : « Avez-vous fait une promenade en mer ? » Ma femme répondit négativement et Spriggs continua ainsi : « Je trouve une grande dépression d'esprit en rapport avec la mer. Au cours de la nuit, vous avez été agitée et vous avez pleuré » (ceci était vrai). Il compléta son diagnostic et finit en répétant : « Vos troubles sont en rapport avec la mer ». Alors, pour la première fois, je fis une lointaine allusion à ce qui me préoccupait, en demandant : « Percevez-vous quelque naufrage en mer ? » Ce à quoi le médium, toujours entrancé, répondit ; « Je ne puis voir s'ils se trouvent dans le monde des esprits : mais si vous me remettez un objet quelconque leur appartenant, au moyen duquel me diriger, alors je serai en mesure de les retrouver ». Je pris un carnet ayant appartenu à l'un et l'autre de mes enfants et je lui remis. Il commença aussitôt en ces termes : « Je les vois dans un petit bateau, dans la courbe d'un fleuve, avec une grande voile et une autre petite déployées au vent... »

Ici, pour ne pas allonger trop le récit, je me vois obligé d'interrompre les citations du texte, en remarquant que le médium a fourni une description minutieuse et complète de tous les événements de la croisière entreprise par les fils du banquier Browne, jusqu'au moment du naufrage ; description qui fut plus tard confirmée par l'enquête accomplie par le père. L'un des fils Browne se manifesta ensuite par la bouche du médium, en fournissant des informations ultérieures sur le drame ; entre autre chose, le détail horrible que le cadavre de son frère avait été mutilé d'un bras par un requin ; ce qui a été confirmé d'une façon extraordinaire, car on captura un requin dont le ventre contenait encore le bras d'Hugh, avec une partie du gilet, la montre, quelques pièces de monnaie. Les aiguilles de la montre étaient arrêtées sur 9 heures, heure qui avait été indiqué par le médium comme étant celle du naufrage.

Telle est la partie essentielle de l'événement dramatique qui plongea dans le deuil la famille Browne. Maintenant, à notre point de vue, il convient de faire ressortir la circonstance, théoriquement fort

remarquable, que, bien que le médium tînt la main de Mme Browne entre les siennes, il ne put rien découvrir sur le sort de ses fils décédés, tant qu'on ne lui eût remis le carnet employé par eux. Or, ce contraste épisodique fait ressortir, plus que jamais, que le vrai but de l'objet psychométré est celui d'établir un rapport entre le sensitif et la personne vivante ou décédée, rattachée fluidiquement à l'objet ; et surtout il en ressort la condamnation d'une hypothèse chère au Dr Osty (Voir l'article du Dr Osty « Rectification d'erreur » publié dans la Revue Spirite de novembre 1926), selon laquelle les parents, les amis ; les connaissances transmettraient télépathiquement tous les événements de leur vie à leurs parents, à leurs amis à leurs connaissances ; événements qui resteraient imprimés d'une manière indélébile dans les subconsciences de ces derniers, d'où les sensitifs les tireraient ; ce qui donnerait lieu à l'illusion des communications avec les décédés. Or la circonstance ci dessus réfute irrévocablement cette hypothèse ; puisque, si le médium ; même en tenant la main de la mère entre les siennes, n'est parvenu à rien savoir du sort des enfants, cela montre bien que la subconscience de cette dame n'avait pas du tout reçu télépathiquement des renseignements sur le drame ; et ceci d'autant plus qu'à cette preuve négative, succédait immédiatement la contre-épreuve positive, du médium qui révélait toutes choses dès que l'influence des fils, contenue dans l'objet, le mettait en mesure de puiser ailleurs les renseignements demandés.

D'où les avait-il donc tirés ? A vouloir le rechercher en suivant la méthode scientifique de l'élimination graduelle des hypothèses insoutenables, voici ce qui en résulterait. Le médium ne pouvait pas puiser, du carnet des fils les renseignements sur un drame qui s'était produit après que les deux garçons étaient partis pour ne plus rentrer, et, par conséquent, après avoir employé pour la dernière fois le carnet indicateur. La circonstance dont j'ai parlé plus haut montre que le médium ne pouvait pas les tirer de la subconscience de ses parents, il ne pouvait d'ailleurs les extraire de la subconscience d'aucune personne vivante, puisque le naufrage n'avait pas eu de témoins. Il s'ensuit que « l'influence » contenue dans le carnet avait servi à établir le rapport entre le médium et les personnalités désincarnées de ceux qui l'avaient employé conformément à ce qu'avait affirmé le médium en « transe ». Ceci deviendrait confirmé par les communications médiumniques ayant suivi l'analyse psychométrique, dans lesquelles les fils décédés se manifestèrent par la bouche du médium, en fournissant de nouveaux détails sur le drame dont ils avaient été victimes ; entre autres choses, sur l'incident authentique et théoriquement très important, du requin ayant mutilé le cadavre de l'un d'eux, Telles sont les déductions, rigoureusement logiques, qui ressortent des faits ; et comme il n'y a pas d'autres hypothèses pouvant les expliquer, on doit nécessairement en conclure que ce troisième exemple contribue, avec les autres, à démontrer que, si l'on analyse, avec une investigation plus pénétrante, les cas classiques de prétendue « métagnomie », dont la genèse paraîtrait devoir être attribuée exclusivement aux facultés super-normales de la subconscience humaine, on parvient assez souvent à des conclusions nettement spirites ; et ceci en raison de circonstances de fait, certainement légères et difficilement notables, qui sont pourtant théoriquement précieuses, puisqu'on ne peut les expliquer par aucune hypothèse naturelle. Il faut que les opposants ne l'oublient pas ; il faut surtout que M. Sudre s'en souvienne ; aussi bien l'invitais-je formellement, en cette circonstance, à prendre en considération les épisodes que j'achève d'exposer, pour réfuter ensuite, à fond mes conclusions — si l'entreprise lui est possible.

V. CATÉGORIES DE PHÉNOMÈNES INEXPLICABLES AVEC TOUTES THÉORIQUES MÉTAPSYCHIQUES

Pour ce qui se rapporte aux « quelques catégories de phénomènes dans lesquels les spirites se sont retranchés et qu'ils déclarent inexplicables par les théories métapsychiques », voici les principales parmi elles :

1. — Les cas d'identification de décédés inconnus du médium et des assistants.
2. — Les cas d'apparitions des défunts au lit de mort.
3. — Les cas d'enfants voyants au lit de mort de tierces personnes.
4. — Quelques phénomènes très spéciaux de « télékinésie » au lit de mort et après la mort.
5. — Quelques phénomènes extraordinairement significatifs de « musique transcendante » au lit de mort et après la mort.
6. — Les cas de personnalités de défunts qui causent avec facilité et écrivent couramment en des langues ignorées du médium, et parfois de tous les assistants.
7. — Les cas de personnalité de défunts qui écrivent couramment avec l'écriture qui leur était propre de leur vivant — ce qui infiniment différent de l'autre phénomène de la reproduction d'une simple signature.
8. — Les phénomènes de « bilocation » au moment préagonique ; surtout quand ils sont visibles collectivement pour tous les assistants.
9. — Les phénomènes de matérialisations de fantômes vivants et parlants ; parfois parlant et écrivant en des langues ignorées de tous les assistants.
10. — Quelques modalités spéciales de « correspondances croisées ».
11. — L'existence dans la subconscience humaine de facultés super-normales de sens, indépendantes de la loi d'évolution biologique.

Telles sont les principales catégories de manifestations métapsychiques littéralement inexplicables, soit par la prosopopèze-métagnomie, soit par toute autre hypothèse métapsychique. Comme la plupart de ces catégories se rapportent aux modalités par lesquelles se produisent certaines variétés de cas d'identification spirite, il est bien de noter que les cas de cette nature se manifestent sous des formes variables à l'infini, et par conséquent, qu'ils ne se prêtent guère à être rangés en des catégories. Il s'ensuit que les catégories que je viens d'indiquer n'ont point la signification que leur confrère M. René Sudre, lesquelles représenteraient les dernières tranchées restées dans les mains des spirites battus. Ce n'est là qu'une des ordinaires « phrases à effet » lancées par cet auteur par simple artifice rhétorique, alors qu'en réalité les cas d'identifications spirites inexplicables par les hypothèses naturelles se réalisent dans toutes les branches de manifestations métapsychiques. Nous fournirons plus loin des exemples très remarquables de ce genre.

Néanmoins, même en se tenant dans le cercle des catégories que je viens d'énumérer, il est clair que, si M. Sudre eût voulu entreprendre une critique efficace des cas qu'elles contiennent, il était tenu à se conformer à la règle prescrite en ces circonstances, et qui consiste à choisir les cas typiques cités par les adversaires, pour les analyser ensuite l'un après l'autre, en les soumettant à une critique minutieuse, pénétrante et complète. En effet, dans les cas de cette nature, les circonstances minimales comptent plus que les autres, comme il advient dans les investigations d'un juge d'instruction, recherchant l'auteur d'un crime. Cette règle a été constamment suivie par moi chaque fois que j'ai eu à réfuter les hypothèses formulées par les opposants ; mais on comprend qu'elle ne convient pas à notre auteur, qui savait très bien que dans chacune des catégories indiquées, on rencontrait des épisodes inexplicables par l'hypothèse de la prosopopèze-métagnomie. C'est ce qui l'a amené à s'en tenir à sa méthode favorite, consistant à toucher à peine, par des phrases d'une nature générale — comme celle dont j'ai fait citation, — aux inquiétantes catégories de phénomènes sus-mentionnés, en lançant de temps à autre contre elles quelque « phrases à effet », et en couronnant son œuvre par la méthode complémentaire d'aller à la recherche des épisodes les plus défectueux, les moins concluants, les plus abortifs obtenus au cours d'un demi-siècle d'expériences, pour appliquer ensuite, au matériel de rebut ainsi réuni, ses sophismes et paralogismes ; entreprise qui ne pouvait que lui être plutôt facile. Mais je me demande : « A qui donc M. Sudre veut-il donc en faire accroire ? » Non pas aux personnes compétentes, qui ne tardent pas à découvrir son jeu et en

restent indignés. Il espère vraisemblablement impressionner la grande majorité des lecteurs, qui nécessairement ne peuvent point être tous compétents en la matière, et par conséquent, sont susceptibles d'assimiler le poison qui leur est ainsi servi. Mais M. Sudre n'a pas songé que parmi ses lecteurs, il y en aurait, aussi, qui sont compétents, et qui se chargeraient d'administrer à ses victimes le contre-poison.

A ce moment, se présente une question d'ordre moral, à laquelle je crois devoir répondre. On pourrait m'observer : « Croyez-vous donc à la mauvaise foi de M. Sudre ? — je répons : « Non » ; loin de là ! Cet auteur n'est qu'un matérialiste irrévocable qui, étant absolument sûr d'être dans la vrai, doit logiquement se sentir non moins sûr que les phénomènes métapsychiques dérivent tous de causes naturelles, même lorsque le contraire paraît évident. En ces conditions, il est naturel, il est humain que, ne voulant pas troubler les consciences des lecteurs non initiés aux glorieux mystères du matérialisme, il soit porté à commenter, à sa manière, tous les incidents métapsychiques qui paraissent lui donner raison, et à négliger tous les autres, qui lui donne tort. En tout cela, la bonne foi proprement dite n'a rien à voir. Tous ceux qui sont envahis d'une ferveur de foi sans bornes, analogue à la foi « matérialiste » de notre auteur, ne pourraient s'empêcher de se comporter comme il le fait. En d'autres termes : M. Sudre se comporte en métapsychique comme se comportent, dans les luttes sociales et politiques, nombre de démagogues. Lisez certains journaux ; vous verrez que ceux qui dirigent les masses se conforment scrupuleusement à la méthode de M. Sudre. Et pourtant, ils ne sont pas de mauvaise foi ; ils ne sont que des exaltés, qui souscrivent au devoir de supprimer ce qui peut favoriser le parti contraire, en se croyant bien assurés d'être dans le vrai, se gardent bien de troubler intempestivement les consciences peu évoluées de leurs co-religionnaires plus tièdes ou moins sûrs de l'excellence de leur cause. Or M. Sudre, qui brûle à son tour, d'une ferveur de foi matérialiste comparable à la foi des martyrs chrétiens, se comporte, nécessairement, comme les politiciens dont j'ai parlé ; et ceci dans le noble but de ne point perturber les consciences de ses co-religionnaires, moins inébranlablement convaincus du lumineux avenir que les doctrines matérialistes préparent au genre humain civilisé.

Ceci dit, j'arrête là les considérations de nature générale, pour en venir à rapporter les principales « phrases à effet » lancées par M. Sudre contre quelques-unes des catégories de phénomènes que j'ai indiqués ; devraient remplacer les réfutations que j'ai dégagées des catégories de phénomènes en question.

VI. A PROPOS DES CAS D'IDENTIFICATION DE DÉFUNTS INCONNUS DU MÉDIUM ET DES ASSISTANTS. (1^{RE} CATÉGORIE)

Voici par exemple, tout ce que M. Sudre a trouvé à opposer concernant à la première des catégories énumérées plus haut : celle des cas d'identification de défunts inconnus du médium et des assistants. Il écrit :

Le cas où le communicant est complètement inconnu du sujet et du cercle est aussi très probant, quand on peut vérifier son identité. Les personnes qui viennent s'incorporer en certains médiums sont en général de petites gens qui habitent des régions éloignées où ceux-là n'ont jamais mis les pieds. Ils donnent des détails très circonstanciés sur eux, leur famille, leur profession, les humbles événements de leur vie. L'enquête exige beaucoup de difficultés, car les témoins sont vieux, les locaux parfois démolis, les premiers renseignements décourageants et infidèles...Et néanmoins, s'il y a parfois des erreurs, il arrive que tout se vérifie...*L'hypothèse métapsychique est ici plus logique que l'hypothèse spirite, qui ne trouve aucune raison à ces manifestations intempestives.* Il y a toujours une raison ; c'est en général un souvenir oublié du sujet et qui apparaît soudain avec la mobilité onirique des éléments psychologiques dissociées pendant la transe. Cela peut-être aussi une pensée d'un des assistants. Les faits divers des journaux sont une mine de créations spirites. Qu'un suicide dramatique ait ému le sujet, il y a bien des chances pour que le mort revienne, un jour ou un an après, s'incarner dans le médium...(p. 345-352).

Dans cette citation, la phrase que j'ai mise en italique constituerait la « phrases à effet » destinée à conquérir de haute main le consentement des lecteurs à l'argumentation de l'auteur. Seulement, cette fois, M. Sudre n'a vraiment pas été heureux, et sa « phrase à effet » prend par malchance, l'apparence d'une plaisanterie. Je pense que plus d'un lecteur aura écarquillé les yeux en se demandant : « Comment ? Pourquoi l'auteur appelle-t-il intempestives ces manifestations ? Pourquoi déclare-t-il qu'elles n'ont aucune raison d'être en rapport avec l'explication spirite des faits ? Pourquoi ? Mystère ! » — Et les lecteurs auraient raison de n'y rien comprendre, d'autant plus qu'on ne peut supposer que M. Sudre ignore en quelles circonstances se déterminent les communications médiumniques avec des défunts ignorés du médium et du cercle ; circonstances que les esprits qui se manifestent exposent presque toujours. On est donc amené à conclure que M. Sudre fait semblant de ne pas les connaître parce qu'elles représentent, pour sa thèse, un obstacle intempestif contre lequel il ne dispose d'autres armes offensives que les « phrases à effet » et les artifices rhétoriques. En tout cas, je vais les lui rappeler en deux mots, pour l'édification de ceux qui me lisent.

La première et la plus importante de ces circonstances consiste dans le fait que, la plupart du temps, les « esprits des inconnus » sont amenés aux séances par les « esprits familiers » du cercle, lesquels déclarent préalablement qu'ils conduiront aux séances des esprits d'inconnus, identifiables grâce aux renseignements qu'ils fourniront eux-mêmes ; et ceci dans le but de prouver d'une façon incontestable aux expérimentateurs que les personnalités qui se manifestent dans les séances médiumniques sont des esprits de défunts, et non pas des personnifications subconscientes. C'est là un but qu'on ne peut assurément pas qualifier intempestif, et encore moins dire sans raison d'être.

Il y a ensuite un groupe « d'esprits d'inconnus » qui se manifestent pour prier les expérimentateurs de transmettre leurs affectueux messages aux parents encore vivants ; messages dans lesquels ils annoncent aux leurs qu'ils « vivent » et qu'ils sont heureux.

Il y a, en troisième lieu, un troisième groupe de manifestations de cette sorte, dont l'explication est fournie dans les termes suivants par les esprits qui se manifestent. Ils ont vu au loin une « lumière » (c'est-à-dire un médium en conditions de transe) ; ils se sont approchés et ils ont constaté avec surprise qu'au moyen de cette « lumière », ils pouvaient entrer en rapport avec le monde des vivants.

Ce sont là les différentes raisons par lesquelles les « esprit des inconnus » expliquent leurs manifestations au cours des séances médiumniques ; il me semble que n'apparaît rien d'intempestif ni d'irraisonnable dans tout cela, comme le prétend M. Sudre mais la vérité, touchant, les si singulières opinions qu'il manifeste, réside en ceci : c'est qu'en publiant son livre. Il n'avait pas précisément le but d'écrire un traité de métapsychique — c'est-à-dire un ouvrage scientifique, objectif et impartial — mais celui de lancer un réquisitoire aveugle et « partisan » contre les abhorrés défenseurs de la survivance de

l'âme, scientifiquement démontrée. Il s'ensuivit que dans la circonstance dont il s'agit ainsi que dans bien d'autres encore, ne disposant pas de robustes raisons à faire valoir, il dut se contenter de servir aux lecteurs des phrases sonores, dans lesquelles il dénonçait comme intempestives et sans raison d'être, les manifestations, qui sont au contraire, les plus importantes qui soient au point de vue théorique, dans la phénoménologie métapsychique. C'est à l'aide de ces expédients mesquins que l'on voudrait entrer en lice contre l'hypothèse spirite.

Quant aux prétendues explications naturelles des manifestations dont il s'agit, et que M. Sudre énumère dans le passage que j'ai cité, je trouve inutile même de les discuter, puisque les cas que je me dispose à relater suffiront, à eux seuls, à les contredire toutes.

J'extrai les deux cas suivants d'un livre qui vient de paraître en Angleterre sous le titre : « Au Revoir, not Good Bye », dont l'auteur est Mr. Walter Appleyard, juge de paix et Lord Mayor de la ville de Sheffield. Il raconte, entre autres choses, ses expériences avec une dame distinguée, qui s'est développée chez elle en qualité de médium fort remarquable, « à voix directe ». A cette époque, la femme de M. W. Appleyard, étant décédée, celle-ci ne tarda pas à se manifester par l'entremise de son amie médium, en causant avec le ton de voix qui lui était propre de son vivant, et en fournissant d'admirables preuves d'identification personnelle.

Mais Mme Appleyard qui, avant son décès, avait suivi avec un vif intérêt le mouvement « spiritualiste » et n'ignorait point quelles étaient les critiques adressées aux divers cas dans lesquels les personnalités des défunts communicants étaient familièrement connues dans le milieu où elles se manifestaient, se proposa de fournir à son mari des preuves, complémentaires, et irréfutables, d'identification spirite, en ayant recours au système de conduire aux séances d'autres esprits de décédés peu connus ou totalement ignorés des expérimentateurs.

L'un des premiers incidents de cette nature fut le suivant, que M. Appleyard décrit ainsi :

En octobre 1922, se manifesta un individu qui donna le nom de Georges Martin, en s'efforçant à plusieurs reprises, mais en vain, de fournir des détails sur sa personne. Au cours de la première et de la seconde tentatives il parvint à peine à répéter son nom, que personne ne connaissait. A la troisième tentative, il arriva à nous faire savoir qu'il avait été instituteur. C'était trop peu pour nous éclairer sur son identité. Mais il s'y essaya une quatrième fois et avec plus de succès, car, après avoir dit qu'il avait été invité à se manifester par la « petite dame » (c'est-à-dire ma femme) il ajouta : « Mon nom est Georges Martin. J'habitais Sussex Road, 112. J'étais l'instituteur principal de l'école de ... (qu'il nomma), et j'y suis resté 17 ans. Ma femme s'appelle Annie. Lorsque je mourus, j'étais âgé de 65 ans ; je suis mort depuis cinq ans ».

Le lendemain, j'allais me renseigner au bureau de l'Instruction publique ; toutes ces informations me furent confirmées, sauf le nom de la veuve, et le numéro de la rue, qui n'étaient pas connus à ce bureau. Alors, je consultai un annuaire d'il y a six ans, où j'ai trouvé le nom de Georges Martin au numéro de la rue indiqué par l'esprit. Je consultai enfin un exemplaire récent du même Annuaire, pour y vérifier que le nom de l'ancien titulaire de l'habitation portant le numéro indiqué avait été remplacé par le nom de Mrs Annie Martin (p. 112).

Je commence par déclarer que je n'ai vraiment pas choisi le cas ci-dessus à cause de sa valeur théorique, mais uniquement pour fournir d'abord un exemple typique d'une grande partie des cas de cette nature. De toute manière, je pense que, même pour ce cas, on ne puisse faire appel à la commode hypothèse de la « prosopopèze-métagnomie » sous forme de « cryptomnésie » (lecture dans les subconsciences des assistants, de données connues et depuis oubliées).

On a pu voir que le rapporteur, pour compléter son enquête, dut avoir recours à trois sources différentes d'informations ; ce qui rend passablement invraisemblable que ces renseignements existassent réunis dans sa subconscience ou celle d'un autre membre du cercle ; d'autant plus que, parmi les renseignements, était compris le nom de la femme de l'obscur maître d'école qui se manifestait médiumniquement, ainsi que le nom de la rue où il habitait, et même le numéro de la maison.

Dans le cas qui suit, et que j'extrai du même livre, le fait de la manifestation de l'esprit d'un inconnu se complique par suite d'une erreur de transmission médiumnique, due à un phénomène d'interférence entre la pensée de deux esprits désirant en même temps se communiquer. Et tout cela a lieu en de telles conditions de réalisation, que l'hypothèse de la « prosopopèze-métagnomie » s'en trouve éliminée d'une manière décisive. L'épisode s'est produit au cours de la séance du 13 avril 1923; le rapporteur en parle ainsi :

Après les manifestations du bébé « Blossoms », ce fut le tour de l'esprit d'un inconnu. Il dit qu'en vie, il portait le nom d'Arthur Eame et qu'il était mort de pneumonie 3 ans auparavant dans un hôpital de la ville, à l'âge de 23 ans. Il ajouta qu'il avait habité dans Clive Road, n° 18, et qu'il avait laissé derrière lui sa fiancée, habitant Fleent Street, 229, et appelée Carroll. Il poursuivit en disant : « Seriez-vous assez aimable pour aller chez elle et lui dire que, je ne suis pas mort et que je lui envoie une salutation affectueuse ? Je pense qu'elle sera réconfortée par mon message. En outre, je voudrais que vous fassiez savoir à mon père que je me trouve avec ma mère et que nous lui envoyons, tous les deux, nos affectueuses salutations ».

Le lendemain matin, je téléphonai au médecin de garde à l'hôpital, en le priant de chercher, dans les registres des malades, si un jeune homme de 23 ans, du nom d'Arthur Eame, était mort, 3 ans auparavant, de pneumonie dans cet hôpital. On me répondit qu'un malade était, en effet, mort de pneumonie à cet hôpital, environ 3 ans auparavant, mais qu'il s'agissait d'un homme de 40 ans, ayant le même nom, mais un prénom différent, et qu'il provenait d'une autre localité de la commune.

Je restai un peu troublé en constatant de telles discordances dans les informations reçues médiumniquement ; et ce d'autant plus que tous les renseignements obtenus jusqu'alors avaient été absolument véridiques.

Au cours de la séance qui suivit, je demandai des explications à ce sujet à l'esprit de ma femme, qui se borna à répondre : « Continue à chercher, et tu trouveras ». — Je me décidai donc à me rendre 18, Clive Road, une rue qui se trouve dans le quartier Est de la ville, et qui est la résidence de la classe ouvrière. Là je découvris que la famille habitant cette maison portait un nom tout différent, et que ces gens ne savaient rien du nom que je cherchais. Je continuai mes recherches aux alentours, mais toujours inutilement ; je rentrai chez moi déçu et las.

Le lendemain, je dus partir pour un petit voyage. A mon retour, je décidai de poursuivre mon enquête, allant à la recherche de la fiancée de l'esprit communicant, dans l'espoir que, je parvenais enfin à la trouver, elle serait très probablement à même d'éclairer ce mystère. Ayant parlé au médium de nom intention, elle remarqua que depuis quelques jours, elle entendait par clair audience une voix, parfois d'homme, parfois de femme, qui prononçait le nom « Fraser », lequel n'avait pour elle aucune signification. Je pensai que ce nom se rapportait peut-être au cas que j'examinais, et j'en pris note.

Peu après, je me rendis au numéro 229 de Fleent Street et, ayant frappé à la porte, celle-ci me fut ouverte par une jeune femme, à laquelle je demandai : « Est-ce ici que demeure la famille Carroll ? » — « Oui », répondit la jeune fille. — « Seriez-vous Miss Carroll ? » — « Oui ». — Avez-vous connu jadis un jeune homme appelé Arthur Eame ? » — « Non » — me dit-elle — et ce nom m'est absolument inconnu. — Je pensai alors : « Voilà qui est bizarre ! J'ai trouvé la maison, j'ai trouvé la fiancée, et le mystère, loin de s'éclaircir, se complique ». Alors je hasardai un coup au hasard, en demandant : « Peut-être avez-vous connu un jeune homme appelé Arthur Frazer ? » — La jeune fille sembla frappée d'étonnement et demanda : « Qu'entendez-vous dire ? Que désirez-vous ? » — « Rien ; je voudrais seulement savoir si vous avez connu un jeune homme de ce nom-là » — Elle me répondit : « Oui, je l'ai connu ; c'était mon fiancé ; mais il y aura trois ans en septembre prochain qu'il est mort de pneumonie à l'hôpital ». — Après avoir ainsi parlé, elle se mit à pleurer, en se laissant choir sur la table, les bras étendus et le visage contre le bois ; elle sanglotait d'une manière attendrissante. Je m'efforçai de la calmer et de la distraire ; à cette intention, je lui racontai que j'étais porteur d'un message d'affectueuses salutations de la part de son fiancé, en lui expliquant comment cela était possible. S'étant un peu tranquillisée, elle me fit savoir qu'elle et son fiancé avaient grandi ensemble, qu'il avait été en France combattre pour la patrie ; il était rentré réduit à la pauvreté et avait fini son existence à l'hôpital. J'eus bien de la difficulté à lui faire comprendre comment se réalisait le phénomène des communications médiumniques avec le monde spirituel ; mais je fis de mon mieux, et j'espère qu'à l'avenir cette femme aura une idée différente et bien plus encourageante en ce qui a trait aux mystères de la vie et la mort.

J'ai obtenu d'elle l'adresse de la maison où demeurait le père de son fiancé, maison qui se trouvait à cinq minutes de distance. Arrivé là, je trouvai un homme qui fendait du bois dans sa cuisine. Je demandai : « Etes-vous M. Frazer ? » — « Oui » — « Vous êtes veuf ? » — « Oui » — « Vous avez perdu un fils à la guerre ? » — « Hélas, oui ! » — « Il était le fiancé d'une jeune fille appelée Carroll ? » — « Oui » — A ce moment il détacha de la paroi une photographie de son fils et me la montra. Cet homme me parut aussitôt un représentant typique et intelligent de sa classe sociale, et lorsque je me mis en devoir de lui expliquer le motif de mes questions, en lui communiquant le message de salutation de son

fil et de sa femme, je m'aperçus que j'avais touché une corde qui vibrerait sympathiquement, à l'unisson, car il me dit : « Justement ces jours derniers j'ai lu quelque chose de Sir Conan Doyle, qui affirme les mêmes choses ». — Grâce à cette lecture, sa mentalité était prête à assimiler la vérité que je lui exposai.

Après avoir longuement dialogué et fumé ensemble, je rentrai chez moi fort satisfait des résultats de mon enquête, bien que celle-ci fût complète. Il fallait en effet se rendre compte de la cause pour laquelle une étrange confusion de noms s'était produite. Comment l'esprit communicant avait-il donné le nom d'Eame, alors qu'au contraire il s'appelait Fraser ? Je l'ai demandé à ma femme, qui m'a répondu n'en rien savoir, mais qu'elle allait s'en renseigner. Elle revint en effet avec cet éclaircissement : « Le nom du jeune homme est Fraser ; mais quand il te parlait, il y avait, à côté de lui, un autre esprit appelé Eame. Ce dernier s'était extraordinairement intéressé en observant l'autre parler avec les vivants, et il attendait impatiemment son tour. Il était mort de la même maladie, le même jour, dans le même hôpital. Or il arriva que, lorsque Arthur Fraser donna son prénom, l'esprit Eame s'entremet en prononçant son nom de famille, ce qui fait que tu as recueilli un nom et un prénom rattachés indûment, sans percevoir la différence existant entre les deux « voix directes » qui s'étaient fait entendre.

Ces éclaircissements me parurent une solution très plausible de l'énigme ; il me fallait montrer qu'elles étaient fondées sur la vérité des faits. Je me rendis donc à l'hôpital pour y chercher le docteur avec lequel j'avais causé par téléphone. Je lui exposai franchement la chose, ainsi que les résultats de mon enquête, en le priant de consulter, une fois encore, les registres de l'hôpital. Il le fit aussitôt, et à son étonnement profond comme à ma vive satisfaction, il lut les notes suivantes :

— ARTHUR FRASER. 23 ans. Pneumonie. 21 septembre 1920.

— JAMES HENRI EAME. — 46 ans. Pneumonie. 22 septembre 1920.

La seule erreur existant en cet admirable cas d'identification consiste dans la circonstance que ma femme avait dit que les deux hommes étaient morts le même jour, tandis que, selon les registres de l'hôpital, le deuxième était mort le lendemain. Mais le docteur me fit remarquer que très probablement, l'un était décédé vers minuit, l'autre une demi-heure ou une heure après ; c'est à dire, avec un intervalle de temps si court, qu'on ne peut vraiment pas soulever des sophismes à ce sujet. Il ajouta qu'à l'hôpital, on enregistrait seulement le jour du décès ; jamais l'heure. Le docteur fut profondément surpris et impressionné par l'évidence de la preuve spirite qui ressortait de l'enchaînement des détails. Inutile d'ajouter que je n'avais jamais connu aucun des protagonistes de ce récit, et qu'il n'existait aucun rapport social ou commercial rattachant ces individus à l'un de nous. Malgré cela, l'esprit communicant se manifesta quand même, et je parvins à surmonter toutes les difficultés qui avaient créé des obstacles à mon enquête, en prouvant l'authenticité scrupuleuse des renseignements qu'un esprit, inconnu de tous, avait fournis sur son compte, dans un but d'identification personnelle (p. 112-122).

Tel est l'intéressant épisode narré par M. Appleyard. On sait que, dans les cas d'identification spirite, se réalisent, avec une certaine fréquence, des erreurs inexplicables de noms, analogues à celle qui vient d'être citée ; ce qui semble renforcer le point de vue des opposants, puisque, si la personnalité d'un défunt communicant commettait une erreur en donnant son propre nom, ou le nom de sa femme, ou de son fils, ou de sa frère, de sa sœur, dans ce cas, la valeur probative — au sens spirite — des autres renseignements véridiques fournis sur son propre compte par la même personnalité médiumnique, se trouverait du même coup démolie ; et l'hypothèse d'une « personnification subconsciente », combinée avec la clairvoyance du médium (prosopopée-métagnomie) deviendrait vraisemblable, malgré les obstacles théoriques d'autre nature. Telle était, en effet, la thèse de Podmore et de tant d'autres. Mais elle était contestée avec raison par le docteur Hodgson et le professeur Hyslop, lesquels observaient qu'on ne devait pas oublier les difficultés énormes et complexes surgissant indubitablement devant telle entité spirituelle communiquant avec divers vivants en employant le cerveau des autres ; et par conséquent, qu'il n'était pas permis de résoudre, avec tant de désinvolture, une énigme qui avait besoin, au contraire, d'être longuement examinée. Le professeur Hyslop, en se fondant sur l'opportune analogie des interférences téléphoniques, avait d'ailleurs proposé pour les cas les plus troublants de cette espèce, une explication identique à celle qui est ressortie spontanément de l'épisode ci-dessus. D'où l'importance théorique du cas en question, grâce auquel l'hypothèse du professeur Hyslop acquiert une légitimité scientifique. On doit, en effet, en inférer que, la plupart du temps, les noms erronés, que l'on enregistre dans les cas véridiques d'identification spirite, proviennent de la présence sur place d'autres personnalités du défunts désireuses de communiquer, et dont les noms viennent s'interposer dans les messages en cours, soit par une impulsion consciente, soit par la transmission inconsciente de la pensée de quelqu'un

d'entre eux. Il ne pourra plus être loisible d'éliminer cette hypothèse en la regardant comme gratuite et non démontrable, puisque par le cas considéré, on est parvenu à démontrer que le nom erroné obtenu, loin d'être fantastique, était au contraire le nom authentique d'un décédé, dont il a été possible de trouver les traces, de même qu'on a pu s'assurer qu'il avait dû connaître, de son vivant, l'autre esprit communicant, et qu'il était mort de la même maladie, dans le même hôpital, le même jour que lui.

En ces conditions, je ferai observer que le simple fait d'avoir pu identifier le défunt pour lequel s'était produit l'enchevêtrement de noms dans l'épisode que l'on vient de lire, soulève un problème littéralement inconciliable avec toute interprétation naturelle de cet épisode. Voyons de près. Si l'on accueillait l'hypothèse de nos contradicteurs, — où dans l'épisode en question, il s'agirait d'un phénomène de personnification subconsciente (prosopopèze), hypothèse à laquelle a pu donner de l'autorité la révélation de renseignements véridiques obtenus à l'aide des facultés clairvoyantes du médium (métagnomie), — il ne serait pas possible de s'expliquer l'incident de la substitution de nom qui s'était produit en cette circonstance. En effet, l'hypothèse de la lecture à distance dans les consciences des autres ne s'accorderait absolument pas avec la nature de l'interférence qui se produisit, dans laquelle fut transmis le nom d'un défunt authentique, mais étranger au défunt communicant, ainsi qu'à tous les vivants liés directement ou indirectement avec le communicant en question. C'est dire qu'en ces circonstances, les facultés clairvoyantes du médium n'ont point pu, fut-ce par erreur, puiser ce nom dans la conscience du père du défunt Fraser, ou dans celle de la fiancée du défunt, ni dans celle des parents de la fiancée, ni dans celle des expérimentateurs. Or, si l'on considère que ces circonstances de faits, constituant des obstacles insurmontables pour l'hypothèse adverse, s'ajoutent à l'autre circonstance de fait, non moins insurmontable, constituée par la nécessité du « rapport psychique », qui n'aurait pu s'établir entre la conscience du médium et les consciences de personnes inconnues au médium et aux assistants ; si l'on considère tout d'ensemble, on doit reconnaître qu'il en résulte, d'une manière plus que suffisante, que l'hypothèse de la prosopopèze-métagnomie est incapable d'expliquer des erreurs de cette nature. Il ne reste donc qu'à adhérer à l'explication ressortant des faits eux-mêmes et à dire, que l'incident de la substitution de nom est un phénomène d'interférence causée par un autre esprit, s'étant essayé intempestivement à transmettre son nom, lequel s'est interposé au beau milieu de la communication médiumnique en cours, incident qui se réalise fréquemment dans le monde des vivants, sous des formes multiples, dans la « téléphonie » et dans la « télégraphie sans fil ». En d'autres termes : étant exclus que les substitutions de noms, du genre que nous examinons ici, puissent se produire à l'aide de la « cryptesthésie », et étant au contraire rationnel que des interférences de cette nature aient lieu parfois dans les communications médiumniques avec les décédés, il faut logiquement en déduire que cette dernière hypothèse est la seule capable de nous rendre compte des faits, et par conséquent aussi, la seule scientifiquement légitime.

J'ajouterai qu'avec cela, on parvient à démontrer une autre vérité théorique non recherchée ici : savoir, que l'hypothèse spirite — en dernière analyse — au lieu de souffrir des erreurs qui se rencontrent dans les messages des défunts, en profite. A ce point de vue, on peut prévoir que les autres incertitudes théoriques encore existantes à cet égard constitueront un jour autant de preuves auxiliaires de la même interprétation.

J'extrais ce troisième cas du « journal of the American Society for Psychical Research » (1923, p. 552-555). M. Stuart Armour, membre de cette Société américaine, et connu du professeur Hyslop, (avec lequel il échangea plusieurs lettres à propos du cas que je me dispose à rapporter), écrit ce qui suit :

Ce fut à San Francisco, il y a plusieurs années déjà, que j'ai commencé à m'intéresser aux recherches psychiques. J'expérimentai pendant quelques mois avec des médiums privés et des médiums professionnels ; enfin, il m'arriva de faire la connaissance du médium Mrs. Sarah Seal. C'était une dame distinguée, âgée de 65 ans environ, estimée à juste titre pour son honnêteté et la correction irréprochable de son existence... Comme elle habitait non loin de moi, il arrivait assez souvent qu'en sortant de mon bureau, j'allais la saluer, dans le seul but de converser avec elle.

Un jour que j'avais longuement causé avec Mrs. Seal au sujet de mes projets d'exploitation de terrains miniers que je venais d'acquérir dans l'état de Nevada, Mrs. Seal m'interrompit en disant : « C'est curieux ! Pendant que vous me parlez de vos projets dans le Nevada, j'entends une voix à l'accent irlandais, provenant d'une personne qui se montre fort intéressée à vos projets ; mais je remarque qu'elle ne sait s'exprimer sans intercaler à ses discours des mots inconvenants ou vulgaires ». Je répondis : « Veuillez demander à celui qui vous parle de me faire le plaisir de se nommer, et de m'expliquer l'intérêt

qu'il montre pour mon entreprise ». La voix dit alors : « Je m'appelle Phil Longford », et il ajouta qu'en son vivant, il avait préconisé, pendant plusieurs années, l'opportunité d'exploiter ce même district minier vers lequel j'avais maintenant décidé de tourner mon activité.

Ce nom était absolument inconnu de moi ainsi que de Mrs. Seal. Je remarquerai à ce sujet que le district minier dont il s'agit se trouve à une distance de 350 milles de San Francisco, et est placé dans la région désertique et presque inhabitée du Nevada. Les habitants les plus proches de ce district étaient deux vieux mineurs, qui résidaient à onze milles de là et n'avaient jamais quitté la localité où ils vivaient. L'un deux, natif de la Cornouaille, s'appelait James Say, et résidait dans cette région depuis un grand nombre d'années.

Mrs. Seal était anglaise, et avait toujours vécu dans le Kansas et en Californie. Elle n'avait jamais mis le pied dans l'Etat de Nevada ; mais si elle y avait été et y avait demeuré, il aurait été tout de même absurde qu'elle eut entendu parler d'un obscur prospecteur de minières, ayant vécu là longtemps auparavant. Moi-même lorsque je me rendis dans la région pour prospecter ces terrains miniers, j'ai fait de mon mieux pour en connaître l'histoire, parce que j'avais trouvé des traces de travaux entrepris auparavant ; je parvins seulement à savoir que des tribus indiennes avaient pratiqué des fouilles et découvert de riches échantillons de minéral aurifère ; mais personne ne me parla d'un ancien prospecteur de ces minières, appelé Phil Longford.

Par l'entremise de Mrs. Seal, je dis à l'esprit Phil : « Si tu habitais dans ces régions il y a plusieurs années, tu dois avoir connu le vieux mineur James Say ». On répondit : « Certainement que je l'ai connu ; mais alors il était un jeune homme ». — Je demandai : « Si je parlais de toi au mineur Say, crois-tu qu'il s'en rappellerait ? » — Voici la réponse : « Il devrait s'en rappeler : mais s'il m'avait oublié, rappelle-lui que j'étais connu comme le plus grand mangeur et le plus grand blasphémateur de toute la région ».

Le résultat du dialogue fut que j'écrivis au mineur James Say, en lui disant que, par suite de mon enquête, j'avais appris qu'un irlandais du nom de Phil Longford avait prospecté, il y a plusieurs années déjà, le district minier auquel, je m'intéressais ; je lui demandais s'il n'en savait rien. Il me répondit par retour du courrier, en m'apprenant qu'il avait fort bien connu Phil Longford, qui cependant était décédé depuis plusieurs années déjà en laissant un fils, encore vivant et résident à Reno (Nevada).

...L'esprit Phil était une entité pleine de vie, mais très vulgaire et terre à terre. Mrs. Seal était dégoûtée de son jargon rude et inconvenant. Il annonçait constamment sa présence par une volée de jurons, après quoi, il était capable de continuer sans colorer son discours d'expressions de cette sorte. Il s'excusait en disant qu'au moment de rentrer dans les conditions terrestres, les anciennes habitudes de langage éclataient toutes seules, sans qu'il pût s'en défendre...

Dans nos conversations par l'intermédiaire de Mrs. Seal, celle-ci ne le comprenait souvent pas, parce qu'il employait des expressions de jargon irlandais, ignorées d'elle ; Il se déclarait en outre mécontent de moi, parce que, à son avis, je ne montrais pas assez d'énergie pour recueillir les fonds nécessaires à l'exploitation des mines auxquelles il portait tant d'intérêt. Je lui demandai une fois pourquoi il s'intéressait tellement à mes affaires ; il me répondit qu'il se sentait « lié » à ce district, tant qu'on n'exploiterait pas ces mines. Il ajouta qu'il avait attendu en vain de longues années, mais qu'enfin j'étais arrivé. Alors il m'avait étudié de près en acquérant la conviction que j'étais justement ce « mélange d'homme entreprenant et de demi-fou qui était nécessaire pour tenter l'aventure ».

Sachant qu'il avait un fils vivant à Reno, je lui demandai un jour s'il ne croyait pas bien que je lui écrivisse en lui annonçant que j'étais en rapport avec son père. Phil répondit : « Non, ne fais pas cela ; ce serait inutile : mon fils ne te croirait pas ». Il ajouta cette prédiction : « tu te rencontreras avec mon fils, et tu comprendras alors quel était le vice du père quand il se promenait sur cette terre ».

Un mois après environ, j'étais assis dans un café de Reno, en attendant le train, quand je vis entrer un homme totalement ivre, qui vint tout droit vers moi, bien que je fusse assis dans la partie la plus reculée du local, et bien que celui-ci fut littéralement bondé de mineurs. Il se présenta à moi en disant : « Je vous connais, mais je ne puis me rappeler votre nom. Venez donc boire un verre avec moi ». — Je lui répondis qu'il se trompait, que je ne le connaissais nullement, en refusant son invitation d'aller boire avec lui. Mais il insista tellement dans son désir de vouloir boire un verre avec moi, que, pour me libérer de ce fâcheux, je finis par aller au banc, où je vis que tout le monde le connaissait. A un moment où son attention était tournée ailleurs, je demandai au patron de l'établissement qui était donc cet homme : il me répondit qu'il s'appelait Longford ! Je m'étais donc effectivement rencontré avec le fils de Phil !

A la prochaine séance avec Mrs. Seal, l'esprit de Phil se manifesta aussitôt en me disant : « Maintenant que tu t'es rencontré avec mon fils, tu connaîtras quel était le vice du père. J'étais un buveur ; c'est pour cela que je ma trouve « lié » à votre monde. Lorsque je t'ai dit que je me sentais lié au district minier dont tu t'occupes, j'entendais dire que pour une cause mystérieuse que je ne sais m'expliquer, mon futur progrès spirituel semble coïncider avec la futur exploitation des mines que j'ai prospectées pendant ma vie ». — Il ajouta ensuite avec sa bonne humeur habituelle : « Peut-être que Mrs. Seal, qui est une dame sage, saurait t'expliquer le mystère, qui pour moi est clair comme de l'eau boueuse ».

Le cas que je viens de rapporter se prêterait à quelques considérations d'ordre théorico-spirituel, qui éclaireraient d'une lumière les incertitudes existantes au sujet des causes déterminant certains états inférieurs de transition dans l'existence spirituelle ; mais tout cela sortirait du cercle où nous nous maintenons ici, et j'y renonce.

Je me borne à faire remarquer que dans le cas ci-dessus, on doit complètement exclure la plus lointaine possibilité que le rapporteur ou le médium eussent connu l'existence et les habitudes de vie du défunt Phil Longford, pour tout en oublier ensuite (cryptomnésie). On a vu, en effet, que le rapporteur lui-même, qui avait été sur place dans le but de prendre des informations au sujet de l'historique des mines qu'il se proposait d'exploiter, n'avait recueilli aucun renseignement sur l'existence de cet individu, un homme absolument obscur de son vivant, et trépassé plusieurs années auparavant dans une région désertique, distante de 350 milles de la résidence du rapporteur et du médium.

Il s'ensuit que l'hypothèse de la « prosopopèze-métagnomie », cette fois encore, apparaît impuissante à expliquer les faits ; et comme dans le cas spécial dont il s'agit on ne peut trouver d'autres hypothèses naturelles logiquement applicables au même cas, envisagé dans tous ses détails de réalisation, il ne reste qu'à recourir à la seule explication possible, en reconnaissant que la personnalité communicante était bien l'esprit du défunt qui déclarait être présent. A ce point de vue, il ne faut pas perdre de vue cette considération : le médium ne comprenait pas le langage de l'esprit communicant, quand celui-ci s'exprimait en jargon irlandais ; ce qui démontre, d'une façon incontestable la présence sur place d'une individualité pensante, indépendante de l'individualité du médium.

En outre, ce qui contribue admirablement à confirmer ces conclusions, c'est cet intéressant épisode d'une prédiction concernant la prochaine rencontre du rapporteur avec le fils de Phil. Tout contribue à prouver que cette pré-annonce n'était pas précisément un épisode de clairvoyance dans le futur de la part de la personnalité communicante, mais l'avis anticipé d'une rencontre que l'esprit communicant se dispose à combiner en agissant télépathiquement sur son fils au moment opportun. Cela ressort nettement des circonstances dans lesquelles eut lieu la rencontre. Nous voyons en effet que le fils de Phil, entrant, ivre, dans le café rempli de clients, et allant tout droit vers M. Armour, qu'il n'avait jamais vu, tout comme si une influence étrangère le poussait inconsciemment. Et notez l'autre circonstance où le fils de Phil dit à M. Armour :

« Je vous connais, mais je ne puis me rappeler votre nom », alors qu'en réalité, ils ne s'étaient jamais rencontrés. Ceci ne sert qu'à confirmer l'induction qu'il agissait sous l'impulsion télépathique de l'esprit du père, lequel avait prédit au rapporteur une rencontre prochaine avec Longford fils, et tâchait maintenant de la déterminer. Une troisième circonstance convergente en ce sens consiste en ce fait que dans la séance médiumnique subséquente l'esprit de Phil se manifesta en disant « Maintenant que tu t'es rencontré avec mon fils, tu connaîtras quel était le vice du père » — ce que montre qu'il était bien avisé de la rencontre qui avait eu lieu.

Il est donc manifeste que dans le cas relaté par M. Armour, on rencontre, en grand nombre, des preuves démontrant l'origine spirite des faits ; par contre, on constate l'impuissance de la « prosopopèze-métagnomie » à donner la raison de cas d'identification spirite de cette nature.

VII. NOUVELLES HYPOTHÈSES DE M. SUDRE POUR SE DÉGAGER, QUAND MÊME, DE DIFFICULTÉS INSURMONTABLES (CAS DES CATÉGORIES II, III, IV ET V)

Si nous passons à l'examen des autres catégories, dénombrées plus haut de manifestations inexplicables par des hypothèses naturelles, je rappellerai que la deuxième, la troisième, la quatrième et la cinquième se rapportent respectivement aux cas des « apparitions de décédés au lit de mort », aux cas d' « enfants voyants au lit de mort de tierces personnes », aux cas de « télékinésie au moment de la mort et après la mort », et aux cas de « musique transcendante au lit de mort et après la mort ». Je me dispenserai de les discuter, les ayant longuement examinés en des monographies spéciales que plusieurs de mes lecteurs connaissent probablement, et dans lesquelles ils pourront rencontrer nombre de cas absolument inexplicables par la « prosopopée-métagnomie » comme par toutes les hypothèses naturelles.

Il me faut cependant m'arrêter un peu sur ce sujet, puisque M. Sudre touche aux catégories comprenant ces dits phénomènes (sauf à celle des « enfants voyants au lit de mort de tierces personnes », sur laquelle il garde un silence éloquent) ; et quand il y fait allusion, il le fait, naturellement, à sa manière.

Lorsque, il y a deux ans, on a publié la traduction française de trois de mes monographies, sous le titre général de : Phénomènes Psychiques au moment de la mort, M. Sudre en présenta l'analyse dans le numéro de mai-juin 1924 de la Revue Métapsychique, en réunissant à accumuler en une seule page un enchevêtrement de sophismes et de paralogismes stupéfiants. Je lui répondis, en réfutant tous les points de son étonnante analyse, dans les fascicules de novembre-décembre 1924 de la revue spirite. M. Sudre ne répliqua point : cela lui aurait été logiquement impossible. Aujourd'hui, toutefois, je remarque que, dans son ouvrage, ne pouvant s'empêcher de faire allusion à cette catégorie de faits, il s'y prend avec une certaine timidité et comme en passant ; il en parle assez, néanmoins, pour démontrer qu'il a bien renoncé à quelques-uns des sophismes les plus marquants du temps passé. Mais, avec la fertilité inventive de ceux qui travaillent de fantaisie sans se préoccuper des faits, il en sort d'autres, plus forts encore que les anciens. A vrai dire, il ne parvient pas toujours à en inventer, et alors il répète quelques-unes de ses « phrases à effet » favorites, employées dans de précédentes occasions, et ceci même quand elles font du tort à sa logique. Ainsi, par exemple, en traitant des phénomènes de « musique transcendante », il se trouve à court de bonnes raisons à opposer à quelques-uns des cas que j'ai cités ; alors il réédite dans le livre une « phrase à effet » employée déjà dans l'analyse, et qui consiste en une comparaison très malheureuse, que j'avais réfutée d'une manière décisive, en m'appuyant sur les faits. Mais ma réfutation n'a servi à rien, et maintenant je retrouve la phrase à la page 338, où il est question ainsi des phénomènes de « musique transcendante » : « Ce sont des phénomènes auditifs qui prêtent plus à l'illusion que les phénomènes visuels, témoins les coquilles marines dans lesquelles on entend les plus belles symphonies ». Quand l'auteur avait employé, pour la première fois, cette comparaison si déplacée, je lui ai observé que « dans les coquilles marines on n'entend aucunement des symphonies, et encore moins des chants vocaux humains et des mélodies, mais uniquement des tonalités différentes de sons amorphes, fusionnant ensemble, sans acquérir jamais une valeur musicale quelconque ». Après quoi, j'avais rapporté un exemple irréfutablement spirite de « musique transcendante », en le faisant suivre de ces mots : « Devant des manifestations de « musique transcendante » aussi merveilleuses et en des conditions aussi spéciales, entendues collectivement par tous les assistants, il est bien surprenant que M. Sudre puisse comparer tout cela aux sons amorphes d'une coquille de mer; sons qui, d'ailleurs, ne sont entendus que par la personne qui s'applique la coquille à l'oreille, et non pas, collectivement, par les personnes présentes. »

Il semblerait que cette dernière considération de fait aurait dû suffire à retenir M. Sudre d'avoir de nouveau recours à sa comparaison erronée ; et voilà qu'au contraire, il la replace audacieusement dans son livre ! Ce sont là des incohérences stupéfiantes, qui montrent bien dans quel grave embarras se trouve l'auteur, lorsqu'il est placé en face de manifestations qui ne peuvent s'expliquer autrement que par l'hypothèse spirite. Il ne peut y parvenir, et dès lors, il s'attache désespérément à la première « phrase à effet » qui lui tombe sous la plume, sans réfléchir que les phrases inconséquentes nuisent, non pas à la cause que l'on combat, mais à celui qui les emploie, au regard des personnes compétentes.

A propos de « télékinésie au moment de la mort et après la mort », M. Sudre expose d'une façon trop sommaire un cas que j'ai rapporté, pour y appliquer timidement son ancienne hypothèse, consolidée par une hypothèse nouvelle.

Il me faut d'abord rapporter, en résumé, le cas dont il s'agit, et que j'ai cité in extenso dans le livre:

« Phénomènes Psychiques au moment de la Mort ».

Le Dr Vincent Caltagirone raconte qu'ayant en un jour, chez lui, une longue discussion avec un de ses amis, appelé Benjamin Sirchia, au sujet de la survivance de l'âme, M. Sirchia, ferme matérialiste, promet au docteur que, s'il lui arrivait d'être le premier des deux à mourir, il viendrait lui annoncer la grande nouvelle de sa survivance, en se faisant reconnaître par une manifestation spéciale : celle de briser quelque chose dans la lampe à suspension de la salle à manger, où ils se trouvaient. Etant, en effet, décédé le premier loin de sa résidence et à l'insu du Dr Caltagirone, il tint sa promesse, en s'annonçant d'abord par de petits coups frappés dans la suspension, ensuite en fendant la tulipe mobile surmontant le tuyau en verre de la lampe à pétrole et en déposant sous la lampe, en ligne perpendiculaire, le morceau détaché de la tulipe ; c'est à dire, en le déposant là où il n'aurait pu tomber naturellement, à cause du récipient du pétrole, qui l'aurait empêché.

— Il faut noter que les premières manifestations des petits coups rythmiques frappés sur la suspension, avait commencé trois jours après le décès de Benjamin Sirchia et se renouvelèrent pendant cinq ou six jours consécutifs, jusqu'à ce qu'on parvint à briser quelque chose dans la lampe ; quand le but fut atteint, un coup formidable, comme d'une canne frappant violemment sur la table, en donna l'avis. Les manifestations cessèrent depuis ce moment et évidemment parce que la promesse était tenue.

Voici maintenant comment M. Sudre commente ces faits dans son ouvrage :

L'explication métapsychique se ramène à chercher le sujet producteur des phénomènes de télékinésie ; ou bien c'est l'agonisant qui agit physiquement à distance, ou bien c'est le témoin lui-même, dont le subconscient, averti de la mort, exécute la promesse. Il est très probable, dans le cas Caltagirone, qu'agent et percipient devaient être tous les deux sujets...

Arrêtons-nous un instant pour examiner cette explication. Ce n'est que l'ancienne théorie des « relais », soutenue par l'auteur dans sa première critique faite aux cas de la catégorie considérée ; théorie que j'ai réfutée dans l'article auquel j'ai fait déjà allusion. Cette théorie consiste à imaginer qu'un phénomène télépathique (supposé, dans notre cas, mais inexistant), soit capable de déclencher un courant d'énergie médiumnique (supposé à son tour par commodité théorique) dans le percipient, énergie susceptible de persévérer cinq ou six jours consécutifs dans sa tentative d'accomplir un phénomène déterminé, alors que l'agent supposé ne perçoit rien d'anormal en lui-même et continue à travailler dans son cabinet, tandis que, dans la salle à manger, continuent de se produire les manifestations télékinésiques dont il serait pourtant le générateur exclusif. Je juge inutile de m'appliquer encore à combattre une hypothèse aussi fondée sur le vide que la précédente, et je renvoie les lecteurs à mon article, cité plus haut, dans lequel je l'avais contredite à fond. Je passe donc à la seconde hypothèse que M. Sudre a appelée pour renforcer la première. Il continue en déclarant :

Enfin il est loisible de supposer que le fantôme téléplastique crée dans l'agonie peut, dans certains cas, conserver une vie indépendante de celle de son créateur, ou plutôt s'attacher à d'autres vivants pendant un certain temps. La téléplastie expérimentale ne nous a point prouvé que les formes venaient exclusivement du sujet et qu'elles retournaient exclusivement à lui.

Ce qui est vraiment extraordinaire, c'est que ces imbroglios sont présentés sous l'accoutrement d'hypothèses scientifiques par ceux qui considèrent comme anti-scientifique l'hypothèse spirite ! On dirait une plaisanterie : tout est fantastique, gratuit et absurde dans cette hypothèse, et ce n'est vraiment pas la peine de perdre son temps à la discuter ; les faits suffiront pour la démolir et l'ensevelir sous le ridicule ! Mais avant d'avoir recours aux faits, il nous faut examiner à une autre théorie complémentaire, formulée un peu plus loin par Sudre. A un certain point de son réquisitoire anti-spirite (p. 374), il s'aperçoit que même l'hypothèse ci-dessus ne lui suffit point pour expliquer à sa manière les cas d'identification spirite, et alors il en formule une autre ; ceci à propos du fait que, lorsqu'un sensitif-psychomètre reçoit un objet ayant appartenu à un décédé, il est en mesure de fournir des renseignements passés et présents sur ce décédé, justement comme si l'objet psychométré eût servi à établir le « rapport psychique » avec l'esprit du défunt ; de la même façon qu'un objet ayant appartenu à un vivant sert à établir le « rapport psychique » avec la subconscience du vivant. M. Sudre remarque :

Nous touchons là un point capital où la métapsychique doit affronter l'hypothèse de la survivance. Puisque l'expérience ne nous montre aucune différence dans la fonction métagnomique quand la personne est vivante et quand la personne est morte, c'est que la mémoire de cette personne survit... Nous sommes très loin de l'hypothèse spirite. Ces mémoires qui survivent ne sont évidemment pas du « psychologique mort » des collections de clichés empilés en dehors de l'espace, mais ce ne sont pas non plus des personnalités vivantes. La vie qu'on a le droit de leur prêter est une vie inconsciente, une vie somnambulique où seul règne l'automatisme de la mémoire. Pour revivre d'une vie encore très incomplète, mais qui contrefasse la nôtre, il faut que le sujet leur prête un peu de son corps et peut-être de son esprit...

Et à la page 394, il ajoute :

En montrant, comme nous l'avons fait, que la métapsychique prouve tout au plus la survivance d'une mémoire, duplicata terrestre mais sans activité possible en dehors d'un esprit incarné qui la ressuscite, on détruit l'hypothèse fondamentale de Meyers...

Et à la page 413 :

Nous admettons la survivance de la mémoire pure ; mais à supposer que ce ne soit pas un simple réservoir inerte, qu'elle conserve un dynamisme, cette mémoire ne saurait constituer une personnalité véritable. Privée de son soutien physique, elle ne forme plus qu'un fantôme qui peut-être se dissocie et s'efface. Pour la reconstituer, il faut un organisme vivant, un sujet métapsychique...

Les deux hypothèses que je viens de rapporter constituent les colonnes fondamentales de la théorie anti-spirite formulée par M. Sudre. Il en résulte que si nous en démontrons, sur le ciment des faits, toute la stupéfiante insuffisance (sans tenir compte de leur absurdité frisant le ridicule), on provoquera l'écroulement immédiat de tout le château de sophismes et paralogismes édifié par M. Sudre dans le but de combattre ceux qui proclament le grand fait, que l'existence et la survivance de l'âme peuvent être démontrés expérimentalement.

Toutefois, avant d'en venir aux exemples, il est d'à propos de faire ressortir comment l'éloquence irrésistible des faits a finalement obligé M. Sudre à faire de telles concessions théoriques, qu'elles sont extrêmement dangereuses pour la thèse matérialiste qu'il soutient. En effet, s'il est vrai qu'il faut admettre l'existence d'un « fantôme téléplastique », ou « double humain », qui se sépare du corps après la crise de la mort « pour conserver une vie indépendante de celle de son créateur, ou plutôt s'attacher à d'autres vivants pendant un certain temps » ; s'il est vrai, enfin, qu'on doit compléter cette théorie en supposant aussi « des mémoires qui survivent et qui ne sont évidemment pas du psychologique mort, mais ce ne sont pas non plus des personnalités vivantes » — si l'on doit admettre tout cela, alors il faudra conclure que celui qui est contraint, par l'autorité des faits, à aboutir jusqu'à ces extrémités théoriques, devra bientôt arriver à reconnaître son tort — à moins qu'il ne soit frappé d'un aveuglement logique — et à adhérer sans conditions à l'hypothèse spirite. En effet, les hypothèses ahurissantes qu'il échafaude ne sont pas logiquement soutenables devant l'examen des faits, et ne peuvent constituer qu'une « étape théorique de transition », devant conduire rationnellement, toujours plus loin, celui qui est parvenu au point de reconnaître l'existence permanente et indépendante d'un fantôme spirituel, conscient et intelligent, dégagé de l'enveloppe somatique, au moment du décès.

Il ne me reste qu'à mettre la main aux faits eux-mêmes. J'invite donc M. Sudre à bien vouloir appliquer ses propres hypothèses au cas, rapporté plus haut, de Phil Longford, dont il ressort qu'une personnalité de défunt s'est manifestée à M. Armour une trentaine d'années après sa mort ; ce qui contribue déjà à démontrer que le « fantôme téléplastique », dont parle notre auteur, survit plutôt longtemps après la mort du corps. En outre, dans le même cas, on remarque que la personnalité du communicant, loin de consister en un fantôme inconscient, condamné à rester sur place, suspendu en l'air à l'instar d'un ballonnet captif, attendant un médium qui lui rende momentanément un semblant de vie ; loin de demeurer attaché — on ne sait comment ni pourquoi — à la personne d'un vivant quelconque, elle déploie au contraire de l'indépendance, de la conscience et de la vitalité en mesure suffisante pour se manifester à un inconnu qui se trouve à 350 milles de distance de l'endroit où lui, Longford, est décédé, et ce, en fournissant de merveilleuses preuves d'identité personnelle, en montrant une telle indépendance du médium, une telle activité « en dehors d'un esprit incarné qui le ressuscite », qu'il parvient à influencer télépathiquement son fils pour réaliser l'intention de le faire rencontrer avec M. Armour. Je n'ajoute pas autre chose, parce que ce que je viens de dire suffit abondamment à renverser les nouvelles hypothèses imaginées par M. Sudre. Qu'il essaie, si cela lui est possible, de me prouver le contraire.

Je le prie en outre de s'efforcer d'appliquer ses hypothèses aux cas rapportés précédemment de James Fraser-Eame et de miss Warner-George Pelham, tout comme au cas admirable d'« Oscar Wilde », que j'ai exposé dans les numéros de mars et suivants 1926 de la Revue Spirite.

Je l'invite enfin à adapter ses hypothèses au cas suivant, dans lequel on voit une fois de plus que les esprits des défunts peuvent agir librement, même « en dehors d'un esprit incarné qui les ressuscite », en se démontrant ainsi des entités spirituelles indépendantes du médium, munies d'une personnalité, d'une volonté, d'une activité qui leur sont propres.

J'extrais cet épisode du livre de Hannen Swaffer : « Northcliffe's Return » ; livre fort intéressant qui parut récemment en Angleterre, et dans lequel il est traité des manifestations et des preuves d'identification personnelle fournies par feu Lord Northcliffe, par l'entremise de plusieurs médiums. Il s'agit d'un autre cas d'identification spirite de tout premier ordre, et inexplicable par toute théorie matérialiste. Ce cas vient s'ajouter à la collection, déjà si longue et précieuse, de cas de même nature, et que l'on a constatés en ces dernier temps.

Il y a à Londres une dame distinguée, appelée Mrs. Gibbons Grinling, s'occupant de recherches métapsychiques avec ardeur et intelligence, et qui a eu la constance de tenir chaque semaine trois séances d'une heure, avec son fils Denis, assistée quelquefois de son amie Mrs. Leonard, afin de développer en elle-même la médiumnité de la « voix directe ». Cette constance fut mise à une dure épreuve, puisque pendant trois ans consécutifs, on ne perçut aucun indice permettant d'espérer d'atteindre le but si désiré. Un soir enfin, dans un coin de la chambre où la mère et le fils étaient assis, en une obscurité complète, se fit entendre une faible voix spirite, qui appelait : « maman ».

C'était la voix de son fils Cedrix, mort tout jeune encore. Depuis ce jour, le phénomène de la « voix directe » se développa rapidement chez Mme Gibbons Grinling, et atteignit bientôt une rare perfection ; de telle manière qu'actuellement les esprits communicants n'ont plus besoin de « porte-voix » pour condenser les vibrations sonores, et parlent, indépendamment, avec le timbre de voix qui leur étaient propre en leur vivant.

Or, un soir où Mme Grinling faisait une séance strictement familière, Lord Northcliffe se manifesta spontanément pour informer le médium qu'il désirait qu'on invitât à ce cercle le journaliste Hannen Swaffer, auquel il désirait parler. Mme Gibbons Grinling connaissait, naturellement, Lord Northcliffe, de réputation, mais n'avait jamais entendu parler d'un journaliste appelé Hannen Swaffer. Elle s'adressa, pour avoir des renseignements, au médium Mrs. Leonard, son amie, qui se chargea de prévenir M. Swaffer et de le présenter à Mme Gibbons Grinling.

M. Swaffer participa à l'une de ces séances avec Miss Louise Owen et Mrs. Osborne Leonard.

La séance débuta dans la chambre éclairée par une petite lampe électrique ordinaire, et suspendue au centre du plafond. Quelques minutes après, on entendit une « voix directe », provenant d'un angle sombre de la pièce, qui prévenait : « La lumière est trop forte ». C'était la voix de « Cedrix », le fils de Mrs. Gibbons Grinling. M. Swaffer se leva et lança contre la lampe, placée très haut, quelques mouchoirs, dont deux adhèrent à elle, de façon que la lumière en fut sensiblement diminuée. M. Swaffer continue en disant :

Aussitôt après, j'entendis la voix de Lord Northcliffe, qui me murmura près d'une oreille : « Il y a ici avec moi Doris ». Pour permettre de comprendre cette annonce, je dois ajouter que, quelques jours auparavant, pendant une séance avec Mrs. Leonard, j'avais demandé à Lord Northcliffe si, dans le milieu spirituel où il se trouvait, il n'avait jamais rencontré une personne à laquelle j'avais été très attachée. Et j'avais ajouté : « As-tu compris de qui je veux parler ? » — Il avait répondu : « Oui, et elle se trouve effectivement avec moi ». Je n'avais pas prononcé son nom ; mais il parla également d'elle pendant quelque temps, et « Feda » ajouta qu'elle savait que l'amie dont il s'agissait « avait été très éprouvée au cours de son existence ».

Il est donc clair que, dès que l'occasion se présenta à Lord Northcliffe de conduire mon amie à une séance où elle put causer avec moi, il l'amena, bien que je ne le lui eusse pas demandé... Peu après, une voix de femme se fit entendre, qui s'adressa à moi-même en disant : « C'est moi, Doris, qui te parle. Je me trouve de nouveau avec toi. Te souviens-tu du lieu où tu m'as rencontré ? ».

- « Oui » répondis-je ; et pour m'en souvenir, ma mémoire avait dû régresser d'un quart de siècle.

Miss Owen demanda : « Est-ce la première fois que tu te manifestes ? ».

« Oui », répondit-elle. Puis elle ajouta : « J'ai eu une vie bien tourmentée... Mon enfant est sur le point de rentrer en Angleterre... Il ne doit pas savoir... Garde le secret... ».

J'ai parfaitement compris ce qu'elle entendait dire. C'est là un message d'outre-tombe dans lequel on me demandait d'avoir soin de quelqu'un qui était très aimé par la personne qui parlait. Et son allusion concernait quelque chose que j'étais seul à connaître. Et l'esprit communicant y tenait beaucoup. Il faut remarquer que je m'étais préoccupé à plusieurs reprises de la question : s'il fallait, ou non, révéler son origine au jeune homme dont il était question...

Ne cherchons pas à soulever le voile, assez transparent d'ailleurs, qui cache le secret de la morte ; secret partagé par le consultant. Ma tâche se bornera à démontrer pour quelle raison l'incident que je viens d'exposer constitue un cas authentique d'identification spirite, inexplicables par l'hypothèse de la prosopopèze-métagnomie, fût-elle combinée avec les deux autres hypothèses inventées par notre auteur, par commodité théorique.

Il nous faut d'abord remarquer une circonstance très intéressante, et qui se renouvelle constamment dans la longue série de séances rapportées dans le livre de Hannen Swaffer : en substance, celle de la continuation non interrompue de la mémoire de Lord Northcliffe, qui, en passant d'un médium à l'autre, se souvient toujours de ce qu'il a pu dire et faire au cours des manifestations précédentes, comme agirait une individualité spirituelle proprement dite, c'est à dire, une entité étrangère à tous les médiums par lesquels elle se manifeste. Circonstance qui, dans le cas exposé ci-dessus, est plus spécialement marquante, puisque l'esprit en question, non seulement se souvient, mais, par suite de ce dont il se souvient, prépare une surprise au consultant, en allant à la recherche d'un médium avec lequel il soit possible à l'amie décédée de converser de vive voix avec son ami vivant. Le médium une fois découvert, il se manifeste à lui, en exprimant le désir qu'on invite, dans le cercle, un individu inconnu des assistants, dont il sait le nom. Arrêtons-nous là un instant pour réfléchir à la signification théorique de ces divers détails. Le fait de la recherche et de la découverte d'un médium adapté à ses buts, ainsi que le fait du rendez-vous fixé avec lui pour atteindre ces mêmes résultats, prouvent, plus que jamais, que celui qui se comportait de la sorte était un agent spirituel étranger aux médiums qu'il employait. En effet, cet agent avait en cette circonstance, délibéré et agi, non pas à l'aide d'un médium, mais « en dehors d'un esprit incarné qui le ressuscite » ; ce qui ressort du fait qu'il avait développé son activité dans l'intervalle qui s'était écoulé entre deux séances expérimentales ; intervalle qui avait été de plusieurs jours. En ces conditions, il est clair que les hypothèses de la « prosopopèze-métagnomie » renforcées par celle de la survivance temporaire d'un « fantôme téléplastique inconscient », étayée à son tour par l'autre, de la « survivance d'une mémoire, duplicata de l'existence terrestre, mais sans activité possible en dehors d'un esprit incarné qui la ressuscite », il est clair, dis-je, que ce conglomerat d'hypothèses fantastiques n'est pas applicable à des manifestations super-normales qui se déroulent en dehors des séances expérimentales, en dehors de tout rapport médiumnique, en dehors de toute influence psychique de vivants. Avec cela, il ne faut pas non plus négliger la valeur théorique dans le même sens, contenue dans le simple fait d'une « voix indépendante » qui exprime le désir de l'intervention aux séances d'une personne inconnue de tous les assistants. D'où était donc émergé, en effet, le nom de la personne vivante inconnue que l'on désirait voir intervenir aux séances, dans un but déterminé ? C'est là une nouvelle énigme que le « conglomerat d'hypothèses » cité plus haut est impuissant à résoudre ; cela est si net, qu'il n'y a pas même lieu de s'attarder à le démontrer. Reste à signaler l'autre circonstance du secret de la défunte et de ses intentions à cet égard. Elle dit à M. Swaffer : « Mon enfant ne doit pas savoir... Garde le secret ». Or si l'on songe que cette volonté n'était point celle du consultant, qui pensait au contraire à tout faire connaître au jeune homme dont il est parlé ; si l'on retient qu'il s'agissait d'une volonté communiquée à M. Swaffer de l'Au-delà, et qu'il était le seul qui pût la juger dans toute sa délicatesse ; si l'on rapproche ces considérants de ce qui a été dit précédemment — il me semble qu'on ne puisse pas douter de la seule hypothèse capable de rendre compte des faits. Qu'on observe enfin que, au cours de la séance, les personnalités de Doris et de Lord Northcliffe parlèrent avec le timbre de voix qui leur était propre pendant leur vivant, détail qui produisit sur M. Swaffer une profonde impression.

C'est là l'épisode que je soumetts d'une façon spéciale à l'analyse critique de M. Sudre, tout en le prévenant que dans mes classifications de cas, se trouvent un grand nombre d'exemples de cette espèce, dans lesquels la même circonstance de fait, inexplicables par toute hypothèse naturelle, se déroule sous des formes toujours différentes, ce qui a pour conséquence d'en faire ressortir toute l'évidence démonstrative face à la raison ; évidence irrésistible et décisive en faveur de la solution spiritualiste des cas d'identification personnelle des décédés. En même temps, il est clair que, si l'on veut parvenir à la solution scientifiquement définitive de ce problème, cela ne reste possible qu'en suivant les procédés de

l'analyse comparée ; procédés que je n'ai jamais manqué de respecter, pour ma part. Or, on constate au contraire que les incorrigibles échafaudes de théories dans le camp adverse, lancent, avec une légèreté suprême, leurs hypothèses fantastiques, sans se préoccuper nullement d'en mesurer la capacité explicative par confrontation avec les faits. S'ils agissaient autrement, ils ne tarderaient guère à s'apercevoir à chaque occasion, que leurs élucubrations anti-spirite sont fondées sur le sable, et même sur le vide, et ils éviteraient de s'exposer à de peu brillantes déconvenues.

VIII. APPARITIONS DE DÉFUNTS AU LIT DE MORT

Arrivant à l'examen de ce que M. Sudre a à dire au sujet des cas d' « Apparitions de défunts au lit de mort », je constate d'abord qu'il a supprimé la première objection qu'il m'avait adressée quand il publia l'analyse de mon livre, et qu'il a conservé la deuxième, encore que celle-ci fût réfutée par les mêmes argumentations qui démolissaient la première. Il est bien vrai qu'il nous représente maintenant la deuxième hypothèse sous une forme un peu différente, en la rendant plus complexe et plus générale, espérant ainsi, probablement, la rendre invulnérable ; mais s'il s'en flatte, il s'abuse. Voici la nouvelle édition de l'ancienne argumentation :

Bozzano a collectionné trois groupes de ces cas spontanés qu'il considère également comme irréductibles... Nous ne voyons pas que... les « cas d'apparitions de défunts au lit de mort » résistent à l'explication métapsychique. Nous savons que la crise organique favorise les facultés télépathiques. Si l'on voit des fantômes au chevet d'un mourant, c'est ce dernier qui les a vraisemblablement créés. Il a objectivé les images des êtres chers, de ceux que de fortes traditions morales ou religieuses lui ont représentés pendant sa vie comme habitant un pays qu'il va habiter à son tour. Même si ses facultés conscientes sont abolies, son subconscient peut avoir une activité considérable. Si les êtres dont l'image apparaît ont habité les lieux, leurs traces psychiques peuvent concourir au phénomène. Bozzano déclare qu'en télépathie, c'est le fantôme de l'agent qui apparaît au percipient. Ici c'est l'inverse ; mais nous ne sommes point en télépathie et les fantômes sont bien objectifs. (Page 357).

A propos de la dernière objection qui, à son tour, n'est que la répétition de la précédente, je remarquerai qu'il paraît impossible que M. Sudre, dans l'intervalle de temps qui s'est écoulé, ne se soit pas rendu compte que, dans les cas du genre dont il s'agit, la seule hypothèse que nos contradicteurs auraient pu faire valoir avec quelque raison était justement celle d'une télépathie, sous la forme de la pensée des assistants ou des absents, tournée à ce moment vers les décédés visualisés par le mourant ; et que cette possibilité une fois exclue (possibilité qui est d'ailleurs insoutenable dans la majorité des cas), il n'existait et ne pouvait exister dès lors, aucune autre hypothèse explicative en dehors de celle qui affirme la présence sur place des défunts visualisés par le mourant. En ces conditions, il ne me reste qu'à signaler avec satisfaction que, pour une fois, je me trouve d'accord avec mon contradicteur lequel, en affirmant très justement que dans les circonstances en question « nous ne sommes point en télépathie », reconnaît la justesse de la thèse spirite, quoiqu'il ne paraisse pas s'en douter.

Pour démontrer ce que j'affirme, je me vois dans la nécessité de reproduire un passage de mes précédentes argumentations, dans lesquelles on réfute d'abord l'hypothèse hallucinatoire, soutenue jadis par mon contradicteur, et puis celle de la téléplastie, qu'il soutient encore. Voici comment je m'exprimais :

Un peu plus loin, à propos des « apparitions de défunts au lit de mort », mon critique observe :

« M. Bozzano ajoute cet argument : « Si les phénomènes en question avaient pour cause la pensée du moribond, dirigée vers ceux qu'il aime, le mourant, au lieu d'être sujet exclusivement à des phénomènes de forme hallucinatoire représentant des défunts, aurait dû percevoir plus fréquemment des formes hallucinatoires représentant des personnes vivantes ; or ceci ne se produit jamais. — « Qu'en sait-il ? Les phénomènes des vivants sont fréquents dans l'histoire métapsychique ».

Je m'empresse de répondre au point interrogatif qu'on m'adresse d'un ton péremptoire, et je réponds en observant que je possède tout de même une certaine compétence en fait de classifications métapsychiques ; ce que j'affirme est toujours le résultat de l'analyse comparée d'un grand nombre de faits recueillis. Dans le cas qui nous occupe, les faits me montrent que les phénomènes du genre des « apparitions des vivants » se produisent avec une relative fréquence, mais qu'on ne connaît aucun exemple d'apparition de vivants au lit de mort. C'est cette dernière circonstance, théoriquement très importante, que j'ai voulu mettre en évidence par l'argumentation incriminée ; ce qui fait que la prétendue objection-réfutation que m'adresse mon critique, c'est-à-dire que « les fantômes des vivants sont fréquents dans l'histoire métapsychique », n'est ni une objection, ni une réfutation, mais tout simplement une constatation de phénomènes qu'aucun métapsychiste ne s'imagine de contester.

Maintenant, à titre de renseignement complémentaire à ce sujet, j'ajoute que dans mes classifications de cas, l'on rencontre cinq épisodes de mourants auxquels appurent des fantômes de

personnes que les assistants croyaient vivantes. Mais, dans tous ces cinq cas, il résulta ensuite que les personnes vues par les malades étaient décédées depuis peu (de neuf jours à cinq mois), à l'insu de tous les assistants, y inclus le moribond. Cette circonstance est sans doute remarquable et contribue à augmenter la valeur de la preuve négative, déjà bien éloquente par elle-même, dont nous venons de parler ; preuve négative qui sert, plus que toute autre preuve affirmative, à démontrer le bien fondé de mon hypothèse.

Je conclus donc dans les termes suivants : « Etant donné qu'il résulte de l'analyse comparée des faits que, dans les phénomènes d'apparition de décédés au lit de mort ne se produisent point des interférences d'apparitions de « fantômes des vivants », alors que ces interférences devraient se réaliser fréquemment si les apparitions dont il s'agit étaient dues à une « projection de la pensée du mourant », il s'ensuit que cette dernière hypothèse tombe fatalement. Il ne reste donc qu'une seule hypothèse capable d'expliquer l'ensemble des faits : celle par laquelle on affirme que les apparitions des décédés au lit de mort sont des manifestations objectives et étrangères à tous les assistants ; en d'autres termes, que dans ces apparitions on doit reconnaître les authentiques personnalités spirituelles des décédés, vus par le mourant et les assistants ».

J'ajouterai que ces considérations servent à miner une autre objection que M. Sudre m'adresse sur le même sujet. Il dit :

« Enfin, comme argument suprême, M. Bozzano écrit :

« Sauf de très rares exceptions, c'est le fantôme de l'agent qui se manifeste au percipient, tandis que dans les cas d'apparitions de défunts au lit de mort, la règle tout aussi indiscutable, est diamétralement opposée ». — Cet argument tombe, comme les autres, lorsqu'on abandonne l'idée d'une action télépathique pour considérer des phénomènes téléplastiques créés par l'imagination subconsciente du mourant et tout à fait comparables à ceux qu'on obtient dans les séances de matérialisation.

Il est clair que, pour ruiner cette objection fantastique, il suffit de se rapporter à ce qui a été dit pour réfuter l'objection précédente. S'il est vrai que dans les cas d' « apparitions de défunts au lit de mort » on ne constate point des épisodes d' « apparitions de vivants », bien que le mourant songe souvent et intensivement à des personnes chères absentes, cela prouve que les apparitions de défunts vues par le mourant ne sont ni des projections, ni des objectivations de sa pensée. En effet, si c'était cela, le mourant, aussi en cette seconde circonstance, devrait matérialiser plus souvent des fantômes de vivants que des fantômes de décédés. Il s'ensuit que cette deuxième objection tombe comme la première par suite de l'inexistence de la cause génératrice supposée du phénomène ; et par conséquent, cette fois encore mon argumentation en faveur de la présence réelle des défunts vus par les moribonds et les assistants apparaît plus que jamais scientifiquement légitime et théoriquement décisive.

Telles étaient mes argumentations d'alors. Or il est manifeste que, si mon contradicteur avait l'intention de faire valoir à outrance ses opinions à ce sujet, il était d'abord tenu de démontrer l'erreur des argumentations par lesquelles je réfutais sa thèse. Il a préféré ne pas répondre, tout en continuant à exposer ses sophismes ! Comment s'expliquer cette curieuse idiosyncrasie des facultés logiques de notre auteur ? En effet, ou il est persuadé d'avoir raison, et alors il doit savoir démontrer pour quels motifs il a raison ; ou bien il sait intimement avoir tort, et dans ce cas, pourquoi continue-t-il à mettre en avant des argumentations infondées ? Est-ce là de l'aveuglement logique ? Est-ce du parti pris ? Je ne me prononce pas ; mais je répète que si les métapsychistes, grands et petits, continuent à ne pas répondre aux argumentations rigoureusement logiques par lesquelles on démolit leurs sophismes et paralogismes, s'ils continuent à se servir de ceux-ci comme s'ils avaient répondu, alors, les doctrines métapsychiques progresseront uniquement grâce aux efforts accomplis par les spirites, puisque les dirigeants du mouvement spirite ont toujours tenu compte des objections raisonnables que leur adressaient les métapsychistes.

Avant de passer à un autre sujet, je crois nécessaire de rapporter un exemple d' « apparitions de défunts au lit de mort » ; et ceci au profit de ceux qui, parmi nos lecteurs, ne connaissent pas encore bien cette question. Pour ne pas me répéter, je choisis l'un de ceux qui se sont produits après la publication de ma monographie sur ce sujet, tout en prévenant que les cas les plus démonstratifs dans le sens spirite se trouvent dans la monographie sus indiquée.

Voici donc un extrait du « Journal of the Society for Psychical Research (vol. XXI, p. 345-349). Le fait est rapporté par le professeur William Barrett et par sa femme, doctoresse en médecine et chirurgie, qui en fut témoin. Le professeur Barrett écrit :

Les cas des « Visions des Mourants », alors que ceux-ci aperçoivent le fantôme d'un de leurs parents dont ils ignorent la mort, fournissent peut-être l'une des meilleures preuves en faveur de la survivance. J'en ai fourni quelques exemples impressionnants dans mon ouvrage « On the Threshold of the Unseen », et un grand nombre de cas de cette nature se rencontrent dans les « Proceedings » de notre Société. Le professeur Richet lui-même reconnaît que ces cas sont très importants, et plus explicables par l'hypothèse spirite que par la « cryptesthésie », et il ajoute : « De tous les faits invoqués pour faire admettre la survivance, ceux-ci (c'est-à-dire les visions des mourants), sont les plus troublants ». « Troublants », bien entendu, au point de vue matérialiste.

De toute façon, nous devons tenir compte du fait que les « hallucinations » proprement dites ne sont pas rares au moment préagonique, et que, par conséquent, un état psychique d'attente expectante du mourant pourrait les avoir provoquées ; ce qui fait que les cas théoriquement plus importants sont ceux dans lesquels on rencontre la preuve concluante du mourant qui voit le fantôme d'un défunt, dont il ignore le décès.

L'intérêt, en ce sens, du cas que je vais rapporter est augmenté par la circonstance des précautions extraordinaire qui ont été prises pour éviter que la malade apprît le décès de la personne qui lui apparut au lit de la mort. Le cas m'a été rapporté immédiatement par ma femme ; il eut lieu quand elle se trouvait à l'Hôpital de la Maternité de Clapton, où elle est chirurgienne obstétrique.

Au mois de janvier dernier (1924), ma femme reçut un message urgent du docteur Phillips, de garde à l'Hôpital, dans lequel on lui demandait d'accourir au chevet d'une femme en couches — une certaine Mrs. B. — qui était en danger de mort par faiblesse cardiaque. Ma femme y alla tout aussitôt, et l'enfant qui devait naître fut sauvé, mais il n'était pas possible de sauver la mère qui s'éteignait lentement. Lady Barrett écrit à ce sujet :

« Quand je rentraï dans la salle où se trouvait Mrs. B., celle-ci me tendit la main en me disant : « Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi et mon bébé. Est-ce un garçon, ou une fille ? » — Ensuite, en me serrant nerveusement la main, elle me dit : « Ne me laissez pas encore ; ne vous en allez pas. Je vous en prie ». — Quelques minutes après, regardant vers la porte ouverte de la salle, qui était brillamment éclairée, elle dit : « Oh, empêchez que ce soit si sombre ! Ce n'était déjà pas bien clair, et c'est toujours plus sombre ». — Quelques instants après, elle regarda en haut, souriante et tout heureuse, en s'écriant : « Oh, que c'est beau ! Quel enchantement ! » — Je demandai : « Qu'est-ce qui est beau ? » — Elle répondit : « Ce que je vois ». — « Mais que voyez-vous donc ? » — « Des êtres merveilleux, entourés d'une lumière splendide... Oh, qu'elle est merveilleuse. Cette lumière ! » Puis son regard se fixa sur un coin de la salle et, avec un vif étonnement, elle s'exclama : « Comment ! Voilà mon père ! Il me dit qu'il est heureux et de me disposer à le rejoindre... Oh, tout cela est beau ! Seulement je voudrais que P. (son mari) fût avec nous » — Son père était mort quelque temps auparavant.

« On envoya chercher le mari de la mourante, qui arriva peu après. Elle l'accueillit avec joie et lui parla du nouveau né... Puis très gentiment elle le fit se déplacer un peu en disant : « Laisse moi voir cette luminosité merveilleuse ». Peu après elle expirait, souriante et heureuse. »

Pour compléter la relation des faits, j'ai écrit à la Directrice de l'Hôpital, qui me fit connaître un incident qui, au point de vue théorique, est le plus important. Elle dit :

« Peu de temps avant le décès de Mrs. B., je me trouvais à son chevet, avec son mari et sa mère. Son mari était courbé vers elle et lui parlait, lorsqu'elle le poussa gentiment d'un côté, en lui disant : « Oh, ne me cache pas ce merveilleux spectacle ; c'est trop beau ! — Ensuite, tournant sa tête de mon côté, elle regarda un point de l'espace, en disant : « Tiens ! Vida est ici ! en faisant allusion à l'une de ses sœurs, morte trois semaines auparavant, mais dont la malade ignorait le décès... »

Le professeur Barrett écrivit à la mère de la voyante, qui confirma en ces termes l'épisode important de la vision de « Vida » :

L'épisode le plus merveilleux est celui qui concerne le décès de ma chère fille Vida, qui était invalide depuis plusieurs mois et mourut le 25 décembre 1923, c'est-à-dire dix-huit jours avant la mort de Doris (Mrs. B.). Cette dernière était déjà gravement malade à cette époque, et la directrice de l'hôpital nous prévint qu'il fallait cacher rigoureusement à la malade le trépas de sa sœur. Aussi, quand nous allions la voir, nous enlevions les vêtements de deuil. En outre, toutes les lettres qu'on lui adressait étaient remises à son mari afin qu'il s'assurât si elles ne contenaient pas quelque allusion à la mort de sa sœur.

Après ses couches, ma fille s'éteignit rapidement ; à un certain moment, elle dit : « Il fait toujours plus sombre ; je ne vous vois presque plus ». Peu après, son visage parut s'éclairer d'une lumière

splendide ; je comprends maintenant que la vision des cieux s'était déployée devant elle. La contemplation de la béatitude de ce visage était un spectacle édifiant. Ma chère fille dit : « Quelle spectacle splendide, merveilleux ! Ne pouvez-vous pas le voir, comme je le vois ? ». Ensuite, elle fixa le regard vers un point de l'espace, en disant : « Mon père est ici avec moi. Il est venu parce qu'il me désire ; Il est si seul ! » — Elle lui adressa ensuite la parole en disant : « Je viens ! je viens ! » — Après quoi, elle s'adressa à moi : « Oh, si tu savais comme il est près de nous ! » Alors elle tourna de nouveau le regard de ce côté et, avec surprise, elle s'écria : « Comment ! Vida est avec lui ! » — Et elle s'adressa de nouveau à moi en me disant : « Sais-tu que Vida est avec lui ? » — Puis encore à son père : « Je le sais bien que tu désires que je sois avec toi ; Je viens, je viens... » — Après quoi, elle murmura quelques phrases d'adieu, que nous n'avons pas bien comprises...

A propos du cas si intéressant qu'on vient de lire, je rappellerai que j'ai fait déjà remarquer à M. Sudre qu'on n'a jamais connu le cas d'un mourant auquel soit apparu le fantôme d'un vivant, quel que fût son désir de revoir ce vivant avant d'expirer ; circonstance d'un grand intérêt théorique, puisqu'elle servait à éliminer l'explication hallucinatoire des visions des mourants, explication se fondant sur « l'attention expectante » ; j'ajoutais que non seulement cela ne s'était jamais produit, mais qu'on avait au contraire constaté l'autre circonstance complémentaire des mourants auxquels étaient apparus des fantômes de personnes que le moribond et les assistants croyaient également encore en vie, mais que dans tous les cas de cette sorte, on avait ensuite reconnu que le vivant apparu au moribond était décédé depuis quelque temps, à l'insu de tout le monde. Le cas que nous venons d'exposer vient s'ajouter aux autres, bien qu'il appartienne à un groupe assez différent, puisque les assistants connaissaient le décès de la personne apparue à la mourante. Cela n'empêche cependant pas que sa valeur dans le sens spirite soit également considérable, car l'hypothèse d'une transmission télépathique des assistants à la mourante ne peut pas être sérieusement soutenue. En effet, s'il en était ainsi, le phénomène aurait dû se dérouler d'une façon sensiblement diverse. De toute manière, si quelqu'un était porté à admettre cette explication, je lui rappellerais qu'il est tenu d'abord à expliquer les cas dans lesquels aucun des assistants ne connaît la mort de la personne qui s'est manifestée au malade. Et comme il ne parviendrait sûrement pas à les expliquer par aucune des hypothèses naturelles, il s'ensuit qu'il devrait quand même reconnaître le fait que les cas des apparitions des défunts au lit de mort, envisagés dans leur ensemble, ne sont explicables que d'une manière : par l'admission de la présence réelle, sur place, des défunts apparus au mourant.

A l'appui de ces conclusions, je rappellerai que dans ma monographie sur les manifestations de cette catégorie, se trouvent enregistrés des épisodes même plus décisifs, en ce sens, que celui signalé par le Pr. W. Barrett. Ainsi, par exemple, dans les cas de tout petits enfants, qui étant présents au lit de mort d'un autre enfant de leur âge, aperçoivent des fantômes de défunts qui sont reconnus par des assistants, toutes circonstances qui pourraient suffire à éliminer d'une manière définitive les hypothèses hallucinatoire et télépathique, soit du côté du mourant, soit de celui du percipient, puisque les enfants de moins de cinq ans, qui ignorent même ce qu'est la mort, ne peuvent s'auto suggestionner en ce sens jusqu'au point de provoquer en eux-mêmes des visions hallucinatoires de défunts, transmissibles à un autre enfant présent. Je ferai observer, à cet égard, que l'efficacité théorique, du point de vue spirite, de ces épisodes, est tellement évidente pour tout le monde, quelle s'est imposée au jugement impartial du professeur Richet, lequel eut lit franchise louable de le reconnaître.

IX. PHÉNOMÈNES DE XÉNOGLOSSIE (VIE ET VIIE CATÉGORIES)

En continuant mon analyse critique des objections adressées par M. Sudre aux catégories spéciales de manifestations spirites envisagées ici, je dois m'occuper de la sixième et de la septième catégorie, dans lesquelles sont respectivement groupés les cas de « personnalité de défunts qui parlent et écrivent couramment en une langue ignorée du médium, et parfois de toute personne présente » (« Glossolalie », ou « Xénoglossie ») ; et les cas de « personnalités de défunts qui écrivent couramment avec l'écriture qui leur était particulière en vie » (ce qui est infiniment différent d'un autre phénomène analogue, celui de la reproduction super-normale d'une simple signature).

Relativement aux cas de Glossolalie ou Xénoglossie, M. Sudre les effleure d'une manière encore plus insuffisante et superficielle qu'il ne l'avait fait pour les autres catégories de phénomènes que nous discutons. Il écrit :

Le cas où le sujet se met à parler une langue étrangère qu'il dit ne pas connaître doit être examiné avec la même présomption de découvrir là un cas de cryptomnésie. Flournoy en a cité des exemples et notamment le cas d'une vieille dame qui, au cours d'un délire, se mit à parler l'hindoustani ; elle n'avait plus entendu parler cette langue depuis l'âge de quatre ans, qu'elle avait quitté les Indes. Hélène Smith avait absorbé ce qu'elle savait de sanscrit en feuilletant une grammaire ou d'autres documents écrits. Le sujet de Richet écrivait des phrases en grec moderne qui étaient des paradigmes du dictionnaire de Byantius. Les erreurs commises étaient d'ordre visuel et non grammatical « comme si les caractères typographiques avaient été vus de loin et superficiellement transcrits par quelqu'un qui ne sait pas le grec... » Enfin dans le cas très rare où un sujet répondait à des questions faites dans une langue qu'il n'aurait jamais apprise. Il faut admettre qu'il emprunte tous les souvenirs de celui qu'il incarne.

Cette manière de traiter le sujet montre bien que M. Sudre n'a pas eu soin d'approfondir le thème au sujet duquel il discute, puisqu'il se borne à envisager les deux formes de Xénoglossie qui ne présente pas de valeur théorique en un sens spiritualiste, c'est-à-dire celles que l'on peut expliquer par la cryptomnésie (et que je lui abandonne entièrement), et celles dans lesquelles le médium répond à des demandes qu'on lui adresse en des langues qu'il ignore. M. Sudre regarde ces derniers cas comme très rares, alors qu'on en rencontre chaque fois qu'un hypnotiseur se trouve en des conditions d'étroit rapport avec son sujet. Le phénomène s'explique par le fait que le sujet clairvoyant ne comprend pas la signification des paroles qu'on lui adresse, mais lit dans le cerveau de son hypnotiseur la pensée que ce dernier exprime par des paroles. En effet, la pensée, dans sa modalité psychophysique d'« état-vibratoire » de la substance cérébrale (ou du péricébrum), doit nécessairement être identique chez toutes les individualités pensantes, en dehors de tout rapport avec la langue dans laquelle l'individualité pensante le traduit extérieurement.

La difficulté insurmontable pour l'explication naturelle des phénomènes de Xénoglossie commence lorsque le médium, non seulement comprend les questions qu'on lui adresse dans une langue qu'il ignore, mais répond et converse aisément dans cette même langue. Sur ce point, M. Sudre n'a pas osé se prononcer ; et je m'exprime en ces termes parce qu'on ne peut supposer qu'il ne connaisse pas les cas de cette nature, qui se réalisent souvent et qui, en ces derniers temps, se sont réellement multipliés, en prenant des formes très variées, toutes théoriquement très importantes. Dans les livraisons de juin et juillet 1925 de la Revue Spirite, j'ai cité quelques exemples tout à fait récents de cette sorte, détachés du livre de H. Dennis Bradley : *Towards the Stars*, et dans lesquels les esprits communicants causent couramment avec les consultants dans leurs patois natifs, dont l'un était le Basque, l'autre le Gallois. Dans le deuxième ouvrage du même auteur : *The Wisdom of the Gods*, on peut lire d'autres exemples intéressants du même genre, dans lesquels les esprits communicants, toujours au moyen de la « voix directe », s'expriment en français, allemand, italien, danois, russe, chinois, japonais. En deux occasions, les consultants, afin de mettre à l'épreuve l'esprit communicant, qui avaient commencé la conversation dans la langue du médium — c'est-à-dire l'anglais — l'invitèrent à continuer dans le langage natif — ce qui eut lieu aussitôt. Dans une autre circonstance, une dame russe, mariée au Danemark, adressa la parole en danois à un esprit communicant; mais celui-ci, se révélant comme son frère décédé, observa : « Je suis Oscar ; parlons en russe ». Et la conversation se poursuivit en russe.

Pour ne pas trop m'étendre sur ces questions si claires, je me bornerai à rapporter un seul épisode du genre, dans lequel la conversation out lieu en japonais.

Le soir du 18 mars 1925, on invita à une séance le poète japonais Gonnoské Komaï ; et M. Bradley rapporte à ce sujet ce qui suit :

L'épisode le plus dramatique de la séance se déroula lorsqu'une « voix » s'adressa en japonais à M. Gonnoské Komaï. Par deux fois, le porte-voix tomba à terre avant que l'esprit communicant parvint à acquérir une force suffisante pour matérialiser sa voix. Ensuite, le porte-voix lumineux se redressa pour la troisième fois, se transporta en face de M. Komaï et le toucha deux ou trois fois, après quoi on entendit sortir du porte-voix ces mots « Gonnoské ! Gonnoské ! »

Cet appel de son nom impressionna vivement M. Komaï ; ceci pour une raison dont nous parlerons un peu plus loin.

La voix acquit de la force, petit à petit, et enfin donna son nom : « Otani ».L'identité du communicant étant ainsi établie, il suivit une courte conversation en langue japonaise, dans laquelle le décédé parla surtout de ses enfants.

Plus tard, M. Komaï nous fit connaître une circonstance très importante, concernant le fait que l'esprit communicant l'avait salué en l'appelant par son nom : « Gonnoské ! Gonnoské ! » Or, selon les usages japonais, seulement le frère aîné — ou la père et la mère — ont le droit de saluer en prononçant le prénom d'une personne. Or, il est très significatif de constater que l'esprit qui s'était manifesté à M. Komaï avait le droit d'agir ainsi, puisqu'il était son frère aîné, mort depuis peu.

Lorsque l'esprit communicant se retira : « Bert Everett » (l'esprit guide) intervint en disant à M. Komaï : « avec ton frère il y a aussi ta mère ».

A propos de ces renseignements, il est bien de remarquer que M. Komaï est un tout jeune homme ; personne ne pouvait supposer que sa mère et son frère aîné étaient morts déjà. Inutile d'ajouter que les assistants ignoraient tout, relativement à M. Komaï, comme ils ignoraient la langue japonaise.

Je regarde cet épisode, dans lequel on a conversé en langue japonaise, et dans lequel des preuves très remarquables d'identification personnelle ont été fournies, comme l'une des preuves les plus belles et les plus incontestables que l'on ait obtenues de nos jours à l'appui de la survivance. Ibid ; p. 305-306.

Il est clair que dans le cas exposé par M. Bradley, de même qu'en tous les autres obtenus avec le médium Valantine (qui ne connaît d'autre langue que la sienne, alors qu'avec lui les « voix directes » ont causé en sept langues et deux patois très difficiles), l'hypothèse de la « cryptomnésie » est complètement exclue. Or, il suffit de réfléchir un instant sur ce sujet pour conclure qu'au point de vue naturel, il ne reste aucune autre hypothèse à laquelle on puisse avoir recours. On n'a qu'à songer que si, pour comprendre une langue, il n'est pas nécessaire que le médium la connaisse, parce qu'il lui suffit de percevoir la pensée du consultant, il n'en est plus de même quand il s'agit de parler une langue. En ce cas, il faut absolument que le médium connaisse la langue, la « clairvoyance » étant impuissante à la lui faire connaître ; et cette impuissance provient du fait que la structure organique d'une langue est une pure abstraction, qu'on ne peut donc ni voir, ni percevoir dans le cerveau des autres. On ne pourrait soutenir le contraire sans admettre que le médium, grâce à sa propre lucidité, parvienne incontinent à apprendre la valeur de tous les vocales d'une langue, ainsi que toutes les règles grammaticales par lesquelles il pourra les grouper, les disposer, les coordonner en des phrases rationnelles, les varier selon leur genre, leur nombre, leur déclinaison, leur conjugaison ; enfin qu'il parvienne instantanément à apprendre la « phonétique » spéciale de chaque mot, l'accent caractéristique de toute langue, de tout dialecte, les innombrables locutions et idiotismes qui constituent le « ferment vivant » de chaque idiome. Cela est-il possible ? Je ne puis m'imaginer que l'on trouve des contradicteurs qui, dans le seul but d'éviter une autre explication simple, naturelle, émergeant spontanément des faits, osent soutenir une thèse extravagante et folle de cette nature.

De toute manière, si la situation théorique désespérante dans laquelle se trouve M. Sudre le poussait à défendre une thèse aussi fantastique, je le préviens qu'en ce cas l'onus probandi ne pèserait pas sur le dos des spirites, mais de celui qui oserait soutenir que, si le médium s'exprime en une langue ignorée de lui, cela se doit au fait qu'il a capté ses connaissances linguistiques dans la subconscience du consultant ; c'est à dire, qu'il a accompli le miracle de capter ce qui ne pouvait pas exister dans la subconscience du consultant, puisque la structure organique d'une langue n'est qu'une pure abstraction, et n'existe d'aucun côté. C'est donc à M. Sudre que revient de prouver, sur le terrain des faits, le bien fondé de ses affirmations ; cela en contradiction avec les spirites, lesquels ont à faire valoir tout un ensemble

organique de preuves collatérales, convergentes comme à un centre vers la convalidation de leur thèse. En effet, les défunts communicants ne s'expriment pas seulement dans leur langue ou patois natif ; ils le font avec le timbre vocal qui les caractérisait de leur vivant, en employant les mêmes tours de phrases, les expressions qui leur étaient familières, les tendances et l'intellectualité qui leur étaient propres ; tandis qu'il n'y a pas un détail, tout insignifiant qu'il puisse être, de leur existence terrestre, ou de celle de leurs familiers, de leurs amis, dont ils ne se souviennent ; souvent même ils rapportent des détails ignorés de tous les assistants, et dont on constate ensuite l'exactitude. Les spirites ont en outre à mettre en avant une autre circonstance qui suffit, à elle toute seule, pour ruiner complètement et définitivement la bizarre hypothèse qui les contredit : c'est que l'on connaît des cas de Xénoglossie dans lesquels l'esprit communicant parla et écrivit en une langue ignorée de tous les assistants. Plus loin, en parlant des matérialisations, je rapporterai quelques exemples de cette sorte. Il me semble donc que la déroute de la « prosopopée-métagnomie » doit être regardée comme décisive quand elle prétend s'appliquer à la Xénoglossie. De toute façon, je répète qu'en ces circonstances, l'onus probandi est à la charge des anti-spirite, et non pas des spirites, qui soutiennent une thèse en parfaite harmonie avec l'ensemble des faits.

Examinons maintenant ce que M. Sudre s'ingénie à dire au sujet des cas des « personnalités des défunts qui écrivent couramment avec l'écriture qui leur est propre en leur vivant ». Il y touche en différentes parties de son ouvrage, mais toujours de passage, et tout en prononçant des sentences péremptoires, sans se préoccuper de démontrer de quelle manière elles sont justifiées par les faits. Quand on constate cela, on a lieu de s'étonner de ce que les métapsychistes reprochent aux spirites de lancer des hypothèses gratuites sans prendre soin de les justifier !

A la page 353 de son livre, notre auteur remarque :

L'écriture n'étant qu'un système de souvenirs, il ne faut pas s'étonner qu'un sujet puisse reproduire la signature d'un mort, et point n'est même besoin de rapporter à la cryptomnésie (passage de Mlle Smith à Chessenax, qui n'était pas loin de Genève) le cas du curé Burnier et du Syndic Chaumontet, pour se refuser de croire à une manifestation de l'esprit de ces derniers.

Et à la page 291 :

On pourrait s'étonner...de la production d'une écriture qui ressemble à celle de la personne disparue...mais une écriture n'est qu'un phénomène psychomoteur.

Cette sentence radicale, qui n'est qu'une pure expression verbale sans signification serait apte, dans les intentions de l'auteur, à résoudre cet ardu mystère !

Or, dans la « Revue métapsychique », de janvier février 1926, une bonne occasion se présentait à notre auteur ; c'était celle du sensitif autrichien Schermann, qui, lorsqu'il est mis psychométriquement en rapport avec une personne, parvient parfois à transcrire lentement, comme s'il copiait d'un autographe déployé devant lui, la signature de la personne en question. Alors M. Sudre s'écrit triomphalement :

C'est une preuve éclatante qu'il n'est point nécessaire de recourir à l'hypothèse spirite pour expliquer les faits de reconstitution de l'écriture ou de la signature des défunts (Page 63).

Le malheur a voulu que, pour projeter une douche sur les enthousiasmes anti-spirites de notre auteur, le numéro de mars 1926 de la revue Spirite parût en même temps que son article. Cette livraison contenait un article dans lequel je publiais, je commentais le cas admirable d'identification personnelle du défunt écrivain anglais Wilde, dont les messages constituèrent une reproduction parfaite de son écriture. Ceci est tout à fait différent, et n'a rien de commun avec le phénomène de copier, d'un cliché perçu subjectivement, la signature du consultant, de même que le fait qu'un illettré puisse copier matériellement et péniblement, comme en dessinant, quelques mots écrits par une autre personne, ne prouve nullement qu'il puisse copier couramment une page toute entière. Tout homme possédant une parcelle d'intelligence comprendra que ces deux faits n'ont entre eux aucune analogie réelle, puisque l'un constitue ce qui est notoirement possible, et l'autre, ce qui est notoirement impossible.

A ce moment, je ne puis m'empêcher de reproduire le passage de ma discussion concernant la différence existant entre les deux ordres de faits. Voici ce que je faisais remarquer à cet égard :

En commençant par la preuve d'identité calligraphique, nous rappellerons ce que nous avons dit plus haut : que tous les messages dictés grâce aux médiumnités combinées de M Travers Smith et de M. V. constituèrent un fac-similé étonnant de l'écriture autographe du défunt qui disait être présent, de telle manière que les traits caractéristiques les plus insignifiants de cette écriture ont été reproduits, en même temps que les plus marquants ; par exemple, ceux de la lettre « a » écrite à la façon de l'alpha, ou le fait

de détacher un groupe de lettres des autres, dans le même mot. On peut s'en rendre compte en comparant les fac-similés insérés dans l'ouvrage de Mrs. Travers Smith. Il n'est pas inutile non plus de rappeler qu'en ces circonstances l'automatiste écrivait les yeux fermés et avec une rapidité vertigineuse.

Telles sont les modalités complexes et extraordinaires dans lesquelles se produit, durant plusieurs mois, le phénomène ; modalités qui suggèrent des considérations théoriques très importantes, et opposées à toute explication naturelle des faits. Pour le mieux démontrer, il sera utile de rechercher d'abord jusqu'à quels points extrêmes on pourrait pousser, légitimement, l'interprétation naturaliste des manifestations de cette sorte. Voyons : s'il s'agissait, par exemple, de la reproduction pure et simple de la signature d'un décédé, dans ce cas l'hypothèse de la « cryptomnésie » pourrait être avancée légitimement, puisqu'on ne pourrait pas exclure d'une manière absolue la possibilité que la signature reproduite fût tombée distraitemment sous les yeux de l'un ou de l'autre des deux médiums ; alors, le « cliché » de la signature aurait émergé de sa subconscience à l'aide de l'automatisme psychologique. On peut en dire autant relativement à l'hypothèse de la « cryptesthésie » selon laquelle les facultés clairvoyantes des médiums auraient directement perçu à distance la signature d'Oscar Wilde en quelque livre ou en quelque document, en la reproduisant psychographiquement, comme en la copiant d'après un modèle. Tout ceci peut être raisonnablement soutenu (je ne dis point, malgré tout, que les hypothèses dont il s'agit soient rationnelles dans tous les cas). Mais ce qu'on devrait, par contre, exclure d'une manière absolue — et que personne n'a d'ailleurs jamais songé à soutenir — c'est la possibilité qu'avec la cryptomnésie et la cryptesthésie, on parvienne à se bien expliquer la circonstance, radicalement différente, d'un automatisme écrivant couramment, très rapidement, les yeux fermés, avec l'écriture du décédé qui se dit présent. Un pareil phénomène est une toute autre chose, car il ne s'agirait plus de copier un modèle visuel, ou d'évoquer un « cliché » subconscient, mais d'exprimer ses pensées en employant l'écriture d'un autre. Et comme l'écriture d'un individu est l'expression symbolico-spécifique de son système neuromusculaire, il en ressort qu'il est impossible pour tout individu, dans quelque condition qu'il se trouve, d'écrire couramment dans l'écriture spéciale à un autre individu, c'est-à-dire spécial à son système neuromusculaire ; comme il est impossible à tout individu, quelle que soit sa situation psychique, de parler couramment dans une langue qu'il ignore complètement. Il s'ensuit que, lorsque ces manifestations se produisent dans les séances médiumniques, il ne peut exister qu'une seule interprétation rationnelle des faits : c'est celle admettant l'intervention du décédé qui affirme être présent.

J'ajouterai enfin que, dans cette circonstance aussi, il est opportun d'insister sur le fait, très important, que l'esprit communicant ne s'est pas borné à s'identifier en écrivant par sa propre écriture, mais qu'il s'est efforcé de fournir toutes les preuves cumulatives qu'on est raisonnablement en droit d'exiger en ces circonstances ; à partir de la transmission de nombreux incidents personnels ignorés de tous les assistants, pour en venir à la preuve mémorable de l'identité du style, ou, pour mieux dire, des deux styles caractérisant la personnalité littéraire du défunt communicant ; pour passer ensuite à la preuve plus concluante que toutes les autres, de l'émergence, derrière la style, de sa personnalité intellectuelle et morale ; personnalité complexe, étrange et inimitable ; et enfin, ajoutant très récemment une dernière preuve merveilleuse : celle de dicter au médium une comédie entière, en quatre actes, qui a frappé d'étonnement ceux qui l'ont lue, et ceci, non seulement à cause de ses qualités littéraires, mais surtout à cause de sa parfaite concordance avec le théâtre du même auteur ; concordance se manifestant sous une forme pleine de vivacité, dans un style épigrammatique, comme dans les personnages représentés et dans la construction « scénographique » vieillotte.

Il s'ensuit qu'en ces circonstances, comme en tant d'autres, les spirites présentent un ensemble organique de preuves cumulatives, convergentes comme à un centre vers la confirmation de leur thèse ; tandis que les opposants en sont réduits à présenter une hypothèse explicative apparaissant en contraste absolu avec l'ensemble des faits qu'elle devrait éclaircir. D'où l'inférence inévitable que, dans les circonstances actuelles, l'onus probandi revient encore aux opposants, et non pas aux spirites, qui concluent d'une façon légitime sur la base des procédés scientifiques de l'analyse comparée et de la convergence des preuves.

X. PHÉNOMÈNES DE « DÉDOUBLEMENT FLUIDIQUE » OU « BILOCATION » AU MOMENT DE LA MORT

Passons maintenant à la huitième catégorie des phénomènes spirites énumérés plus haut, dans laquelle sont inscrits les phénomènes de « bilocation au moment pré-agonique ». M. Sudre ne s'en occupe pas d'une manière spéciale ; il se borne à y faire des allusions indirectes, ou plutôt, il les sous-entend, quand il touche aux phénomènes voisins de l'extériorisation de la sensibilité et de la formation d'un « double sensibilisé » qui en résulte, et que le colonel de Rochas serait parvenu à photographier. En ces circonstances, il fait aussi allusion à l'hypothèse de l'existence d'un « corps fluïdique », ou « périsprit », en l'appelant une pure illusion (pages 318-319). Néanmoins, un peu plus loin, il modifie sensiblement son avis, à cause de l'embarras intempestif que lui procurent quelques manifestations métapsychiques, inexplicables par la prosopopée-métagnomie.

J'ai fait remarquer déjà qu'en ces circonstances, il suppose l'existence d'un « fantôme fluïdique » qui se dégagerait de l'organisme corporel au moment de la mort, mais uniquement pour rester sur place, vraisemblablement pour demeurer en suspens dans l'atmosphère, tel un ballonnet captif, dans un état d'inconscience absolue, et dans l'attente d'un médium qui l'attire ou le ressuscite pour quelques instants. On comprend que ce déplorable « refus » du tombeau, engendré on ne sait trop comment (probablement pour offrir une commodité théorique à M. Sudre), serait destiné à se dissoudre dans le rien en une courte période de temps (cela, non moins, pour rendre service à notre auteur). Comme je l'ai fait observer déjà, ces théories extravagantes viennent en contradiction flagrante avec l'ensemble de manifestations qu'elles prétendent expliquer. On a vu en effet que les cas des manifestations de défunts montrent nettement que le prétendu fantôme inconscient et périssable, qui se serait dégagé du corps dans la crise de la mort, n'était aucunement périssable, puisqu'il pouvait se manifester un demi-siècle après sa mort ; et n'était nullement inconscient, puisqu'il se montrait capable de percevoir la présence d'un médium à 350 milles de distance du lieu de sa mort ; puisqu'il était apte, en outre, à se transférer immédiatement sur place ; puisqu'il donnait des preuves d'une action indépendante de tout médium terrestre, entre deux séances expérimentales ; puisqu'il pouvait exercer télépathiquement son influence sur des vivants pour des fins déterminées ; en somme, puisque tout contribuait à prouver par des faits, que la théorie excogitée par M. Sudre était un ensemble d'absurdités sans rime ni raison, dénonçant une fois de plus que notre auteur ignore, — ou néglige, — les procédés scientifiques de l'analyse comparée, et échafaude ses hypothèses en s'abandonnant à la fantaisie, comme le font les poètes et les romanciers. Ce qui reste vrai dans sa théorie, c'est l'existence d'un « double fluïdique », ou « corps astral », ou « périsprit », se dégageant de l'organisme corporel à l'instant de la mort, et survivant au corps en des conditions de pleine conscience et puissance ; et ceci, parce que le « double fluïdique » n'est que l'enveloppe de l'esprit.

J'ai publié une longue monographie sur les « Phénomènes de Bilocation » (Annales des sciences Psychique, 1911). J'y examine leur genèse, leur évolution, leur finalité. Néanmoins, comme seize ans se sont passés depuis le jour où je l'ai rédigé, un grand nombre d'autres cas analogues se sont accumulés dans mes dossiers, ce qui rend nécessaire une deuxième publication, complémentaire de la première. En attendant de pouvoir m'en occuper, je saisis l'occasion de rapporter quelques-uns des nouveaux cas recueillis.

Je débiterai par un épisode de « dédoublement fluïdique » sous l'action du chloroforme — ce qui n'est pas précisément conforme au thème ici examiné, qui concerne les phénomènes de cette nature, quand ils se réalisent au moment pré-agonique. Toutefois, je me décide à le citer à titre d'introduction ; d'autant plus que les cas de « dédoublement fluïdique » chez les sujets chloroformés sont relativement fréquents et fort significatifs.

Mrs. Edith Archdale, auteur connu de livres de voyages et d'explorations africaines, rapporte l'incident personnel qui suit, dans une lettre adressée au directeur du Light (1916, p. 119) :

L'expérience de Sir Arthur Conan Doyle, concernant son petit enfant malade qui, en des conditions de délire, vit ce qui se passait dans une autre chambre, est analogue à une expérience qui m'est personnelle et qui m'est arrivée lorsque, me trouvant à Johannesburg (Afrique du Sud), je me soumis à l'action du chloroforme pour l'extraction d'une dent... Chaque fois que le dentiste s'approchait de moi avec le davier, je lui disais : « Je ne dors pas encore », et le dentiste, en conséquence, m'administrait une

nouvelle dose de narcotique. Tout à coup, je me vis debout à coté du fauteuil sur lequel gisait mon corps, et j'éprouvai un vif désir de ne plus réintégrer celui-ci ! Je m'efforçai donc de demander toujours de nouvelles inhalations de chloroforme, avec le but précis de me faire tuer. On me dit, en effet, que, chaque fois que le dentiste s'approchait de moi pour opérer, je ne cessais de répéter : « Encore du chloroforme ! » Mais l'opérateur finit par s'y refuser, renonçant pour le moment à m'extraire la dent. Peu après je me retrouvai dans mon corps et je me réveillai... Alors, on me transporta dans une autre chambre, on me plaça sur une chaise-longue qui s'élevait de terre de quelques pouces seulement, on m'administra encore du chloroforme et on m'arracha la dent cariée. Mais, au cours de cette opération, des choses extraordinaires se passèrent en moi. Je me retrouvai hors de mon corps, en suspens dans l'espace, parfaitement consciente du grand changement qui s'était produit dans mon être. Et ce qu'il y a de plus intéressant, c'est que je me rendis compte, tout à coup, de posséder des connaissances s'étendant à des siècles. Je vibraï d'exultation, mais je savais ne pas être morte, et devoir rentrer bientôt dans mon corps. Ce qui fait que je me disais à moi-même que j'avais une grande nouvelle à communiquer au monde, et qu'il me fallait donc ne point l'oublier. Peu après, je commençai à me sentir obligée de prendre contact avec mon corps. Je rentraï en celui-ci par des bonds successifs, et à chaque bond, j'oubliai une partie de ce que j'avais appris et connu.

En attendant mon réveil, le dentiste et le docteur s'étaient mis à la fenêtre ; je me sentais seulement en partie rentrée dans mon corps. C'est alors que je m'adressai aux deux praticiens en leur disant : « Regardez donc cette dame anglaise, assise avec son serviteur cafre dans une petite voiture tirée par des chiens ; ils ont tous les deux les jambes entourées de la même couverture. Je déteste de pareilles familiarités avec des domestiques indigènes ». — Le dentiste et le médecin se tournèrent, surpris, pour me regarder : ils virent que j'étais toujours couchée sur ma chaise longue qui était très basse, comme je l'ai dit ; ce qui fait qu'il était absolument impossible que je puisse voir ce qui se passait dans la rue. Il est à remarquer que le cabinet du dentiste se trouvait au dernier étage d'un haut immeuble bâti de telle manière que, pour regarder dans là rue, il fallait se pencher en dehors de la fenêtre. C'est ce que le dentiste et le docteur firent alors ; ils virent une voiturette tirée par des chiens, contenant une dame anglaise et un domestique cafre, ayant les jambes entourées de la même couverture de voyage. Alors ils vinrent auprès de moi et ils constatèrent que je me trouvais toujours dans une condition d'inconscience. Et pourtant je venais de décrire quelque chose que mes yeux, bien fermés, n'avaient certainement pas vu !... Après cette expérience, je n'ai plus douté de l'avenir dans l'Au-delà. Je sais pertinemment que, par l'action du chloroforme, ma personnalité spirituelle a été délivrée des attaches corporelles et s'est trouvée dans le milieu qui l'attend après la mort. En conséquence, le sais que nous ne pouvons pas mourir...

Les cas du genre « dédoublement fluidique », ou « bilocation », ne doivent pas être considérés isolément, mais cumulativement ; c'est alors qu'ils acquièrent une force suggestive et une évidence probante irrésistibles. En effet, si l'on applique les procédés de l'analyse comparée à des centaines et des centaines d'épisodes du même genre, dans lesquels toutes les gradations que prend cette phénoménologie se trouvent représentées, de manière à faire ressortir les modalités par lesquelles se détermine le phénomène de l'extériorisation du « corps fluidique », alors il est bien difficile de douter de l'objectivité de ce phénomène ; les hypothèses « onirique » et « hallucinatoire » se trouvent ainsi éliminées. Et elles sont les seules que l'on puisse opposer à des phénomènes de cette sorte. Ces conclusions ressortent fermement des considérations suivantes :

D'abord, parce que les différentes gradations par lesquelles se produisent les phénomènes de « bilocation », non seulement se complètent mutuellement, mais se confirment admirablement entre elles. On débute par les phénomènes dits de la « sensation d'intégrité » des amputés, dans lesquels le sens de l'intégrité du membre manquant est réel à tel point, que si l'on parvient à distraire l'attention de l'amputé, celui-ci perçoit quand même les sensations que le membre inexistant devrait percevoir, s'il était là. On passe aux cas de dédoublement à peine ébauché, dans lesquels le sujet aperçoit son fantôme à distance, tout en gardant une pleine conscience de lui-même (autoscopie) ; puis aux cas dans lesquels la conscience personnelle se trouve transférée au fantôme, qui aperçoit à distance son propre corps inanimé ; ensuite aux cas dans lesquels le dédoublement a lieu au cours du sommeil naturel, du sommeil provoqué, de la syncope, du coma. On arrive ainsi aux cas dans lesquels le fantôme dédoublé d'un vivant endormi est perçu par des tiers ; puis aux cas dans lesquels le phénomène du dédoublement fluidique se produit au lit de mort et est perçu par des sensitifs ; enfin, aux cas dans lesquels le fantôme dédoublé au lit de mort est vu collectivement par tous les assistants.

En deuxième lieu, les hypothèses « onirique » et « hallucinatoire » doivent être exclues parce que les phénomènes de « bilocation au lit de mort » sont constamment décrits par les voyants avec les mêmes minutieuses modalités de réalisation, dans lesquels on remarque des détails si nouveaux, si inattendus, qu'on ne peut logiquement supposer qu'ils puissent surgir, ainsi identiques, dans la mentalité de tous les voyants, qu'ils soient de hommes civilisés, barbares ou sauvages.

En troisième lieu, parce que l'on obtient expérimentalement des photographies de fantômes dédoublés de vivants (colonel de Rochas, prof. Istrali, etc.) et des photographies du phénomène analogue au lit de mort.

Dans le cas suivant, le « dédoublement fluidique au lit de mort » est vu seulement dans sa phase de début, mais est perçu collectivement par huit personnes, qui ne possédaient pas des facultés clairvoyantes.

Je l'extrais du *Light* (1922, p. 182). Miss Dorothy Monk envoie au directeur de la revue en question — M. David Gow — le rapport suivant de ce qui s'est produit au lit de mort de sa mère.

Dans notre milieu de famille, nous avons été les témoins d'un phénomène extraordinaire au lit de mort de ma mère adorée ; mort qui eut lieu le 2 janvier (1922). Ce phénomène nous a tous vivement impressionnés ; ce qui fait que nous demandons anxieusement des éclaircissements à votre expérience.

Après une longue maladie, aggravée d'une attaque d'influence gastrique, notre mère vint à mourir de faiblesse de cœur... Vers les 7 heures du soir fatal, la malade, dans une condition comateuse, ouvrit la bouche ; depuis ce moment, nous avons tous observé un petit nuage blanc qui se formait au-dessus de sa tête, en se prolongeant jusqu'au dossier du lit. Il sortait de la tête, mais il se condensait surtout du côté opposé du lit. Il restait suspendu en l'air comme un dense nuage de fumée blanche, paraissant parfois assez opaque pour nous empêcher d'apercevoir le dossier du lit ; mais il variait sans cesse de densité, bien que nous ne nous rendions presque pas compte qu'il y eût dans ce petit nuage un mouvement quelconque.

Mes cinq sœurs étaient présentes et nous voyions toutes cet extraordinaire phénomène. Mon frère et mon beau-frère arrivèrent ensuite ; ils purent l'observer à leur tour. Une luminosité bleue éclairait le milieu ; de temps en temps, de vives étincelles de lumière jaunâtre apparaissaient brusquement. Nous avons remarqué que la mâchoire inférieure de la mourante avait continué de s'ouvrir lentement.

Pendant quelques heures, le phénomène ne se modifia pas sensiblement ; seulement, une sorte d'aurole de rayons jaunâtres apparut autour de la tête de la mourante. Nous avons compté sept de ces rayons, qui changeaient continuellement de longueur allant de douze à vingt pouces. Vers minuit, tout disparut, bien que maman ne soit décédée que vers 7 h. 1/2 du matin.

A 6 h. 1/4 du même matin, l'une de mes sœurs, qui se reposait dans une autre chambre entendit une voix, qui lui murmura : « Encore une heure de vie ! Encore une heure ! » — Elle se leva très impressionnée, et vint assister aux derniers moments de notre mère, qui exhala en effet le dernier soupir une heure et deux minutes après que ma sœur eût entendu la voix prémonitoire...

None remercions vivement Dieu de nous avoir permis d'assister au départ d'une âme, en nous épargnant la douleur d'un adieu sans retour...

Ce cas est théoriquement très intéressant. D'abord au point de vue probant, puisqu'il s'agit d'un fait très récent, qui a été aussitôt relaté par les témoins.

Le directeur du *Light*. — M. David Gow — s'est rendu chez Miss D. Monk afin de discuter avec les témoins au sujet du phénomène qu'ils avaient observé. Il n'y a donc aucun doute sur l'authenticité absolue des faits exposés, qui au point de vue théorique, sont d'autant plus importants qu'ils sont de nature collective, et ont été observés par huit personnes ; ce qui suffit pour éliminer définitivement l'hypothèse hallucinatoire.

Comme on l'a pu voir, dans la circonstance ci-dessus, le phénomène de « dédoublement fluidique » est de nature incomplète, ce qui nécessite quelques éclaircissements. Si l'on compare entre eux les cas analogues de dédoublement fluidique plus ou moins rudimentaire, on est amené à penser que tout contribue à faire supposer que la première phase de l'émergence du « corps éthérique » hors de l'organisme corporel, s'accompagne, ou est précédée, de l'émission d'un « fluide » beaucoup plus substantiel que celui dont est constitué le « corps éthérique » proprement dit ; fluide qui, en des circonstances d'émission exceptionnellement condensée, serait perceptible à des yeux normalement constitués ; alors que le fluide constituant le « corps éthérique » ne serait perceptible qu'à des yeux de « sensitifs ». Il s'agirait en somme, de l'émission, en un premier temps, de quelque chose d'analogue au

« fluide odique » de Reichembach, fluide vitalisateur du système nerveux, et que la « voyante de Prévorst » appelait en effet « esprit des nerfs ».

Je remarquerai à cet égard la concordance très significative des considérations que je viens d'exposer avec les explications que les somnambules du siècle dernier ont fournies à leurs magnétiseurs relativement à la nature de la personnalité humaine : Esprit, Corps éthérique, Fantôme odique. On comprend que les somnambules appelaient cette « trinité » par des noms qui leur étaient spéciaux.

Il ne sera pas inutile de citer quelques passages de leurs révélations à ce propos ; ils serviront au moins à éclaircir remarquablement les idées de tous ceux qui s'intéressent à cette question. Voici en quels termes une somnambule de Werner, pasteur luthérien de Beckelsberg, sur le Rhin (1840), s'exprimait à ce sujet :

L'esprit, par lui-même divin, éternel, tirant son origine de Dieu, est la vie de l'âme (lire du « corps éthérique ») et c'est l'âme qui confère à l'esprit la personnalité, le circonscrit, le complète. Elle est comme le corps de l'esprit, et elle est donc susceptible, soit de se spiritualiser avec lui, soit de surmonter l'esprit en se dégradant et en se matérialisant toujours davantage...Ni l'un ni l'autre ne peuvent exister séparément ; ils sont intimement reliés entre eux de la même façon que l'âme (c'est-à-dire le « corps éthérique), l'est au corps. Je ne saurais dire comment cela a lieu ; il y a des liens spirituels qui dépassent les puissances de ma vision...C'est dans l'âme que se trouvent les sens intérieurs de l'homme ; c'est par son moyen que l'esprit extériorise ses pouvoirs...Mais pour que cela ait lieu, il faut une troisième substance venant se joindre à l'âme et servant à faire mouvoir et vitaliser le corps...Cette substance, à vrai dire, provient, par son essence de l'âme, mais à cause de son activité corporelle, elle participe plutôt de la nature corporelle que de celle de l'âme ; envisagée en elle-même, cette substance, ou « fluide nerveux », est l'instrument indispensable au moyen duquel l'âme entre en rapport avec le monde extérieur...Le « fluide nerveux », étant de sa nature trop corporel et grossier, est destiné à se séparer de l'âme et puis se dissoudre, alors que l'âme se sublime graduellement et se rapproche de la nature radieuse de l'esprit...*Après la mort, l'âme ne peut immédiatement se délivrer du « fluide nerveux »...et les âmes très terrestres s'en saturent avec plaisir ; ce qui leur confère le pouvoir de reprendre une forme humaine et de se rendre visibles aux vivants, ou de se faire entendre d'eux, ou de les toucher, ou de produire des coups, des sons dans l'atmosphère terrestre.* (Cité par Mrs. De Morgan dans son ouvrage : *From Matter to Spirit*, p. 132).

Il faut convenir que c'est là un morceau admirable de révélations somnambuliques. En effet, d'un côté on y décrit la nature « trine » de l'esprit en des termes tellement rationnels, tellement conformes aux résultats des recherches métapsychiques contemporaines, qu'ils entraînent la conviction.

D'un autre côté, il y a un passage final, que j'ai mis en italiques, dans lequel la somnambule devance son époque, en fournissant des explications au sujet de la genèse des phénomènes de hantise, des phénomènes d'apparitions de vivants et de trépassés, des phénomènes physiques de la médiumnité, des phénomènes de matérialisation.

Je ferai aussi remarquer que ces dernières explications de la somnambule confèrent une valeur spéciale à l'observation suivante du colonel de Rochas, à propos de ses expériences avec Eusapia Palladino. Il écrit :

Un jour, elle s'est décidée à se laisser endormir en présence de Madame de Rochas (elle a été si souvent martyrisée par les savants, qu'elle est devenue craintive). Elle est rapidement parvenue aux états profonds de l'hypnose et a vu apparaître alors, à son grand étonnement, sur sa droite, un fantôme bleu. Je lui ai demandé si c'était John ; elle m'a répondu que non, mais que c'était de cela dont John se servait. Puis elle a pris peur et m'a demandé instamment de la réveiller ; ce que j'ai fait, regrettant beaucoup de n'avoir pu continuer des recherches dans cet ordre de phénomènes. (A. de Rochas : « L'Extériorisation de la Motricité », p ; 17).

Je remarquai que l'expérimentateur avait adressé à Eusapia une question formulée de manière à suggérer plutôt une réponse en sens affirmatif ; tandis qu'Eusapia répondit négativement, et l'a fait en des termes auxquels l'expérimentateur ne s'attendait point ; ce qui sert à exclure les hypothèses auto-suggestive et suggestive. Je signale aussi que l'explication fournie par Eusapia, selon laquelle John se servait de son « fantôme odique » pour produire les phénomènes physiques, est parfaitement conforme aux explications fournies à ce sujet par la somnambule du pasteur Werner.

J'ajoute enfin que les explications dont il s'agit sont de même en parfait accord avec les déclarations suivantes de la fameuse « voyante de Prévorst ». Voici ce que le docteur Justin Kerner écrit d'elle :

Pour ce qui concerne l'« esprit des nerfs », ou « principe de vitalité nerveuse », elle disait qu'au moyen de cette substance, l'âme entrait en rapport avec le corps, et le corps avec le monde... Par cet intermédiaire, les esprits qui se trouvent dans une sphère moyenne sont mis en mesure d'attirer à eux des matériaux atmosphériques qui leur confèrent le pouvoir de se faire entendre des vivants, d'entrer en contact avec eux, de suspendre les lois de gravité, ou de mouvoir des objets inertes. Lorsqu'une personne meurt en des conditions de grande pureté, elle n'emporte avec elle rien du « principe de vitalité nerveuse »... ; c'est pourquoi les esprits heureux, qui n'en sont plus imprégnés, ne peuvent apparaître aux vivants, ni se faire entendre, ni les toucher. (Cité par Mrs. De Morgan ; p. 137).

Comme on peut voir, les affirmations des somnambules et des extatiques ayant vécu à des époques antérieures à l'avènement du moderne spiritualisme, sont exactement conformes à celles des médiums dont quelques-uns, comme Eusapia, sont trop ignorants pour que l'on puisse supposer qu'il connaissent des subtilités théoriques et doctrinales de cette nature.

Ceci dit, je remarquerai que les affirmations dont il s'agit, sont, à leur tour, conformes aux considérations dont j'ai fait suivre le cas exposé plus haut de « dédoublement fluidique rudimentaire » ; considérations selon lesquelles, dans les cas où les phénomènes de dédoublement au lit de mort se bornent à la vision d'un petit nuage fluidique, plus ou moins dense qui emprunte vaguement la forme humaine, et est perçue collectivement par tous les assistants, il faut penser que ceux-ci ont assisté à l'extériorisation du « fantôme odique » du mourant, visible aux yeux normaux ; sans pouvoir assister à l'extériorisation du « corps éthérique », qui est seulement perceptible aux yeux des « sensitif ».

En venant à citer quelques exemples de vision, de la part de « sensitifs », du « corps éthérique » proprement dit, j'observerai avant tout que les cas de cette nature sont nombreux, et que cependant les descriptions qu'en fournissent les voyants sont tellement identiques entre elles, qu'elles on arrivent à engendrer de la monotonie. Mais cela constitue une preuve excellente en faveur de la réalité des faits, puisque cette uniformité ne serait pas possible entre des personnes ignorant mutuellement leurs expériences, et appartenant à toutes les époques et à toutes les races, si elles ne décrivaient pas quelque chose de réel, et par conséquent, d'analogue pour tout le monde. Je me bornerai à en rapporter quelques exemples typiques, qui sont, en quelque manière, complémentaire l'un de l'autre.

Je débute par un cas plutôt vieux, mais qu'il ne m'est jamais arrivé de voir citer dans les oeuvres métapsychiques, bien que le protagoniste et narrateur soit le Juge Edmonds, qui dans le premier volume de son ouvrage : « Spiritualism » (page 166) rapporte ce qui lui est arrivé de voir à l'occasion du décès d'un beau-frère de sa femme. Il écrit :

Le mourant avait exhalé le dernier soupir, et alors j'ai vu émerger de son cadavre ce que j'ai pensé devoir être « son corps spirituel » sous la forme d'un petit nuage dense qui s'éleva au-dessus du corps, en prenant rapidement un aspect humain, bien qu'il me parût dépourvu d'intelligence et de vie. Mais tout à coup il sembla s'illuminer et se raviver : cette forme était devenue vivante et intelligente. Je compris que cela s'était produit parce que l'esprit avait quitté le « corps somatique » pour entrer dans le « corps spirituel ». Dès que cela se produisit, je remarquai que l'esprit tournait tout autour de lui un regard hagard, comme s'il ne parvenait pas à comprendre ce qui lui était arrivé, mais il ne tarda pas à se reprendre, et l'expression de sa figure montrait bien que la situation dans laquelle il se trouvait n'était pas étrange pour lui, qui avait appris dans sa vie bien des choses à ce sujet. Il tourna alors un regard très affectueux d'adieu à ses familiers et amis, réunis autour de son cadavre ; après quoi il s'éleva comme s'il était enlevé dans un océan de lumière ; je le vis disparaître au loin, avec les trois esprits de défunts qui l'avaient assisté au moment où se formait son « corps spirituel », dont l'un était son fils, mort il y a vingt sept ans, l'autre un de ses neveux, le troisième une personae d'âge mûr.

Le Rév. William Stainton Moses observa le même phénomène à l'occasion du décès de son père, et en publia un récit dans le Light (9 juillet 1887), quelques jours après. Il dit :

Dernièrement, pour la troisième fois dans ma vie, j'ai eu l'occasion d'étudier le processus de transition de l'esprit. J'ai appris tant de choses par cette expérience, que je me flatte de pouvoir être utile aux autres en racontant ce que j'ai vu... Il s'agissait d'un proche parent, âgé de près de quatre-vingts ans, qui s'acheminait vers le tombeau sans y être entraîné par des infirmités spéciales... Je m'étais aperçu par

quelques symptômes, insignifiante en apparence, que sa fin était prochaine, et j'étais accouru accomplir le dernier triste devoir qui me revenait...

A l'aide de mes sens spirituels, je pouvais discerner qu'autour de son corps, et au-dessus de celui-ci, se réunissait l'aura lumineuse dont l'esprit devait se constituer un corps spirituel ; je percevais qu'il augmentait rapidement de volume et de densité, tout en passant par des variations continues en plus ou en moins, selon les oscillations que subissait la vitalité du mourant. J'ai pu ainsi observer que parfois un léger aliment ingéré, ou un influx magnétique soudain qui se dégageait d'une personne s'étant approchée du malade, avait pour effet de ranimer temporairement ce corps, en rappelant en arrière l'esprit. Il s'ensuivait que cette aura semblait continuellement sujette à une action de flux et reflux.

J'ai assisté au même processus durant douze jours et douze nuits, et quoique, dès la septième journée, le corps montrât des signes évidents de la dissolution imminente, cette fluctuation merveilleuse de la vitalité spirituelle en voie de s'extérioriser persistait sans changement. Par contre, la coloration de l'aura avait changé ; en outre, elle avait pris des formes plus ou moins définies, à mesure que l'esprit s'approchait de l'heure de la libération. Seulement vingt quatre heures avant le décès, alors que le corps gisait inerte, les mains croisées sur la poitrine, j'ai vu paraître des formes d' « esprits-gardiens », qui s'approchèrent du mourant et, sans aucun effort, soustraient enfin l'esprit à ce corps épuisé.

En même temps, les assistants déclarèrent que ce corps était mort. Il est possible qu'il en fût ainsi ; en effet, le pouls et le cœur ne décelaient plus aucun signe de vie, le miroir ne se ternissait plus par son haleine ; cependant les « cordons magnétiques » reliaient encore l'esprit au cadavre et restèrent sur place pendant 38 heures. Je crois que si, durant cette période de temps, des conditions favorables s'étaient réalisées, et si une volonté puissante avait agi sur le cadavre, on aurait pu rappeler l'esprit dans le corps. La résurrection de Lazare ne se serait-elle pas réalisée de nouveau, en ces circonstances ?... Lorsque enfin les « cordons » se brisèrent, les traits du défunt, sur lesquels on lisait les souffrances endurées, se rassérénèrent complètement, en prenant une expression ineffable de paix et de repos.

Avant de passer à un autre thème, je ne puis m'empêcher de rappeler que dans les numéros de juillet-août 1924 de La Revue Spirite, j'ai eu l'occasion de rapporter le cas théoriquement très important de Mrs. Joy Snell : un sujet « sensitif » d'une éducation et d'une culture supérieures, qu'un revers de fortune obligea de gagner sa vie en exerçant la profession de « nurse » (infirmière patentée). Or, il est très intéressant de remarquer que ce « sensitif » observa constamment, durant une vingtaine d'années, le phénomène de l'extériorisation du « corps éthérique » au lit de mort des nombreux mourants qu'elle assista ; phénomène qui se combinait toujours avec des visions de défunts accourus pour assister, dans l'heure suprême, leurs parents et amis. Je rappellerai de même que Mrs. Joy Snell eut la première vision de ce genre au lit de mort d'une de ses amies, plusieurs années avant de se consacrer à la profession d'infirmière ; vision dont je rapporte, à titre d'exemple, la deuxième partie. Elle écrit :

Je me trouvais chez Maggie depuis trois ou quatre jours, quand un soir elle fut saisie d'une crise soudaine et terrible, et elle expira dans mes bras avant que le médecin eût le temps d'arriver.

C'était le premier cas de mort auquel j'eusse assisté. Dès que le cœur de Maggie eût cessé de battre, j'ai vu distinctement quelque chose d'analogue à la vapeur qui se dégage d'une marmite en ébullition, s'élever de son corps, s'arrêter à quelque distance de celui-ci et se condenser en une forme identique à celle de mon amie. Cette forme, d'abord très vague, prit graduellement des contours plus nets, jusqu'à devenir parfaitement distincte. Elle était enveloppée d'une sorte de voile blanc, aux reflets perlés, sous lequel les formes ressortaient nettement. Le visage était celui de mon amie, mais glorifié, et sans aucune trace des spasmes qui l'avaient contracté dans l'agonie.

Lorsque plus tard, je suis devenue infirmière, vocation dans laquelle j'ai persévéré vingt ans, j'ai eu l'occasion d'assister à de nombreux événements de mort : aussitôt après le décès, j'ai constamment observé cette condensation de la forme éthérique au-dessus du corps ; forme toujours identique à celle dont elle se dégageait, et qui, aussitôt condensée, disparaissait de ma vue. — (The Ministry of Angels », p. 17).

Un peu plus loin, elle ajoute :

Depuis que j'ai quitté l'hôpital pour me consacrer à l'assistance des particuliers, je n'ai plus vu mourir l'un de mes malades sans apercevoir à son chevet une ou plusieurs formes angéliques accourues pour en recevoir l'esprit, afin de l'amener au nouveau séjour dans les Sphères...(p ; 42).

Comme on peut voir, toutes les descriptions des « voyants » au sujet des phénomènes de « bilocation au lit de mort » concordent en tous les détails ; mais ici il me suffira de signaler la grande

importance théorique de trois détails fondamentaux dans lesquels elles sont toutes d'accord et qui sont : l'extériorisation, du corps du mourant, d'une substance analogue à la vapeur, qui se condense au-dessus de lui, en prenant sa forme et son aspect ; la vitalisation et animation de cette forme, dès que la vie s'éteint dans l'organisme corporel ; l'intervention d'entités de défunts — généralement des familiers et amis du mourant — dans le but d'assister son esprit dans la crise suprême à laquelle il se trouve soumis.

L'éloquence démonstrative, au sens spiritualiste, de ces faits, ressort avec une telle évidence, qu'il me semble que ce ne soit vraiment pas le cas d'insister sur ce point. Je remarquerai plutôt que ces faits confèrent une valeur spéciale à la fameuse réponse que la personnalité médiumnique de Georges Pelham fit au docteur Hodgson, par l'entremise de Mme Piper :

Je ne croyais pas à la survivance de l'âme. Cette croyance était au dehors de ce que mon intelligence était capable de concevoir ; aujourd'hui, je me demande comment j'ai pu en douter : nous avons un « double éthérique » du corps physique, et qui persiste, sans aucune altération, après la dissolution du corps.

Cette réponse est admirable à cause de la simplicité avec laquelle elle résout le formidable problème de la survivance ; et l'affirmation qu'elle contient est désormais susceptible d'être démontrée expérimentalement, grâce aux phénomènes de « dédoublement fluïdique au lit de mort ».

Il ne me reste qu'à confirmer ultérieurement l'évidence inébranlable de la grande Vérité en question, en montrant que chez les peuples sauvages se produisent les mêmes phénomènes, dont les phases de réalisation sont décrites par les voyants sauvages d'une manière identique à celle des voyants civilisés.

Voici comment un missionnaire, de retour de l'archipel de Tahiti (Polynésie), expose les croyances des aborigènes à ce sujet :

Au moment du décès — écrit-il — ils croient que l'âme se retire à la tête, pour en sortir ensuite et subir un long et graduel processus de réabsorption en Dieu, dont elle émane... Il est curieux et intéressant que les Tahitiens croient à la sortie d'une substance réelle, qui prendrait la forme humaine ; ils le croient d'après les dires de quelques-uns d'entre eux, doués de clairvoyance, qui affirment que, dès que le mourant cesse de respirer une sorte de vapeur se dégage de sa tête et se condense en haut, à peu de distance du corps ; il reste rattaché à celui-ci au moyen d'une espèce de cordon formé de la même substance. Cette substance — ajoutent-ils — augmente rapidement de volume et prend les traits du corps dont elle sort ; quand enfin celui-ci est devenu glacé et inerte, le cordon reliant l'âme au corps se dissout, et l'âme délivrée s'envole, au milieu des messagers invisibles qui semblent l'assister... (« The Metaphysical Magazine »; octobre 1896).

On voit que les observations des aborigènes tahitiens coïncident d'une façon impressionnante, dans leurs moindres détails, avec les descriptions des voyants européens sur le processus de la séparation du « corps éthérique » et du « corps somatique ». Ce n'est pas tout, puisque entre voyants tahitiens et voyants européens, on enregistre une autre concordance très remarquable : c'est que les uns comme les autres signalent la présence de messagers spirituels, qui interviennent pour assister l'esprit dans la période de la crise suprême. Tout le monde se rend compte que ces merveilleuses coïncidences présentent une valeur scientifique énorme, puisque si les Tahitiens ne peuvent avoir puisé leurs croyances chez les peuples civilisés (qui, dans leur presque totalité, ignorent même que de pareils phénomènes soient signalés en leur pays), et si les peuples civilisés ne peuvent les avoir puisées des Tahitiens, il est impossible de s'expliquer la concordance si minutieuse, si merveilleuse, si complète, existant entre les descriptions du phénomène, sauf en reconnaissant que les voyants, des deux côtés, ont décrit un phénomène objectif, réel, très réel. Et nous voilà amenés rationnellement, inévitablement, à devoir conclure en faveur de l'existence objective des phénomènes de « dédoublement fluïdique au lit de mort », avec les conséquences qui en dérivent, c'est à dire que s'il est vrai que les voyants appartenant à toutes les races et à toutes les époques décrivent un phénomène authentique lorsqu'ils parlent de l'extériorisation d'un « corps fluïdique » des moribonds, il faudra convenir qu'ils décrivent un phénomène non moins authentique quand ils parlent du même « corps éthérique » qui se vitalise et s'anime, dès que le mourant exhale le dernier soupir. De même, on devra convenir qu'ils décrivent un fait indubitablement authentique lorsqu'ils parlent de l'intervention d'esprits de défunts au chevet des mourants. Or tout cela équivaut à admettre que, lorsque la science officielle aura reconnu, comme une certitude définitivement démontrée, l'existence des phénomènes de « Bilocation au lit de mort » (et la chose est certaine, puisque les faits sont

des faits), ce jour-là, on, aura expérimentalement démontré l'existence de la survivance de l'âme, même en dehors des phénomènes métapsychiques et spirites proprement dits.

J'ai souligné la dernière phrase afin d'attirer davantage l'attention des lecteurs, mais surtout celle de M. Sudre, sur le fait, que la démonstration scientifique de la survivance de l'âme ne dépend nullement de la phénoménologie spirite proprement dite, puisqu'on y parvient de trois façons différentes : d'abord, grâce à l'existence latente de facultés de sens spirituel dans la subconscience humaine (Animisme) ; deuxièmement, par l'observation des phénomènes de « Bilocation au lit de mort » ; enfin, par l'étude des phénomènes spirites proprement dits. Il en résulte que l'œuvre de démolition à laquelle s'est voué avec tant d'abnégation M. Sudre est de toute manière, vaine et impuissante, si l'on tient compte que l'existence et la survivance de l'âme peuvent être quand même démontrées en dehors des phénomènes spirites ; c'est à dire, qu'elles peuvent également être démontrées en ayant recours aux seuls phénomènes animiques, ou aux seuls phénomènes de « Bilocation ». La situation théorique dans laquelle se trouve notre contradicteur est donc bien triste, bien pénible, puisqu'il se trouve de toute façon fermé à tout espoir d'atteindre un jour, même éloigné, le philanthropique idéal qui lui tient tellement au cœur.

XI. PHÉNOMÈNES DE « MATÉRIALISATION »

Je ne m'attarde pas à discuter au sujet de l'interprétation des cas d'ectoplasmie et d'idéoplastie, dont il ressort nettement l'existence dans le subconscient humain d'une « force plasticisante » au service de l'idée, de la pensée, de la volonté subconsciente du médium. Et je ne m'attarde pas à discuter ce point, parce que nous nous y rencontrons tous d'accord tant spirites que métapsychistes. Seulement, je dois déclarer que je ne suis pas parvenu à comprendre quelles sont les opinions de M. Sudre sur l'existence, dans la subconscience humaine, d'une « force organisatrice » complémentaire de la première. En d'autres mots, je ne suis pas arrivé à comprendre s'il regarde aussi les formes complètement matérialisées, vivantes, intelligentes et parlantes, comme des phénomènes purement plastiques d'objectivation de la pensée, dans lesquels les apparences de la vie seraient dues à un phénomène de transmigration d'une personnification subconsciente dans le fantôme plastique (prosopopèse); ou bien s'il reconnaît l'existence, dans les phénomènes de matérialisation proprement dite, d'organisations humaines intégralement constitués, capables d'atteindre, en de rares circonstances, une perfection qui leur permet d'entrer temporairement en pleine fonction physiologique.

M. Sudre ne s'explique pas nettement à cet égard, et certains passages de sa discussion feraient présumer qu'il n'ait pas l'intention d'aller au-delà de la thèse de la « force plasticisante ». C'est ainsi qu'à la page 292, il remarque :

Il s'agit donc d'une connaissance traduite plastiquement, plutôt que d'un mystérieux pouvoir de restauration biologique intégrale. La téléplastie est exactement comparable à un prodigieux sculpteur qui essaierait de modeler le visage de quelqu'un, soit avec ses souvenirs s'il l'a connu, soit avec les renseignements qu'il réussit à se procurer. Plus les renseignements sont abondants, plus la ressemblance est parfaite...

On devrait arguer de ce passage que M. Sudre est porté à expliquer les phénomènes de matérialisation par la seule hypothèse d'une objectivation plastique de la pensée subconsciente du médium; ce qui semble ressortir ainsi de quelques argumentations qu'il formule dans sa critique de la théorie du Docteur Geley. Celui-ci, se fondant sur les phénomènes de matérialisation considérés dans leur rapport avec la genèse et le développement des organismes vivants (ontogenèse), avait conclu légitimement qu'une même loi règle les phénomènes des matérialisations médiumniques et de créations organiques; loi qui aboutirait à la puissance organisatrice d'une « idée directrice » s'exerçant sur la matière, grâce à un « dynamisme supérieur » de nature immanente. M. Sudre conteste — à tort, selon moi — qu'une loi unique règle les deux ordres de phénomènes, et parmi les argumentations qu'il fournit à l'appui de son point de vue, figure la suivante, qui se réfère aux phénomènes de matérialisation en général :

Elles présentent des lacunes incompatibles avec les fonctions physiologiques : on n'a jamais vu une main se promener dans l'espace avec des veines et des artères qui ne conduisent le sang nulle part, indépendamment de toute relation à un corps dont elle n'est que l'outil. Sans doute ces mains, et en général toutes ces formes, ont les apparences de la vie, mais ce ne sont que des apparences. Les figures de cire d'un musée anatomique ont aussi l'apparence de la réalité et elles auraient l'apparence de la vie, si un artiste ingénieux avait le secret d'en faire de parfaits automates. Or les productions téléplastiques rappellent plus de tels automates que des formes vivantes. Elles n'ont ni stabilité ni durée et relèvent visiblement de l'imagination et du caprice. Ce sont des rêves objectivés. — (p. 303-304)

Et à propos du fantôme matérialisé de Katie King, l'auteur observe encore :

L'apparition rare mais réelle d'individus téléplastiques ayant les apparences de la vie, comme Katie King, ne doit nous faire illusion. Ces phénomènes n'ont rien de biologique.

Tout le monde peut se rendre compte que les affirmations exposées ici contribuent à faire penser que M. Sudre penche réellement vers une explication purement « plastique » des phénomènes de matérialisation, en excluant l'existence d'une « force organisatrice » au service de l'idée. Cette exclusion lui serait, naturellement, très commode dans sa critique de la théorie du Dr. Geley; elle lui serait plus commode encore pour sa thèse anti-spirite, on tenant compte que, si les phénomènes de matérialisation étaient tous réductibles à des épisodes de « plasticisation » de la pensée, combinés avec un phénomène de personnification subconsciente objectivée (prosopopèse), alors on devrait exclure toute possibilité que,

dans les phénomènes de complète matérialisation, on pût trouver des circonstances dans lesquelles la « force organisatrice » eût une origine étrangère au médium et aux assistants.

En ces circonstances, et dans le doute que la thèse de M. Sudre concernant les phénomènes de matérialisation soit réellement celle de s'arrêter à l'hypothèse « plasticisante » en niant l'existence d'une force organisatrice, je m'empresse de lui rappeler que s'il est vrai que les mains matérialisées, quand elles se produisent isolées dans l'espace, ne peuvent posséder des veines et artères irriguées par le sang, puisqu'elles sont disjointes de tout corps ; il est non moins vrai que nous n'avons pas uniquement à envisager les cas dans lesquels les mains sont isolées dans l'espace, mais qu'il y a aussi des phénomènes de matérialisation de formes humaines complètes, vivantes, intelligentes et parlantes, pour lesquelles tout contribue à démontrer que les fonctions physiologiques essentielles s'accomplissent ou elles régulièrement. Je lui rappellerai à ce sujet que Crookes raconte avoir écouté, et à plusieurs reprises, les pulsations du cœur de Katie King ; circonstance de fait très importante, grâce à laquelle il est loisible d'inférer que, si le cœur battait, le sang devait circuler dans les artères de cette forme bien matérialisée ; ce qui équivaut à dire qu'elle constituait un organisme vivant, parfaitement conformé. En ces conditions, on reste plutôt embarrassé pour interpréter les étranges affirmations de Sudre, selon lesquelles « l'apparition rare, mais réelle d'individus téléplastiques ayant toutes les apparences de la vie, comme Katie King, ne doit nous faire illusion. Ces phénomènes n'ont rien de biologique ». Pourquoi — demandons-nous — pourquoi nous engage-t-on à ne pas nous faire des illusions au sujet de la nature biologique de Katie King ? Tous les organismes vivants appartiennent à la biologie ; en tant qu'organisme vivant, Katie King appartenait certainement à la biologie. Bien entendu, elle n'était pas le produit de l'ontogenèse ; mais il est certain que M. Sudre ne peut faire allusion à cela, par sa phrase, puisqu'en ce cas, sa découverte obscurcirait la réputation de Monsieur de La Palisse. Et alors, à quoi peut-il faire allusion ? Voici : on dirait qu'il est dans son intention de constater sérieusement un corps organisé à Katie King ; mais devant l'évidence des faits, cette prétention me paraît tellement invraisemblable, que je ne puis m'empêcher d'en douter, et je préfère conclure que, voulant se tirer de l'embarras dans lequel le plaçait le fantôme matérialisé de Katie King, il ait lancé contre lui une de ses habituelles « phrases à effet ».

Toujours à propos de l'existence indubitable d'une « force organisatrice » dans les phénomènes de matérialisation, je rappellerai encore à M. Sudre qu'en rapportant les expériences du Prof. Richet à Alger, et à propos du fantôme matérialisé de Bien Boa, il a lui-même remarqué : « Il respirait tellement bien, comme un vivant, que Richet obtint le précité blanc de carbonate en le faisant souffler dans un verre d'eau de baryte ». Autre constatation très importante, et selon laquelle on doit logiquement conclure que, si le fantôme respirait, cela signifie qu'il était nanti des systèmes pulmonaire et circulatoire ; par conséquent, qu'il s'agissait cette fois encore d'un fantôme organisé, et pas du tout plasticisé.

Il est donc entendu que les phénomènes des matérialisations se partagent en deux catégories spéciales, dont l'une est complémentaire de l'autre. La première concerne les phénomènes dus à l'existence d'une « force plasticisante » au service de la pensée subconsciente du médium, force qui peut s'exercer indifféremment en matérialisant des objets inanimés, ou en reproduisant en effigie des têtes humaines plates ou en relief. La seconde comprend les phénomènes dus à une « force organisatrice », à laquelle il faut attribuer les matérialisations de membres, de têtes normalement conformés, et d'organismes humains plus ou moins intégralement constitués.

En revenant à M. Sudre, j'observe que, quelle que soit son opinion à propos d'objectivations plastiques et de créations organiques, il est certain qu'il termine en concluant que, par le moyen de l'idéoplastie combinée avec la prosopopée-métagnomie, on explique abondamment les phénomènes des matérialisations. Il l'affirme par les termes suivants :

Il est donc logique de conclure que tous les phénomènes de matérialisation relèvent de cette cause, depuis les objets inanimés, les vêtements des fantômes, jusqu'aux fantômes les plus complets. La ressemblance que ces derniers peuvent présenter avec des personnes qui ont vécu provient des souvenirs du sujet ou de ceux des assistants. C'est un phénomène de cryptomnésie suivi d'une objectivation.

Comme on peut le voir, M. Sudre résout le formidable problème avec...une simplicité de moyens tout à fait ahurissante. En effet, ces affirmations conclusionnelles étant littéralement gratuites, ne sont que des expressions verbales dépourvues de sens ; elles démontrent que l'auteur ne s'est nullement préoccupé d'appliquer les procédés de l'analyse comparée aux phénomènes qu'il discute.

Il ne me reste qu'à prouver, en me basant sur les faits, que tout contribue à démontrer que les formes complètement matérialisées ne sont pas des « objectivations plastiques », mais des « créations organiques », et que les procédés de l'analyse comparée portent à conclure que souvent l'« Idée directrice » ou la « Volonté en action » dont elles proviennent, est étrangère aux médiums et aux assistants. Tout cela par suite de la considération, que les hypothèses combinées de l'idéoplastie, de la prosopopèze, de la cryptomnésie, de la cryptesthésie et de la métagnomie sont insuffisantes à expliquer les faits.

Je ne puis m'empêcher de débiter, dans cet exposé, en commentant brièvement le cas classique de Katie King ; je m'abstiendrai toutefois de le citer, parce que je suppose que tous mes lecteurs le connaissent.

En cette circonstance, comme il s'agissait d'une personnalité médiumnique laquelle affirmait avoir vécu plusieurs siècles auparavant, il ne peut être question de l'identifier personnellement, au moyen de renseignements fournis par elle sur son compte. Néanmoins, le cas se présente comme étant très éloquent en faveur de l'existence indépendante de cette personnalité, parce qu'il s'agit d'une entité qui est en possession de tous les attributs intellectuels contribuant à caractériser une individualité psychique indépendante.

D'abord nous nous trouvons en face d'une personnalité médiumnique dont la puissance de manifestation a atteint une telle perfection, qu'elle est en mesure de rester en des conditions de parfaite matérialisation durant plusieurs heures, en se promenant librement dans la chambre de la séance, en prenant part à la conversation des assistants, en se matérialisant spontanément, même en pleine lumière du jour ; tout cela durant trois ans, au cours desquels on a tenu de nombreuses séances, dont une bonne partie dans l'habitation même de M. Crookes.

Il faut en outre rappeler que cette personnalité médiumnique, douée au plus haut degré de tous les attributs qui caractérisent une individualité pensante, ne cesse point d'affirmer fermement son existence spirituelle indépendante, fait connaître le nom qu'elle portait de son vivant, en racontant tristement les douloureuses vicissitudes de sa courte existence terrestre ; tandis qu'elle tâche de prouver autrement encore son indépendance spirituelle, en se montrant aux expérimentateurs en même temps que le médium, en se laissant photographier avec ce dernier et M. Crookes, permettant à celui-ci et à Mme Marryat de la palper, de l'embrasser, d'écouter les pulsations de son cœur et de sentir les battements de son pouls, et enfin en réveillant le médium et en causant avec lui.

Ce dernier épisode revêt une très grande valeur psychologique ; je me décide donc à citer un très court passage de la fameuse séance dans laquelle Katie King donne le dernier adieu aux assistants. M. Crookes écrit :

Au moment de soulever les rideaux, Katie King s'arrêta un instant à causer avec moi ; après quoi, traversant la chambre, elle se dirigea vers Miss Cook, qui gisait sur le tapis, sans connaissance. En s'inclinant sur elle, Katie la toucha légèrement en disant : « Allons, Florrie, allons ; c'est l'heure de nous séparer ». — Miss Cook, secouée par ces mots qu'elle avait entendus, supplia en pleurant Katie King de demeurer quelque temps encore. — « Je ne puis, ma chère, répondit Katie King ; ma mission est terminée. Que Dieu te bénisse. » Elles causèrent ensemble quelques instants encore, jusqu'à ce que les larmes coupèrent la parole à Miss Cook, de laquelle je m'étais approché, en suivant les indications de Katie, pour la soutenir, car elle était retombée sur le parquet, secouée par des sanglots convulsifs...

On a pu voir que dans le merveilleux épisode ci-dessus, on rencontre réunies les meilleures preuves que la science est en droit d'exiger pour admettre l'indépendance psychique d'une personnalité médiumnique. C'est-à-dire d'un côté, le fait de la forme matérialisée visible avec le médium ; d'un autre côté, la circonstance, psychologiquement décisive, de deux individualités distinctes, toutes les deux en possession de leurs facultés conscientes, qui s'entretiennent affectueusement entre elles, en échangeant, émues, le dernier adieu. Comment parler sérieusement, devant de semblables preuves de « prosopopèze-métagnomie » ? Qui pourrait imaginer sérieusement que les deux moitiés d'une même personnalité aient le pouvoir de se dédoubler et de se transformer en deux individualités complètes, munies de traits caractéristiques intellectuels, et chacune à sa manière ? Qui oserait soutenir que la personnalité subconsciente du médium, en s'extériorisant et se matérialisant, se transforme comme par enchantement en une personnalité qui ignore complètement appartenir à cette autre moitié de la « vie d'elle-même » qui est devant elle ; et qu'en outre, cette ignorance, partagée fatalement par l'autre moitié, puisse aller jusqu'à produire ceci : que ces deux malheureuses sections de l'âme, toutes les deux abusées déplorablement,

finissent par s'imaginer (on ne sait au juste par quels mystères cachés de la prosopopèze) devoir bientôt se séparer pour toujours, de telle façon qu'elles échangent des phrases affectueuses et des paroles déchirantes d'adieu ? — Disons-le en empruntant du professeur Hyslop : « Il ne peut y avoir de limites à la crédulité de celui qui est capable de soutenir sérieusement pareille interprétation des faits ».

Il n'est pas inutile d'examiner l'épisode ici en discussion au point de vue strictement psychophysiologique.

Avec cet épisode, nous nous trouvons en face de deux personnalités réelles, parfaitement visibles, tangibles, photographiables: le médium Miss F. Cook d'un côté, le fantôme matérialisé de Katie King de l'autre, qui, souvent s'entretiennent affectueusement. Ce fait, en termes psychophysiologiques, signifie que les deux personnalités médiumniques actionneraient simultanément les centres corticaux de l'innervation du langage parlé. Le but de leur rencontre, le sujet de leurs dialogues, restait la pensée angoissante de la séparation définitive qui devenait imminente; ce qui entraîne que les larmes du médium succédaient aux témoignages émouvants d'affection exprimés par la personnalité matérialisée. Au point de vue psychophysiologique, cela montre que les deux faisaient agir simultanément les mêmes centres corticaux d'élaboration des sentiments affectifs. Dans ces conditions, nous nous trouvons donc devant un phénomène irréfutable de duplication réelle, incontestable, de centres et de facultés psychiques ; ce que la « prosopopèze » ne parviendra jamais à expliquer, puisque, dans le cas des « personnalités alternantes » d'origine pathologique, on vérifie constamment, que les facultés psychiques ou psychophysiologiques dont se sert, à un moment donné, l'une de ces personnalités, manquent à l'autre ; ce qui d'ailleurs était aisé à prévoir même à priori.

En outre, à l'appui de cette thèse, il ne sera pas inutile d'ajouter que la personnalité de Katie King loin de se rendre passivement et toujours aux désirs formulés mentalement, ou de vive voix, par les assistants, loin de réfléchir automatiquement la volonté du médium ou de M. Crookes, se comporte comme elle le veut ; elle conseille, exhorte, reproche, refuse quelquefois de répondre à des questions indiscrettes ; et lorsque quelqu'un l'interroge au sujet des causes de sa réapparition sur la terre, elle répond que son retour est le résultat d'une mission, le fait d'une expiation, et constitue pour elle un moyen de progrès spirituel ultérieur.

Or voilà qu'un beau jour la personnalité médiumnique en question annonce à ses bons amis de la terre que sa mission ici-bas est sur le point de se terminer, et que, à telle époque, elle cessera de se manifester d'une manière tangible.

Mais comment, demandera-t-on — comment, malgré la volonté intense de tous de ne pas la perdre, comment, malgré les larmes et les insistances du médium, malgré la toute-puissance de l'Idée plasticisante et organisatrice du médium, n'est-on pas parvenu à retenir, ne fût-ce qu'un seul jour encore, ce pantin créé par la « prosopopèze », ce pantin qui, tout en se montrant profondément sensible à tant de démonstrations d'affection, comme s'il obéissait à une volonté suprême d'une origine plus élevée, dû prendre congé pour toujours de ses amis ?

Quelle race de marionnettes prosopopésiques sont donc celles-ci qui, à peine nées, se rendent bientôt intellectuellement indépendantes, pensent comme bon leur semble, se comportent à leur gré, prennent l'identité d'êtres ayant vécu sur la terre, démontrent ce qu'elles disent par toutes les preuves personnelles qu'il est humainement logique d'exiger, se manifestent quand cela leur convient, réveillent les médiums et s'entretiennent avec eux, s'en vont sans retour quand on s'y attend le moins, parlent d'un séjour spirituel dans lequel elles existent, et n'obéissent à la volonté de personne, hormis peut-être à celle d'une entité spirituelle suprême, à laquelle elles font sans cesse allusion, avec la plus profonde vénération ?

Que de formidables énigmes à résoudre pour l'hypothèse de la « prosopopèze-métagnomie ! » Je m'arrête là, pour le moment, afin d'accorder à mon contradicteur le temps de se débattre dans les gigantesques sophismes qu'il a énoncés à cet égard, et selon lesquels « ces phénomènes n'ont rien de biologique, bien qu'ils apparaissent parfois comme parfaitement semblables aux créations de la vie » ; ce qui fait que l'on devrait conclure que, « en général, ces formes ont les apparences de la vie, mais ce ne sont que des apparences » ; et par voie de conséquence, « l'apparition rare mais réelle d'individus téléplastiques ayant tous les caractères de la vie, comme Katie King, ne doit nous faire illusion ».

Il est à peine croyable qu'on puisse en arriver au point de soutenir des opinions en opposition si absolue avec des faits ; mais M. Sudre est capable de bien d'autres surprises, car il n'a jamais soin

d'analyser les faits avant de les discuter, alors que les idées préconçues le maîtrisent, au point de l'aveugler.

Relativement au deuxième des cas classiques de matérialisations de fantômes, celui d'Estelle Livermore, le dirait qu'il peut soutenir la comparaison avec celui de Katie King, quoique les deux diffèrent grandement l'un de l'autre, à cause des modalités sous lesquelles ils se réalisèrent. De toute façon, ils constituent les deux cas les plus merveilleux de cette classe, et les plus remarquables aussi pour la durée exceptionnelle de la période pendant laquelle ils se déroulèrent. Seulement le cas d'Estelle Livermore, bien que familier à tous ceux qui s'occupent de ces études, tout comme celui de Katie King, est beaucoup moins connu au point de vue de ses formes multiples de réalisation ; la raison en est que, tous les écrivains qui s'en occupent puisent leurs renseignements dans le court compte-rendu qu'en donna Alexandre Aksakof, dans *Animisme et Spiritualisme*. Cela permet de penser que bien peu de chercheurs ont eu l'occasion de consulter les rapports originaux, qui ont été pour la plupart publiés par Benjamin Coleman dans son livre : *Le Spiritualisme en Amérique*, et presque en entier dans la revue *The Spiritual Magazine* (1862-1869). Cette dernière revue a inséré les fac-similés de l'écriture médiumnique d'Estelle, mise en regard de celle d'Estelle vivante (numéro de novembre 1862). Il en résulte une identité absolue des deux écritures. On publia de même de copieux résumés de ces séances dans les livres d'Epes Sargent : « *Planchette, the Despair of Science* (1874), et de Robert Dale Owen : *The Debatable Land* (1874). Le chapitre que ce dernier auteur y consacre acquiert une importance probante toute spéciale par le fait que M. Dale Owen, avant de produire publiquement son ouvrage, alla chez le banquier F. Livermore — rapporteur protagoniste des faits — pour soumettre à sa révision le chapitre qui le concernait. Après quoi, il le soumit au docteur F. Gray, un autre témoin des faits.

Comme le résumé paru dans le livre d'Aksakof ne permet guère de se composer une idée adéquate sur la valeur théorique de cette merveilleuse série d'expériences, le juge indispensable de m'étendre un peu en citant les rapports originaux de Livermore.

Pour ceux qui ignoreraient entièrement le cas dont il s'agit, je dirai que M. Charles F. Livermore était un banquier très connu de New-York, qui eut en 1860 le malheur de perdre sa femme adorée. Un an après, il se laissa entraîner — lui, sceptique invétéré — à commencer une série de séances avec le célèbre médium Kate Fox, dans le but de communiquer, si possible, avec sa femme décédée.

Le processus de matérialisation du fantôme d'Estelle (c'est le nom de la défunte), se produisit graduellement, de manière qu'à la quarante-troisième séance seulement, elle fut en mesure de se manifester visiblement à son mari. Les séances avaient lieu en pleine obscurité ; mais le lieu d'études était, au moment opportun, éclairé par de gros globes lumineux d'origine supra normale, dont prenait soin un autre fantôme matérialisé qui avait l'habitude d'accompagner Estelle pour en favoriser les manifestations et qui disait avoir été, de son vivant, Benjamin Franklin ; en effet on remarquait une parfaite correspondance de traits et de taille entre le fantôme matérialisé et les portraits de Franklin.

Les matérialisations d'Estelle devinrent de plus en plus parfaites, jusqu'à atteindre une consistance suffisante pour soutenir la lumière aveuglante d'une lanterne sourde. Elle pouvait rarement s'exprimer de vive voix, et communiquait généralement par écrit, mais non point par l'entremise du médium. Elle écrivait directement avec sa main matérialisée et en présence de M. Livermore, qui fournissait, dans ce but, du papier préalablement contre-signé par lui. Elle s'exprimait souvent en français, langue qu'elle possédait à la perfection en son vivant, et que le médium ignorait complètement. Son écriture constitua toujours un parfait fac-similé de celle qui était propre à la femme décédée de M. Livermore.

Celui-ci prenait immédiatement note des phénomènes, et il en rédigeait le compte rendu, dès le lendemain. La plupart du temps, les séances avaient lieu chez lui ; il restait seul avec le médium, dont il retenait constamment les mains dans les siennes. Aux séances, assistèrent souvent son frère, son beau-frère, M. Groute et le docteur John F. Gray, qui attestèrent par écrit l'authenticité de ces manifestations prodigieuses et la scrupuleuse exactitude des procès-verbaux rédigés par M. Livermore. Le nombre des séances fut de 388 ; elles se prolongèrent pendant cinq ans consécutifs.

Après ces prémisses, je rapporte l'exposé de quelques épisodes, en commençant par la séance au cours de laquelle Estelle est apparue, visiblement, pour la première fois.

15 avril 1861. — M. Livermore débute par une description minutieuse des mesures de contrôle adoptées pour s'assurer contre toute possibilité de fraude ; après quoi il continue en disant :

Dès que la lumière fut éteinte, on entendit des pas pareils à ceux d'une personne marchant pieds nus, accompagnés du frou-frou d'une robe de soie. En même temps, par des coups frappés, il me fut communiqué : « Mon cher, je suis présente en personne ; ne parlez pas ». Simultanément, derrière moi se formait petit à petit une lumière globulaire, et aussitôt qu'elle fut suffisante pour éclairer la pièce, je vis ainsi que le médium devant nous un visage surmonté d'un diadème ; ensuite une tête tout entière entourée de voiles blancs, qui s'élevait lentement. Lorsqu'elle eut atteint une certaine hauteur, les voiles furent enlevés, et alors j'eus devant moi la tête et la figure de ma femme entourées d'une auréole lumineuse d'un diamètre de 18 pouces environ. L'identification de la décédée a été immédiate et complète de ma part, parce qu'à la similitude des traits s'ajoutait, d'une manière merveilleuse, l'expression caractéristique du visage. Peu après, le globe lumineux s'éleva, et une main de femme parut devant lui. Les deux manifestations se renouvelèrent à plusieurs reprises, comme si l'on voulait dissiper toute ombre de doute dans mon esprit. Le fantôme, abaissant ensuite la tête sur le globe lumineux, laissa tomber sur lui un flot de chevelure, dont la couleur était analogue à celle des tresses de ma femme ; il y correspondait aussi par la longueur inaccoutumée et l'abondance. On le passa plusieurs fois, doucement, sur son visage et sur celui du médium ; il me produisait l'impression de cheveux naturels...— (Epes Sargent ; p. 57)

18 avril 1861. — Tout à coup, la table s'éleva du parquet, la porte fut ébranlée violemment, les stores se soulevèrent et retombèrent à plusieurs reprises ; en somme, tout s'agitait dans la chambre. On répondait à nos questions par de retentissants coups frappés sur la porte, sur la fenêtre, dans le plafond, sur la table, un peu partout. Il nous a été dit que cela était dû à l'intervention de puissants esprits dont la présence était nécessaire pour prédisposer le milieu à des manifestations d'un ordre plus élevé.

Derrière nous, commença à se former et à s'élever une substance lumineuse pareille à de la gaze, accompagnée du frou-frou habituel de vêtements de soie, tandis que, simultanément, un bruit pareil au crépitement électrique devenait de plus en plus intense et vigoureux.

Une forme de femme tourna autour de la table, s'approcha, me toucha... Au moyen de coups frappés, on m'engagea à regarder par delà la source de lumière et, en me conformant à cette indication, je vis alors paraître un œil humain. Aussitôt après, la source de lumière s'éloigna, suivie du crépitement, et en s'éloignant, récupéra la splendeur qu'elle avait perdue. Elle revint ensuite à la place d'aparavant, en rendant visible une main de femme, d'une apparence normale, occupée à manipuler la gaze déjà changée de forme, pour en saisir ensuite un bord et le soulever. Avec un frémissement de joie indescriptible, sous ce bord découvert, je vis paraître le visage de ma femme, et plus précisément le front et les yeux qui avaient une expression parfaite... Il disparut, réapparut à plusieurs reprises, et chaque fois, il se manifestait d'une façon plus complète, en prenant une expression de sereine béatitude. Je lui demandai de m'embrasser, et à ma vive surprise, j'eus le plaisir de sentir, de voir qu'elle m'entourait le cou de son bras, en me donnant un baiser sonore, réel, palpable, malgré l'interposition d'une matière analogue à de la gaze. Puis, elle porta sa tête jusqu'à toucher la mienne, m'entoura de sa riche chevelure et me donna encore de nouveaux baisers, dont le bruit résonnait nettement dans la chambre.

A ce moment, la source de lumière fut éloigné à mi-chemin entre nous et la paroi, distante de dix pieds environ. En même temps, le crépitement s'accrut et la lumière s'intensifia dans les mêmes proportions, de manière à éclairer complètement le coin de la chambre et à dévoiler à mes yeux, dans toute sa plénitude, la figure de ma femme, droite face à la paroi, dans l'attitude de soutenir dans le creux de la main, le bras étendu, le globe de lumière, qu'elle agitait de temps à autre pour en raviver la luminosité, laquelle s'affaiblissait à tout moment. Elle prononça en murmurant mais, d'une manière très distincte, mon nom et le sien ; elle s'approcha ensuite de la glace, de façon à faire voir son image qui s'y réfléchissait ; ce qui n'a pas été l'une des moindres merveilles de cette mémorable séance ;.. — (Epes Sargent ; p. 59).

...Peu après fut épelé, par des coups, le message :

« Observez-moi ; je vais me léviter ». Aussitôt, en pleine lumière, cette forme s'éleva jusqu'au plafond, où elle resta suspendue durant quelques instants ; elle redescendit ensuite doucement, pour disparaître alors en un instant...

La pièce était éclairée de manière à pouvoir discerner nettement les petites veines du marbre au dessous de la glace... (Dale Owen, p. 388).

2 juin 1861. — Au moyen de coups frappés, on dicta « Examinez soigneusement tous les coins de la chambre : fermez la porte, mettez la clef dans votre poche ». Ce que je fis aussitôt.

Nous n'avions pas encore repris nos places, que les meubles commencèrent à se déplacer et à s'agiter, pendant que des coups résonnaient tout autour de nous ; des bruits terribles et prolongés, imitant le grondement du tonnerre, se succédaient sur la table.

Dès que le silence se rétablit, on entendit un faible bruissement, et une forme matérialisée vint se placer à côté de moi ; je sentais comme si son aura pénétrait toutes les fibres de mon organisme. Elle frappa sur le dossier de la chaise, puis sur mon épaule ; enfin elle se pencha sur moi, mit sa main sur ma tête et déposa un baiser sur mon front, pendant qu'une sorte de léger tissu me frôlait le visage. En même temps un globe de lumière brillante vint s'interposer entre nous, accompagné d'un fort crépitement électrique. Je levai les yeux et je vis devant moi la figure d'Estelle, nettement éclairée par la lumière qui vibrerait rapidement en face d'elle ; ce visage me paraissait spirituellement si beau, que je n'en avais jamais vu un pareil sur la terre. Elle me regardait avec une expression de béatitude rayonnante.

Elle m'enleva des mains une feuille de papier et me la rendit peu après, couverte d'un message écrit dans un parfait français. Je remarquerai que la médium ne connaît pas un mot de français (Dale Owen, p. 390).

18 août 1861 (8 h. du soir). — je suis seul avec le médium. L'air est chaud et lourd. Comme d'habitude, j'ai examiné soigneusement la chambre, j'ai fermé la porte à double tour, j'ai mis la clef dans ma poche, et me suis rendu compte de tout.

Après une demi-heure d'attente tranquille, nous avons vu surgir du sol une grosse lumière sphéroïdale complètement entourée de voiles, et qui, après s'être élevée au niveau de nos fronts, alla se placer sur la table. Les coups ont alors dicté : « Remarquez que, cette fois, nous sommes intervenus sans provoquer des bruits ». En effet, toute apparition de lumières était généralement précédée d'une série de crépitations, de clapotis, de coups violents, accompagnés de mouvements et transports d'objets ; tandis qu'en cette circonstance, le phénomène se déroula dans le calme le plus parfait...

L'idée me vint que cette séance pouvait être destinée à des buts spéciaux et que, par conséquent, je devais renoncer à des manifestations de ma femme. J'avais à peine formulé cette pensée, que je vis la lumière s'élever, devenir brillante, et en même temps apparut devant moi une tête couverte d'un bonnet blanc, orné, tout autour, de broderies. C'était une tête sans traits ; à cette vue, je demandai la signification d'une telle manifestation. On me répondit typtologiquement : « Lorsque j'étais malade... » J'ai compris alors ! Le bonnet apparu était la reproduction exacte d'un autre bonnet très spécial que ma femme portait au cours de la maladie dont elle est morte.

J'avais apporté avec moi plusieurs feuilles de papier plus grandes que d'habitude, tout à fait différentes de celles que j'avais employées jusqu'à ce jour-là, et sur lesquelles j'avais mis des signes spéciaux. Je les ai déposées sur la table, d'où elles furent retirées, pour reparaître près du parquet, suspendues à trois ou quatre pouces de distance du tapis. Je ne pouvais pas en juger d'une manière exacte, parce que la lumière n'éclairait brillamment, avec la surface de la feuille, qu'un rayon de trois ou quatre pouces de chaque côté ; on plus précisément, parce que la feuille seule constituait le centre de la lumière spirite, tout l'espace éclairé mesurant un pied de diamètre. Tout à coup, vint à se poser sur cette feuille une main imparfaitement conformée, qui serrait entre ses doigts mon petit porte-crayon en argent ; cette main commença à se mouvoir doucement sur la feuille, de gauche à droite, à la manière de ceux qui écrivent ; quand elle parvenait au bout d'une ligne, elle revenait en arrière pour en commencer une autre.

On nous engagea à ne pas regarder avec trop d'insistance le phénomène, mais seulement pendant quelques secondes chaque fois, afin de ne pas déranger, par nos regards, la force en action, mais comme le phénomène se prolongea durant presque une heure, cette demande n'empêcha point nos observations. La main qui écrivait ne resta normalement conformée que durant quelque temps ; elle se réduisit ensuite à un amas de substance obscure, de proportions un peu inférieures à celles d'une main normale ; toutefois elle continuait à diriger le crayon, et quand elle parvint au pied de la feuille, elle la retourna en commençant à écrire au verso. La manifestation terminée, les feuilles, que j'avais fournies et marquées, me furent rendues couvertes des deux côtés d'une écriture menue.

...Il est clair qu'en de pareilles circonstances, il n'y avait aucune possibilité de fraude : je serrais dans mes mains les deux mains du médium, la porte était fermée j'en gardais la clé dans ma poche, j'avais adopté au préalable toutes les mesures de précaution possibles (Epes Sargent, p. 62).

16 août 1861. — Dès que nous fûmes entrés dans chambre, la forme d'Estelle apparut. Elle demeura immobile au milieu de la pièce, pendant qu'une lumière spirite tournait rapidement autour d'elle de très près, en éclairant plus spécialement, parfois la figure, parfois le cou, parfois la nuque ; ceci

évidemment dans le but de nous montrer toutes les parties d'une manière bien distincte. Pendant que nous la contemplions, la masse de ses cheveux dénoués lui envahit la figure ; elle les repoussa de la main à plusieurs reprises. Elle avait les cheveux ornés de roses et de violettes. Ce fut là la plus parfaite de ses manifestations ; elle apparaissait distincte et naturelle comme lorsqu'elle était en vie...

4 octobre 1861. — Des coups épouvantables résonnèrent sur le parquet, en ébranlant la maison jusqu'aux fondements. Quand ils cessèrent, nous vîmes paraître en même temps les fantômes matérialisés de ma femme et de Franklin. Ils vinrent à moi tous les deux. Ce dernier en m'appliquant quelques tapes amicales sur l'épaule, la première en me caressant la figure. On était dans l'obscurité. Or, voilà que les pétilllements électriques se font entendre ; aussitôt la lumière brille de nouveau et me permet d'apercevoir la figure d'un homme fort et robuste, qui se tient debout. Sur ma demande, ce fantôme se promène par la chambre en se présentant à mes yeux dans des positions différentes et d'une façon très nette.

Ce fut ensuite le tour de ma femme, qui se manifesta en pleine lumière et dans toute sa beauté. Elle planait en l'air, en traversant ainsi doucement la chambre ; elle passa tout près de la table, la frôla des bords de sa robe blanche, en faisant même tomber à terre les feuilles, les crayons et d'autres menus objets qui se trouvaient dessus. Nous la voyions quelquefois se masquer le visage avec le tissu médiumnique, dont elle portait, d'autres fois, en avant les bords flottants. Elle nous fit voir et toucher le tissu, qui me sembla d'une nature très délicate ; ensuite elle le déposa sur la table, en plaçant derrière lui la source de lumière, de manière que nous pûmes bien en observer la transparence et en examiner la trame, semblable à de la toile d'araignée ; on aurait dit qu'un souffle aurait dû suffire pour la dissoudre. Elle répéta à plusieurs reprises l'expérience, et finalement fit passer sur ma figure les bords de sa robe flottante, qui me sembla substantielle. Chaque fois que le tissu médiumnique s'approchait de nous, nous percevions les émanations d'un parfum très pur qui me rappelait le « foin frais » et la violette. — (Sargent, p. 65).

10 novembre 1861. — Dès que nous fûmes assis, les coups frappés dictèrent : « Cette fois-ci, nous réussissons ». Peu après, ma femme apparut. En me tapotant gentiment l'épaule, elle m'informa qu'elle s'occupait d'aider le docteur Franklin. Celui-ci apparut tout à coup, et en laissant voir pour la première fois sa figure. Un autre fantôme matérialisé se tenait à côté de lui ; il portait, dans l'une de ses mains, la lumière et en projetait les rayons directement sur le visage du docteur Franklin. Toute perplexité au sujet de l'identité de ce dernier disparut aussitôt de mon esprit. Quel que fut l'endroit où cette figure se fût présentée à moi, je l'aurais sans hésitation qualifiée pour celle de Franklin, que je connaissais tout bien, ayant vu son portrait original. J'ajouterai même que la grandeur de son caractère ressortait bien plus manifeste de l'expression du visage vivant du fantôme, qu'elle ne ressortait de son portrait, qui ne pouvait évidemment pas la rendre. Il portait un habit brun façonné à l'ancienne ; il avait une cravate blanche. La tête était puissante, avec des boucles blanches aux tempes ; sa figure reflétait la bonté, l'intelligence, la spiritualité ; il avait l'apparence d'un homme chargé d'années, de dignité, d'empressement paternel, auquel tout le monde aurait senti pouvoir recourir pour en obtenir des conseils inspirés par la sagesse et la bonté. Il se représenta à plusieurs reprises : deux fois il s'approcha assez pour se laisser voir jusqu'au fond des yeux.

Ma femme parut trois fois vêtue de blanc, couronnée de fleurs ; sa figure angélique montrait une expression de béatitude céleste. — (Sargent, p. 67).

12 novembre 1861. — Le crépitement électrique se fit entendre, et aussitôt la lumière devint brillante, nous faisant voir que devant nous, assis à la table, se tenait le fantôme matérialisé du docteur Franklin. La lumière était si vive, et cet homme paraissait si réel, que son ombre se projetait sur la paroi comme s'il se fût agi d'une personne vivante. Il était assis dans une attitude digne, le corps légèrement renversé de biais sur le dossier de la chaise, le bras posé sur la table. De temps en temps, il s'inclinait vers nous, en nous examinant de son regard profond ; les longues boucles blanches de ses cheveux en accompagnaient les mouvements.

Il nous dit de fermer les yeux pendant un instant. Lorsque nous les rouvrîmes, nous le vîmes debout sur la chaise, d'où il nous dominait comme une statue. Ensuite il redescendit et reprit place, pendant que des bruits de toute sorte retentissaient dans différentes parties de la chambre — ce qui avait lieu d'ailleurs à tous ses mouvements.

On m'informa, de la part de ma femme, qu'un fantôme allait remettre au docteur Franklin un billet pour moi. (Je dois dire, à ce sujet, qu'au cours des manifestations que je viens de décrire, deux autres fantômes drapés dans des tissus blancs avaient apparemment contribué à la production des phénomènes ; l'un d'entre eux était le porteur de la lumière). Je vis en effet un fantôme s'approcher du docteur Franklin,

tendre vers lui une main qui serrait une feuille de papier, la déposer sur ses genoux, pour la reprendre ensuite et me la remettre directement.

La force en action était grande, et elle resta telle au cours de toute la soirée, permettant à mon silencieux visiteur de demeurer matérialisé et assis devant moi durant une heure et quart de suite. — (Sargent ; p. 67).

29 novembre 1861. — Outre le médium et moi, mon frère assiste à la séance. Conditions défavorables ; un orage avec pluie et éclairs sévit en ce moment même.

Dès que l'obscurité fut faite, nous vîmes surgir du sol une grosse lumière spirite. Je me mis aussitôt un gant ; mon frère en fit autant. Alors la lumière vint se placer dans le creux de ma main gantée ; je pus ainsi constater qu'une main de femme se trouvait en elle. Comme elle vint à moi plusieurs fois, j'ai été à même de saisir et palper attentivement cette main spirite dans toutes ses parties. Que l'on remarque que de l'autre main, je tenais serrées les deux mains du médium.

Le petit enfant décédé de mon frère se manifesta ensuite ; il vint à son tour me serrer la main, qui fut saisie, peu après, par une troisième grosse main, une main d'homme (vraisemblablement celle du docteur Franklin), qui serra la mienne et me la secoua si vigoureusement, qu'elle ébranla en même temps mon corps tout entier.

Ces mains serrèrent aussi celles de mon frère.

Il est à noter comment, dans l'espace de quelques minutes, trois mains, fort différentes par leurs dimensions et leur forme, étaient venues se placer successivement dans les nôtres, de manière à nous permettre de les bien identifier : la première était une main de femme, la deuxième était celle d'un petit enfant, la troisième, celle d'un homme adulte et robuste ; chacune était caractérisée par sa finesse, en faiblesse, sa force respectives.

Sur ma demande, la porte à deux battants s'ouvrit toute grande et se renferma à plusieurs reprises avec une violence extraordinaire. — (Sargent, p. 68).

30 novembre 1861. — Séance chez moi. Comme toujours, j'ai eu soin de former la porte à double tour. Conditions favorables : temps beau et froid.

Une fois faite l'obscurité, on entendit aussitôt des coups puissants sur la table, suivis du pétitement électrique ; mais aucune lumière ne parut. On nous dicta :

« Ce soir nous réussirons »... A un certain moment, on me demanda des allumettes, et on nous enjoignit de fermer les yeux. Je sortis de ma poche une allumette de cire et, tendant le bras, je la posai sur la table. Instantanément une main me l'enleva et, en la frottant trois fois sur la table, parvint à l'allumer. Nous ouvrimus les yeux : l'allumette de cire éclairait parfaitement la chambre ; devant nous était le docteur Franklin, à genoux derrière la table, que sa tête surmontait d'un pied environ. Nous le contemplâmes et jusqu'à ce que l'allumette fût sur le point de s'éteindre ; à ce moment, le fantôme disparut soudain. Alors on nous dicta par des coups : « Mes chers enfants, après cette dernière preuve, le monde pourrait-il douter encore ? C'est pour le convaincre que nous travaillons tellement. Benjamin Franklin ». — Et immédiatement après : « Mon cher, que je suis contente ! Estelle ». On me remit ensuite une feuille de papier sur laquelle était écrit : « Cette séance est la plus importante de toutes. Nous avons longuement essayé et renouvelé nos essais avant d'arriver à accomplir ce que vous avez vu ; mais enfin nos efforts ont été couronnés de succès. Pour vous démontrer que je suis une créature absolument conforme à vous, il m'a suffi cette fois de frotter une allumette ; mais combien de tentatives avant de parvenir à me manifester par la lumière terrestre ! Enfin j'ai triomphé des difficultés ! B. Franklin » — (Sargent, p. 69)

12 décembre 1861. — Séance chez moi. Je m'étais pourvu d'une lanterne sourde, sur laquelle j'avais adapté un obturateur muni de son régulateur, de manière à projeter à volonté un cercle de lumière du diamètre de deux pieds sur la paroi, à la distance de dix pieds.

Je déposai la lanterne allumée et ouverte sur la table et je pris les mains du médium dans les miennes. Aussitôt la lanterne fut soulevée en l'air ; nous fûmes invités à la suivre. Elle était portée par un esprit qui nous précédait et dont nous voyons nettement se dessiner la forme entière, entourée de voiles blancs, dont les bords frôlaient le parquet. Il déposa la lanterne sur le bureau ; alors nous nous arrê tâmes aussi. Nous nous trouvions vis à vis de la fenêtre, placée entre le bureau et la glace. La lanterne s'éleva de nouveau en se portant à cinq pieds de hauteur entre le bureau et le miroir, d'où elle projeta toute sa lumière sur la fenêtre, en nous décelant la figure du docteur Franklin, assis sur le fauteuil à bras.

Pendant dix minutes et sans interruption, le faisceau de lumière projeté par la lanterne éclaira son visage et sa forme tout entière, de telle sorte que nous pûmes l'examiner à notre gré. Sa figure paraissait d'abord absolument charmée et naturelle, de même que les cheveux et les yeux — dont je voyais le blanc étincelant de vie. Je ne tardai cependant pas à remarquer que cette forme subissait grandement l'influence dissolvante de la lumière terrestre ; les yeux finirent par se ternir, les traits perdirent cet éclat qu'ils avaient toujours quand le les contemplais à la lumière spirituelle.

A plusieurs reprises, on me demanda d'actionner le régulateur de la lanterne de façon à laisser passer plus ou moins de lumière ; en le faisant, je constatai que la lanterne planait en l'air, sans point d'appui.

Quand la manifestation fut terminée, nous avons trouvé une feuille de papier sur laquelle était écrit :

« Cela aussi, mon enfant, est pour l'avantage de l'humanité. Ce n'est que dans ce but que je m'emploie et que je travaille. B. Franklin ». — (Dale Owen ; p. 394).

23 janvier 1862. En face de la porte, apparut ma femme toute vêtue de blanc et entourée d'un voile bleu transparent... Elle avait au front une couronne de fleurs...

La lumière spirite projetait son faisceau lumineux sur toute sa forme en l'éclairant complètement ; nous la regardions avec un vif intérêt et plaisir, lorsqu'elle disparut soudain, rapide comme la pensée, en émettant un bruit semblable au sifflement du vent. On nous dicta : « Ce soir la saturation électrique est grande ; J'en ai profité pour vous montrer avec quelle célérité nous pouvons disparaître ». Un instant après, elle réapparut dans un aspect naturel et substantiel, comme auparavant. — (Sargent, p. 71).

15 février 1862. — Atmosphère humide et défavorable. Outre le médium et moi, assiste à la séance mon beau-frère, M. Groute, auquel la séance est consacrée d'une manière spéciale.

J'ai demandé des manifestations de force, et aussitôt nous avons reçu ce message : « Attention! Entendez-le; il arrive rapidement. Retirez vos mains de la table ». Immédiatement retentissait un épouvantable tapage métallique, qui ébranlait la maison de fond en comble. C'était comme un lourd tas de chaînes qui eût été lancé d'en haut, avec une violence forcenée sur la table. Le même bruit se répéta trois fois, avec une force toujours moindre. Après cela, une grande table de marbre très lourde commença à caracoler à travers la chambre ; une grosse caisse en fit autant. Un parapluie posé sur la table s'envola, en voltigeant dans la chambre et en touchant tantôt l'un, tantôt l'autre de nous, pour descendre ensuite entre les mains de M. Groute.

Ces manifestations de force avaient sans doute pour but de convaincre l'incrédule, nouveau venu, de la réalité de l'existence d'une puissance invisible autour de nous. En ce cas, le but fut atteint, car mon beau-frère avait pris toutes les précautions possibles pour se prémunir contre toute possible supercherie ; entre autre chose, il avait placé des cachets à la porte et à la fenêtre. — (Sargent, p. 73).

16 février 1862. — Vers la fin de la séance, l'esprit matérialisé de Benjamin Franklin écrivit ce qui suit sur une feuille de papier : « Mon enfant, en ce moment nos armes ont gagné une grande victoire ». Le lendemain, on apprit qu'au cours de cette même soirée, l'armée fédérale avait enfin prit d'assaut Fort Donaldson, sur le fleuve Tennessee. — (Sargent, p. 75).

22 février 1862. — Atmosphère humide ; conditions défavorables.

Après une demi-heure environ d'attente, une lumière cylindrique fort brillante, entourée de voiles, comme d'habitude, vint se poser sur la table ; près d'elle, apparut une tige avec deux roses ouvertes et un bouton, et des feuilles. Fleurs, feuilles, tiges semblaient parfaites. Ces roses furent rapprochées de mes narines. Je les trouvai parfumées comme des roses naturelles à peine cueillies ; leur parfum était même plus doux et plus délicat. Il nous a été permis de les toucher ; j'en profitai pour les examiner minutieusement. On nous dit alors : « Ayez soin de les manier avec précaution ». Je remarquai que la tige et les feuilles étaient plutôt gluantes au toucher ; comme j'en demandai le motif, on me répondit que l'inconvénient provenait des conditions humides et impures de l'atmosphère. Ces fleurs furent tenues près, ou au-dessus, de la lumière, qui semblait avoir la propriété de leur rendre de la vitalité et de la substance, comme si elle les nourrissait ; le même pouvoir paraissait être conféré à la main qui les soutenait.

J'avais noté que toutes ces créations spirites semblent se former et persister aux dépens des réserves électriques contenues dans le globe lumineux ; on le déduisait du fait que, dès qu'elles commençait à perdre de leur consistance, on les portait en contact ou près de la source de lumière, après quoi elles récupéraient comme par enchantement la substance et la vitalité perdues.

Au moyen des coups on nous dicta : « Voyez comme elle se dissolvent rapidement ». La petite branche fleurie était là, tout près de la lumière ; nous vîmes les fleurs se plier, tout à coup, fanées, sur leurs tiges; ensuite fondre peu à peu comme la cire au feu, jusqu'à se dissoudre et disparaître en moins d'une minute.

Alors les coups épelèrent : « Voyez ; elles reviennent ! » Aussitôt un filament blanc apparut devant le cylindre et ce filament se développa rapidement en forme de branche ; après apparurent et se reformèrent les feuilles ; ensuite le bouton de rose et les roses: le tout d'une manière parfaite ; cela prit à peu près autant de temps que la dissolution. Le phénomène fut renouvelé à différentes reprises ; c'était un spectacle merveilleux. On nous promit de le reproduire à la lumière du gaz, dès que les conditions atmosphériques le permettraient. (Sargent ; p. 75).

25 février 1862. — Outre le médium, assistait à la séance, avec moi, M. Groute. La chambre où avait lieu l'expérience était contiguë à une autre beaucoup plus petite à laquelle on accédait par une petite porte à coulisse. La porte qui conduisait aux deux chambres, ainsi que les fenêtres, furent soigneusement cachetées par M. Groute...

Bientôt une lumière brillante s'éleva du sol, en permettant à moi-même et au médium de voir la forme d'un fantôme d'homme, debout près de nous. Tout d'abord, nous ne parvînmes pas à l'identifier, à cause de la grande quantité de voiles qui en entouraient la figure; mais peu après, nous pûmes nettement discerner les traits bien connus du docteur Franklin. M. Groute ne fut pas autorisé, pour le moment, à s'en approcher mais bientôt, les conditions de force s'étant améliorées, on plutôt les effets inhibitoires de sa présence ayant été surmontés en partie, on nous communiqua ce message :

« Mon cher ami, maintenant tu peux venir voir ». M. Groute s'approcha et se trouva ainsi à son tour en présence du fantôme... Quoique la lumière ne fût pas aussi parfaite qu'elle l'était auparavant, il le vit cependant assez bien pour reconnaître que les traits du fantôme étaient identiques à ceux du docteur Franklin, tel qu'il paraît dans le portrait original. Eu effet, même dans les conditions de lumière dans lesquelles on se trouvait alors, les yeux, les cheveux, les traits, l'expression de la figure, ainsi qu'une partie des voiles dont se drapait la fantôme, étaient nettement discernables. Néanmoins, l'affaiblissement soudain de la lumière avait été important, et ceci par l'effet de la présence contrariante de M. Groute ; chose curieuse et instructive en même temps. Avec M. Groute dans la chambre, la lumière brillait de son éclat habituel ; mais s'il s'approchait, la lumière s'affaiblissait à mesure qu'il avançait ; par contre, elle redevenait brillante à mesure qu'il s'éloignait. Ce curieux phénomène démontre que la nature d'une personne vivante a une influence directe sur ces créations du monde invisible, et que cette influence agit parfois comme un élément perturbateur et neutralisant, sans d'autre motif de la part de la personne en question que la surprise, la crainte, ou une toute autre émotion dépendante d'une familiarité insuffisante avec les phénomènes médiumniques. (Sargent, p. 77).

3 novembre 1862. — Estelle apparut, le visage caché par ses cheveux dénoués ; pour voir sa figure, je les écartais moi-même de mes mains. Après cela, elle commença à s'élever lentement, jusqu'à ce que ses pieds atteignissent la hauteur de ma tête, sur laquelle elle passa en planant, pendant que les bords de sa robe flottante me frôlaient la figure et la tête. (Dale Owen, p. 395).

21 octobre 1863. — Ce soir- là, j'avais rapporté avec moi la lanterne sourde et, dès que la forme matérialisée d'Estelle parut, je projetai toute la lumière sur elle. Estelle tressaillit légèrement, mais resta immobile à sa place, en me laissant diriger le faisceau lumineux sur le visage, les yeux, la poitrine, les vêtements, partout. Quand je l'eus suffisamment examinée, elle disparut d'un coup. Peu après on dicta : « Ce n'est qu'au prix des plus grandes difficultés que je suis parvenue à me maintenir en forme durant quelque temps ». (Dale Owen, p. 396).

A propos de M. Groute, voici comment Dale Owen résume le compte rendu de deux séances auxquelles assistait ce témoin :

A la séance du 28 février 1863 (n° 346), était présent M. Groute, qui tenait les mains du médium. Le gaz une fois éteint, M. Livermore se sentit pousser par une grosse main contre le divan ; ensuite une lumière s'éleva du sol en montrant la figure du Dr Franklin, qui était au-dessus du divan. M. Groute la vit comme les autres et, dès qu'il put se convaincre qu'il s'agissait effectivement d'une forme humaine vivante, il courut à la porte pour s'assurer que personne ne l'avait ouverte. Après cela, il revint contempler la forme, dont il put palper les bords du vêtement.

Mais il avait un caractère d'un sceptique vraiment exagéré, et une semaine après, il demanda à assister à une autre séance pour tirer les choses au clair. Il voulut fermer lui-même les portes et les fenêtres ; en le faisant, il murmurait qu'il était bien décidé à ne pas se laisser tromper davantage.

Cette fois, la forme de Franklin apparut beaucoup plus nette ; il tenait lui-même dans le creux de la main la lumière par laquelle il s'éclairait, comme s'il voulait montrer à l'incrédule « Thomas » qu'il était le premier à désirer de lui fournir les moyens de l'examiner d'une manière satisfaisante.

M. Groute qui, dès le début de la séance, gardait les mains du médium et celles de M. Livermore dans les siennes, s'approcha du fantôme, vit, toucha ; et comme l'apôtre Thomas, se déclara enfin convaincu. (Dale Owen, p. 393).

Le Dr Gray me raconta cette autre intéressante observation. Au cours d'une des dernières manifestations du docteur Franklin, celui-ci se présenta tout d'abord avec le visage imparfaitement formé, de manière qu'il paraissait n'avoir qu'un seul œil ; à la place de l'autre et de la joue existait une cavité informe qui conférait au visage un aspect passablement horrible. Le médium Kate Fox en fut si terriblement impressionnée, qu'il jeta des cris, en provoquant l'extinction immédiate de la lumière spirite qui éclairait l'endroit.

« Petite sotte — s'écria le docteur Gray en la prenant par les mains — ne comprends-tu pas que tu contraries ainsi l'expérience la plus intéressante du monde, celle de la matérialisation graduelle d'un esprit ? »

Cette interprétation philosophique du phénomène eut la vertu de calmer peu à peu la jeune fille en dissipant ses peurs superstitieuses ; aussi, cinq minutes après, la figure du docteur Franklin réapparut, cette fois d'une manière si parfaite, et avec une telle expression de calme digne et de bénignité dans le regard, que le médium fut le premier à s'écrier : « Oh, qu'il est beau ! » (Dale Owen, p. 407).

Je termine ici, non sans regret, les citations tirées des relations théoriquement très importantes de Livermore. Dans la sélection que j'y fis, j'ai jugé utile de m'écarter un peu du thème spécial qu'il s'agit de discuter ici, afin d'exposer un tableau général des phénomènes obtenus au cours de ces mémorables expériences.

Parmi les passages que j'ai rapportés, on remarque de nombreux incidents qui demanderaient à être comparés avec d'autres, analogues, obtenus par la médiumnité de William Stainton Moses, de Mrs. D'Espérance, d'Eusapia Palladino, de Mrs. Hollis, de Mrs. Salmon, d'Eva C. et de Linda Gazzera ; mais ce travail m'éloignerait trop du thème spécial de cet ouvrage.

Je me borne donc à toucher brièvement aux principales analogies, en renonçant à citer des exemples.

Une première analogie très remarquable se rencontre entre les lumières obtenues par Livermore et celles obtenues par la médiumnité de William Stainton Moses, lesquelles, outre qu'elles présentaient les mêmes formes et dimensions, apparaissaient à leur tour constamment enveloppées dans une sorte de tissu semblable à la gaze. En outre, rappelons que les analystes des séances tenues avec M. Moses parlent, comme M. Livermore, d'une main médiumnique existant à l'intérieur des lumières. Qu'on ajoute qu'eux aussi avaient remarqué que ces lumières étaient apparemment alimentées par la main spirite qui s'y trouvait ou par la main spirite qui les tenait.

De même, dans la circonstance de l'émanation de parfums, on rencontre des analogies intéressantes entre les deux séries d'expériences, bien que ce phénomène soit beaucoup plus varié au cours des séances avec Moses, dans lesquelles des parfums de toute sorte tantôt transsudaient du front du médium, tantôt étaient répandus dans la chambre avec profusion jusqu'à rendre l'air irrespirable, tantôt étaient extraits de fleurs fraîches, apportées dans ce but. En cette dernière occasion, quelques fleurs suffisaient à produire des émissions énormes de parfums, mais avec le résultat de faire faner tout d'un coup, jusqu'à complet dessèchement, les fleurs soumises à l'expérience.

Une autre analogie intéressante — et cette fois dans la médiumnité d'Eusapia Palladino — consiste dans le fait que les formes matérialisées dont parle Livermore ne venaient jamais en contact avec les personnes vivantes sans interposer un tissu médiumnique, ou exiger des expérimentateurs l'interposition d'un tissu ou tégument naturel. On a vu que Livermore et son frère s'étaient mis un gant pour s'approprier à recueillir, dans le creux de leur main, une lumière médiumnique, et qu'Estelle consentit à embrasser Livermore « en interposant préalablement une substance semblable à la gaze ».

Or, des particularités identiques se vérifient dans les séances avec Mme Palladino, au cours desquelles, en général, les formes matérialisées ne touchaient et ne se laissaient toucher qu'à travers le

tissu du rideau ; de même, elles ne produisaient pas leurs empreintes dans la plastiline sans l'interposition d'un tissu médiumnique.

Et dans les séances de Livermore, comme dans celles avec Eusapia et Moses, on remarque une autre analogie : lorsqu'on apprêtait, ou lorsque étaient en voie de réalisation, des phénomènes importants, les personnalités médiumniques exhortaient à ne pas regarder avec trop d'insistance à l'endroit où se préparait ou se produisait le phénomène ; ceci à cause du pouvoir désintégrant et neutralisant que le regard humain et la concentration de l'attention exercent sur les forces extériorisées. Ainsi, pendant qu'une main matérialisée, éclairée, écrivait en présence de M. Livermore, celui-ci était invité à « ne pas regarder avec trop d'insistance le phénomène, mais seulement à de courts intervalles à seule fin de ne pas déranger, par son regard fixé, la force en action ». En d'autres circonstances, on demandait aux expérimentateurs de fermer temporairement les yeux : « Le docteur Franklin nous a engagés à fermer les yeux pendant un instant ; lorsque nous les rouvrîmes, nous le vîmes debout sur la table, d'où il nous dominait comme une statue ». Et plus loin : A un moment donné, on me demanda des allumettes, et on nous prévint de fermer les yeux ».

Voici un cas analogue tiré des séances avec Moses :

J'ai demandé qu'on apportât une lumière près de mon visage. « Mentor » y a consenti, et m'a invité à fermer les yeux. Lorsqu'il m'a dit de les rouvrir, j'ai vu en face de moi, à quelques centimètres à peine de ma figure, une lumière splendide ayant la forme et le volume d'un globe commun pour lampe. (Dr. Speer, in « Proceedings of the S.P.R., vol. IX, p. 275).

A la force inhibitoire du regard et de l'attention, correspond celle des tempéraments et leur action relative d'émanations vitales. A ce sujet, on ne peut que trouver bien instructif l'épisode narré par Livermore au sujet de l'effet contrariant que la présence de M. Groute s'exerçait sur la production des phénomènes :

Tant que M. Groute restait dans la chambre à côté, la lumière brillait de son éclat habituel, mais s'il s'approchait, la lumière faiblissait à mesure qu'il avançait ; par contre, elle reprenait son éclat à mesure qu'il s'éloignait.

Des effets analogues se réalisaient avec Moses, chaque fois que l'on introduisait des personnes nouvelles ; ce qui fait que les personnalités médiumniques finirent par conseiller aux membres habituels du groupe de rester peu nombreux, pour ne pas compromettre la progression des phénomènes. Des perturbations analogues se constataient avec Home et Eusapia Palladino, ainsi, du reste, qu'avec tous les médiums. C'est à cette particularité des phénomènes médiumniques que l'on doit de remarquer des degrés fort différents de syntonisation entre les différents groupes d'expérimentateurs, alors que les résultats que l'on obtient avec le même médium sont si divers et même contradictoires.

Je signalerai enfin un phénomène curieux exposés par Livermore et qui a aussi son équivalent dans les expériences avec Moses. Il consiste dans les bruits retentissants qui précédaient, d'ordinaire, la réalisation de manifestations importantes — phénomènes tellement habituel dans les expériences de Livermore, que, ne s'étant pas réalisé dans une circonstance, les personnalités médiumniques attirèrent sur ce fait l'attention des expérimentateurs par le message suivant : « Remarquez que, cette fois, nous sommes intervenus sans provoquer des bruits ». Or, avec la médiumnité de Moses, le même phénomène se réalisait. Il en demanda l'explication à l'esprit guide « Rector » qui répondit qu'il n'était pas facile de supprimer ces formes de manifestations bruyantes, parce qu'elles constituaient pour les « esprits » le moyen le plus rapide de délivrer le milieu de la saturation excessive de forces physiques extériorisées, lesquelles empêchent la production de manifestations supérieures.

Je termine par-là l'énumération des principales analogies existantes entre les modalités par lesquelles se produisaient les phénomènes dans les séances avec Kate Fox et celles qui étaient propres à d'autres médiums ; analogies théoriquement intéressantes et instructives, puisqu'elles confirment mutuellement les résultats obtenus, et par conséquent, fournissent des données précieuses pour servir à une future interprétation des faits.

Il ne me reste plus qu'à envisager les phénomènes dont il s'agit au point de vue spécial de la présente discussion, concernant la genèse et la nature des phénomènes matérialisés qui se sont manifestés : il faut apprécier, s'ils doivent être regardés comme de nature plastique, ou bien organique ; subconsciente ou extrinsèque. Je ne pense pas qu'il y ait lieu de gaspiller notre temps à discuter si les fantômes en question étaient des créations plastiques, ou organiques, puisqu'ils se montraient doués

d'intelligence, de volonté, d'activité. Il est vrai qu'ils sont apparus quelquefois incomplètement matérialisés, lorsque les fluides et la force qui était à leur disposition n'étaient pas suffisantes, mais incontestablement, il ne s'agissait point de fantoches plastiques puisqu'ils allaient et venaient dans la chambre étaient capables de monter sur la table ou sur une chaise, pensaient à alimenter les globes lumineux qu'ils tenaient dans le creux de leurs mains, en les agitant, le bras étendu ; ils étaient même en mesure de parler, bien qu'ils le fissent avec difficulté et d'une voix atone. Cela n'empêche pas de conclure que, s'ils parlaient ils respiraient ; ils devaient donc être organisés et vivants, et pas du des fantoches plastiques comparables à des « figures de cire d'un musée anatomique ».

En ces conditions, le problème substantiel à résoudre revient à se demander si les fantômes organisés et indépendants dont il s'agissait pouvaient, ou ne pouvaient pas s'expliquer à l'aide de la thèse fondamentale soutenue par M. Sudre, selon laquelle les fantômes seraient le produit exclusif d'une personnalité subconsciente extériorisée et matérialisée (prosopopèse).

Etant ainsi posé le problème à résoudre, je commence par rappeler qu'au cours de la séance du 10 novembre 1861, se réalisèrent simultanément trois fantômes matérialisés, et qu'au cours de la séance successive du 12 novembre, on vit se promener simultanément dans la chambre « quatre » fantômes matérialisés. Il s'ensuit que, si nous voulons nous tenir à l'interprétation de M. Sudre, on devrait dire qu'en ces occasions nous nous trouvons respectivement en face d'un phénomène de triple et puis de quadruple prosopopèse extériorisée et matérialisée !!! Ou plus exactement, on devrait dire que nous nous trouvons devant un phénomène quintuple de prosopopèse simultanée, étant donné que le médium ne tombait pas en sommeil médiumnique, et gardait toute sa conscience. En d'autres mots, on devrait consentir qu'en ces circonstances, la personnalité psychique du médium se soit dédoublée simultanément en cinq personnalités psychiques bien définies, dont quatre extériorisées, matérialisées, indépendantes, vivantes, intelligentes et agissantes. C'est ce que l'on devrait admettre pour pouvoir accepter l'hypothèse de la prosopopèse appliquée aux cas de matérialisation. Or, avant de souscrire à un pareil miracle, j'attends qu'on me fasse connaître au moins un seul exemple de désintégration pathologique d'une personnalité, avec formation relative de personnalités alternantes qui, au lieu de rester alternantes, aient été capables d'émerger et d'agir simultanément sous quatre aspects. On remarquera que je demande une chose psychologiquement impossible. Je le sais, mais comme ce phénomène se réalise dans les expériences de matérialisation et dans celles de la « voix directe », il faudra conclure que, si le dédoublement simultané d'une individualité psychique en cinq personnalités indépendantes est une impossibilité psychologique, les personnalités simultanées qui se manifestent dans les phénomènes de matérialisation et dans ceux de « Voix directe » sont étrangères au médium et aux assistants. Et nous voilà, par une nécessité logique, ramenés forcément à l'hypothèse spirite.

Il me semble donc que cette première observation, basée sur les faits, soit suffisante à ruiner irrémédiablement l'hypothèse de la prosopopèse extériorisée et matérialisée.

Je me contenterai donc maintenant d'énumérer les preuves admirables d'identification personnelle fournies par l'entité matérialisée d'Estelle, sans les commenter ni les discuter ; d'autant plus que j'ai déjà envisagé d'une manière complète, dans ce même ouvrage, la valeur théorique des preuves les plus importantes : celles de l'identité d'écriture et des messages en une langue ignorée du médium.

Je fais donc observer que la personnalité médiumnique ici considérée est parvenue à démontrer son identité en recourant aux meilleures preuves dont puisse disposer une personnalité de défunt qui se manifeste en se montrant, durant plusieurs années, sous la même apparence — celle qu'elle avait de son vivant — en écrivant des centaines de messages avec une identité de l'écriture, en s'exprimant dans une langue étrangère qui lui était familière pendant sa vie et que le médium ignorait, en revêtant ses idées d'une forme nettement personnelle, en ajoutant à cela des preuves surnuméraires de nature hautement suggestive, comme, par exemple, la reproduction matérialisée du bonnet orné de broderies qu'elle portait pendant la maladie qui l'avait entraînée au tombeau ; enfin, en renforçant les preuves d'identification par la production de phénomènes prodigieux destinés à prouver l'intervention réelle de personnalités spirituelles étrangères aux assistants.

Le fantôme matérialisé de Benjamin Franklin n'intervenait pas dans un but d'identification personnelle, mais uniquement pour contribuer au succès des manifestations d'Estelle en utilisant cette « énergie électrique » qu'il avait profondément étudiée en son vivant. Cependant ce fantôme reproduisait la taille et les traits de celui qu'il disait être.

Et à propos de cette dernière manifestation, il est bien de faire ressortir le fait si impressionnant, que l'esprit de Franklin, après être parvenu à se faire voir à la lumière d'une allumette en cire — c'est-à-dire à la lumière terrestre, si nuisible aux formes matérialisées — a transmis le message suivant : « Mes chers enfants, après cette dernière preuve, le monde pourrait-il douter encore ? C'est pour le convaincre que nous travaillons tant ». Dans une autre circonstance, après avoir permis que le faisceau lumineux d'une lanterne sourde fût tourné en plein sur lui, de manière à le désintégrer rapidement, il dictait cet autre message : « Cela aussi, mon enfant, est pour le bien de l'humanité. Ce n'est que dans ce but que j'emploie mon activité et que je travaille ». — Quelles tristes considérations ces nobles paroles ne suggèrent-elles pas ? Elles nous montrent, en effet, que le fantôme matérialisé de Benjamin Franklin dès l'an 1861, jugeait que les preuves qu'il avait fournies à l'appui de la survivance de l'esprit humain devaient rationnellement suffire pour enlever aux vivants tout doute au sujet de l'avenir dans l'au-delà ; il ajoutait qu'il se pliait, avec d'autres esprits, à la tâche si ardue de se manifester et se matérialiser, rien que dans le but de fournir au monde ces preuves capitales. On ne peut nier que la série entière des expériences dont il s'agit, qui se sont prolongées durant cinq ans, devrait rationnellement suffire à fournir la preuve expérimentale de la survivance de l'esprit humain. Mais soixante cinq ans se sont, hélas ! écoulés depuis la date de ces mémorables expériences, et non seulement le monde n'est pas encore convaincu, mais dans le cercle même des personnes qui étudient les manifestations métapsychiques, on continue plus que jamais à discuter et à se chamailler à ce sujet. Et ceci, bien qu'une masse de faits aussi merveilleux que ceux fournis par la personnalité spirituelle de Benjamin Franklin se soit rapidement accumulée. On doit donc reconnaître que Franklin a trop compté sur les facultés rationnelles de l'homme, sans songer qu'elles sont souvent obscurcies par le brouillard des idées préconçues et par le misonéisme qui caractérise surtout les hommes de science ; misonéisme qui rend ces derniers toujours prêts à accueillir toute hypothèse gratuite et absurde s'harmonisant avec leurs préjugés, et à répudier aveuglément une vérité manifeste et incontestable, si celle-ci contraste avec les préjugés invétérées. Franklin, malheureusement, n'avait pas tenu compte que ce qu'on appelle la « crédulité des incrédules » est infiniment plus aveugle et tenace que la « crédulité des âmes simples », pour la combattre, pour la vaincre, les faits sont insuffisants, ainsi que les procédés scientifiques et analyse comparée, appliquée à un grand nombre de faits ; la convergence admirable de toutes les preuves dans le sens de l'interprétation spiritualiste des faits est elle-même insuffisante. Que demande-t-on alors ? Voici : Il n'y a, il ne peut y avoir que l'œuvre du temps qui soit capable d'en triompher ; et le dramatique histoire de tous les précurseurs le démontre de cent manières différentes ? Dans un siècle, l'humanité civilisée reconnaîtra sans d'autres discussions la grande vérité qui aujourd'hui coûte tant d'amertumes à ceux qui la défendent.

Poursuivant mon exposé des cas remarquables de fantômes complètement matérialisés, j'observe que le troisième cas classique de ce genre est celui de la céleste « Népenthès », fantôme qui se manifeste au cours d'une série spéciale d'expériences où intervint la médiumnité de Mrs. d'Espérance. En cette circonstance se produisit un fameux incident, théoriquement très important, à savoir que le fantôme, qui déclarait être contemporain de l'époque héroïque de l'ancienne Grèce, écrivit de sa propre main un message en grec ancien, dans le carnet de l'un des expérimentateurs. La valeur théorique de cet incident est accrue de beaucoup par l'heureuse considération que tous les assistants ignoraient la langue grecque ancienne.

Les origines de ces mémorables séances sont bien connues. Un groupe d'éminents expérimentateurs norvégiens, parmi lesquels se trouvaient des professeurs d'Université, des hommes de lettres, des médecins, des magistrats, et des pasteurs luthériens, dans le but de s'assurer à quel point les conditions de préparation physique des assistants influent favorablement sur la production des phénomènes, se proposa de s'abstenir pendant six mois de toute boisson alcoolique, de tabac et de drogues analogues, en vue de commencer, après le troisième mois, une série de douze séances auxquelles on ne devait admettre aucune autre personne, et auxquelles chacun s'était formellement engagé à intervenir sans interruption.

Des représentants des deux sexes se trouvaient en parties égales dans le groupe, qui était composé d'une trentaine de personnes.

Lorsque le cours de séances fut terminé, plusieurs, parmi les expérimentateurs, en publièrent des comptes rendus dans des livres ou opuscules. J'extrai ce qui suit du journal de la Baronne Peyron (Light, 1907, p. 439), et des longues citations d'un livre : « Harper i Luften », publié par un magistrat faisant

partie du groupe, citations que Mme d'Espérance exposa au cours d'une conférence. Dans la relation norvégienne, l'auteur cite, après autorisation préliminaire, les noms de presque toutes les personnes qui assistèrent aux séances ; toutefois, Mrs. d'Espérance ne s'est pas crue autorisée à en faire autant dans sa conférence. (Light, 1903, p. 547,559,571). On apprend d'après le journal de la baronne Peyron, que l'organisateur des séances fut le docteur Von Bergen, investigateur métapsychiste bien connu; et l'on sait, d'après la conférence de Mrs. d'Espérance que Herr Sjostedt fut préposé à la direction des séances. Celles-ci avaient lieu chez le professeur E.

Les dispositions prises relativement à la salle des séances furent cachées au médium, lequel devait arriver de Gothembourg à Christiana. — « Je ne sais pour quelles raisons — écrit la baronne Peyron — on jugea inopportun que le médium entrât dans la salle des séances pendant la journée, de sorte que, le moment venu de nous réunir, on dut perdre beaucoup de temps à modifier les dispositions qui avaient été adoptés pour l'éclairage du local ».

L'apparence de « Népentès » se manifesta l'une des premières et continua de se manifester dans presque toutes les séances. C'était une forme de femme de la plus grande beauté ; elle se montrait à la lumière en même temps que le médium, qui « était éveillée et se tenait assise avec les autres, hors du cabinet ». Elle se matérialisait au milieu du cercle, se conformait à tous les désirs des assistants, se prêtant tantôt à se faire photographier, tantôt à écrire sur le carnet de l'un des assistants, tantôt à laisser prendre le moulage de sa main en la plongeant dans la paraffine liquéfiée.

Ce dernier épisode a été exposé de la façon suivante par le docteur Von Bergen :

L'attente était impatiente et pleine d'anxiété. « Réussira-t-elle ? ne réussira-t-elle pas ? » se demandait chacun. Notre état d'âme fut ressenti par le médium, qui fit observer : « Ne m'adressez pas la parole ; je dois rester tranquille ; tâchez de garder votre calme et votre sérénité ». Le léger bruit produit par la main, qui se plongeait dans le liquide et en sortait, continua durant quelques minutes dans l'ombre du rideau, tandis que nous apercevions complètement la forme blanche penchée sur le récipient. Puis Népentès se redressa et se tourna vers nous...regardant autour d'elle jusqu'à ce qu'elle aperçut Herr E. assis derrière un autre expérimentateur qui le cachait à moitié ; alors elle s'avança vers lui, suspendue en l'air, en lui tendant un objet. — « Elle me tend un morceau de cire ! » —s'écria-t-il ; puis, se reprenant « Non, c'est le moulage de sa main : celle-ci en est couverte jusqu'au poignet ; elle se dissout à l'intérieur du modèle ». Tandis qu'il parlait encore, la forme glissait tranquillement vers le cabinet, laissant le modèle de paraffine entre les mains de Herr E. — On avait obtenu enfin le phénomène tant désiré ! — La séance achevée, on examina le moulage. Extérieurement, il paraissait informe, grumeleux, formé d'un grand nombre de couches superposées de paraffine ; par la petite ouverture du poignet, on apercevait à l'intérieur l'empreinte de tous les doigts d'une main extrêmement petite.

Le jour suivant, nous portâmes ce gant à un modelleur de profession (un certain Almiri) pour lui en faire tirer le plâtre. Lui et ses ouvriers regardaient stupéfaits ce modèle, et constatant qu'une main humaine, après l'avoir produit, n'aurait pu ensuite se retirer, ils finirent par l'appeler une oeuvre de sorcellerie. Quand le travail fut exécuté, nous pûmes tous admirer une main très petite et complète jusqu'au poignet, dans laquelle on observait pleinement les ongles, et où se dessinaient les lignes les plus fines des jointures et de la paume. Les doigts fuselés et parfaitement conformés stupéfièrent l'artiste plus que toute autre chose et le convainquirent de l'origine super normale du modèle, d'autant plus que les doigts se présentaient pliés de telle manière qu'une main humaine n'aurait pu sortir de cette forme.

La façon dont Népentès se dématérialisait au milieu du cercle, est décrite en cet autre passage.

Elle restait tranquillement au milieu de nous en baissant lentement la tête, sur laquelle brillait son habituel diadème. En peu de temps, sans que l'on entendit le plus léger bruit, la surhumaine, la spirituelle Népentès, si belle, si réelle, si vivante, s'était convertie en un petit nuage lumineux pas plus grand qu'une tête humaine, sur lequel brillait encore le diadème ; puis cette luminosité s'effaçait, le diadème se dissolvait et disparaissait à son tour : tout était fini.

Voici enfin le fameux épisode du message écrit en langue grecque classique.

..., Népentès se représenta, plus belle que jamais. Malgré toute l'admiration et le respect que je professe envers les aimables et charmantes dames de ma connaissance, je dois dire que mes yeux n'ont jamais rien vu de comparable à cette sublime créature — femme, déesse, quelle qu'elle fût ; — et je ne suis, par mes paroles, que l'interprète de l'admiration générale. Apercevant Heer E., penché sur son carnet, occupé à prendre des notes, elle resta un instant à le regarder ; Heer E. l'invita alors à écrire une phrase pour lui et lui offrir le carnet et le crayon qu'elle accepta. Heer E. se leva et se plaça derrière elle,

observant. Ils se trouvaient à côté du médium, mais plus en arrière ; nous regardions ce groupe de trois êtres avec une anxieuse attente. — « Elle écrit » — annonça Heer E. Nous voyions les deux têtes penchées sur les doigts écrivant, dont on percevait distinctement les mouvements. Peu après, le carnet et le crayon furent rendus à Heer E., qui se rassit, triomphant. Nous examinâmes cette feuille, sur laquelle nous trouvâmes tracées des caractères grecs de forme très claire, mais inintelligibles pour tous les assistants. Le lendemain, nous les fîmes traduire du grec ancien en grec moderne, puis en notre langue. En voici le contenu : « Je suis Népentès, ton amie ; lorsque ton âme sera oppressée par trop de douleur, invoque-moi, Népentès, et j'accourrai promptement pour soulager tes peines ». — Heureux mortel ! pensions-nous, en le félicitant.

J'arrête là les citations. — A propos des expériences sus-indiquées, il faut d'abord tenir grand compte des conditions probatoires exceptionnelles dans lesquelles tout s'est passé. Qu'on remarque que le local était constamment éclairé par une lumière qui restait suffisante pour qu'on se reconnût pût prendre des notes et, en fait, distinguer tout ce qui se passait dans la chambre. Le médium était assis avec les autres dans le cercle, visible à tous, et constamment réveillé. Il tournait le dos au cabinet médiumnique, dans lequel se formaient les fantômes matérialisés, pour en sortir ensuite et se montrer aux expérimentateurs. Quant à Népentès, elle se matérialisait et se dématérialisait presque toujours au beau milieu du cercle. Il s'ensuit que les conditions d'expérimentation étaient absolument idéales, puisque, en ces conditions, toute tentative de fraude devenait littéralement impossible.

Passant à la production des phénomènes, je remarquerai d'abord ce qu'on lit de Népentès, qui plonge et replonge sa main dans la paraffine liquéfiée pour en reproduire le « modèle » si désiré ; et l'opération une fois terminée, se retourne, en cherchant du regard le professeur E., qu'elle paraît constamment préférer, et en l'apercevant à demi cache derrière le dos d'un autre expérimentateur, se dirige vers lui et lui remet le gant de paraffine ; je rappellerai que, dans une autre occasion, elle s'arrête pour regarder le professeur E. occupé à prendre des notes ; ce dernier, en lui présentant le carnet et le crayon, la prie d'écrire quelque chose pour lui — ce quelle fait de bon gré, en composant en message ignoré de tous les assistants. Quand on révise ces détails, la pensée s'oriente vers la théorie de M. Sudre, selon laquelle les fantômes matérialisés ne seraient que des pantins plastiques « qui ont l'apparence de la vie » grâce à un phénomène de prosopopée, mais qui en réalité peuvent être comparés aux « figures de cire d'un musée anatomique ».

Et, tout aussitôt, on est amené à méditer sur la force obscurcissante des idées préconçues, qui poussent les hommes à affirmer l'opposé de ce qui est attesté par les faits.

Il me reste à faire ressortir la signification très impérative d'une personnalité matérialisée écrivant dans une langue ignorée du médium et des assistants ; circonstance qui intervient de la façon la plus opportune pour neutraliser absolument une objection fantastique dont j'ai parlé précédemment à propos des cas analogues à celui que je viens de citer, mais dans lesquels les personnalités médiumniques s'expriment ou écrivent en des langues ignorées du médium, mais connues du consultant. On pourrait objecter en ces cas, que le médium puise sa connaissance d'une langue dans la subconscience du consultant. J'ai déjà fait remarquer que cette hypothèse est tellement absurde, que les opposants eux-mêmes n'ont jamais osé formuler ; mais ce qu'ils n'ont pas fait jusqu'ici, ils peuvent le faire un jour, vu les conditions théoriques désespérées dans lesquelles ils se trouvent, et de plus en plus. D'où la grande valeur des cas analogues à ceux que je viens de présenter, qui opposent préalablement un démenti à cette hypothèse, en montrant que le phénomène se réalise également, même hors de la présence de subconsciences fournissant au médium la connaissance des langues. Par conséquent, on est obligé d'admettre la présence réelle, sur place, d'une personnalité spirituelle étrangère au médium et aux assistants.

J'affirme donc, sans craindre de me tromper, que les cas de Xénoglossie dans lesquels la personnalité médiumnique parle ou écrit couramment en une langue inconnue du médium, considérés concurremment avec les cas analogues dans lesquels la personnalité médiumnique cause ou écrit couramment en une langue ignorée du médium et des assistants suffiraient même à eux seuls, à démontrer d'une façon irréfutable la validité de l'hypothèse spirite. Or, si l'on songe que les catégories de manifestation, médiumniques qui en démontrent la validité sont, en vérité, fort nombreuses (mon présent ouvrage en fournit la preuve), de manière à confirmer cette validité sur la base scientifique de l'« analyse comparée » et de la « convergence des preuves », il y a lieu d'être surpris en la voyant tellement combattue dans les milieux scientifiques mêmes. Mais tout étonnement disparaît quand on songe que des

phénomènes semblables se sont réalisés constamment à travers les siècles, chaque fois qu'apparut à l'horizon du progrès humain l'aube d'une Grande Idée.

Toujours à propos de l'épisode très important dont nous nous occupons, je fais observer que les cas de personnalités qui parlent ou écrivent en des langues ignorées du médium et des assistants sont rares. Mais il est naturel qu'il en soit ainsi, étant donné que les personnalités des défunts qui se manifestent, sont presque toujours des parents ou des relations des expérimentateurs ; ils ne peuvent donc qu'avoir communs avec eux la langue ou le patois. Cependant, dans mes classifications se trouvent onze cas dans lesquels les personnalités des décédés parlent ou écrivent en des langues ignorées du médium et des assistants. Un peu plus loin, je rapporterai deux autres incidents du genre, qui ont eu lieu récemment à Varsovie, à l'occasion de la matérialisation de fantômes.

J'en viens à rapporter un exemple tiré de mes propres expériences, et que j'ai inséré dans mon livre : *Ipotesi Spiritica teoriche Scientifiche*, paru en 1903.

Cet épisode s'est déroulé au cours d'une longue série d'expériences avec Eusapia Palladino, expériences organisées par le « Circolo Scientifico Minerva », de Gênes, et auxquelles ont pris part, avec moi, les professeurs Moselli et François Porro, le docteur Joseph Venzano, et Louis Arnaud Vassallo, directeur du « Secolo XIX ».

A la séance du 10 février 1902 assistaient avec moi quatre membres du Cercle, à savoir : MM. Félix Avellino, Evariste Testa, Jérôme Pastorino et Joconde Faggioni.

J'extraits du procès-verbal de cette séance, rédigé par moi-même, le passage essentiel qui suit :

A la gauche du médium prend place M. Evariste Testa, à sa droite, M. Joconde Faggioni. La chambre est faiblement éclairée par la lumière d'une bougie placée dans l'antichambre.

... Tout à coup, nous percevons les mouvements du rideau du cabinet médiumnique, située derrière M. Testa. Ensuite une main, dont la forme se profile, visible pour nous tous, émerge à cet endroit, atteint M. Testa, en le touchant, en la caressant, pour se retirer ensuite rapidement. Après cela, le rideau s'agite de nouveau, s'enfle, adhère à la figure de M. Testa. Celui-ci déclare se sentir en contact avec une tête complètement matérialisée. Il n'a pas encore achevé sa phrase, que nous sentons tous le bruit d'un baiser déposé sur son visage. M. Testa prie la personnalité qui se manifeste de vouloir bien lui faire connaître son nom. On entend alors (derrière le rideau) des sons inarticulés, ayant toutefois le timbre de la voix humaine, comme si derrière ce rideau se trouvait quelqu'un qui fît des efforts surhumain pour parvenir à articuler des mots ; ces sons finissent, en effet, par constituer une voix humaine : une voix grêle, aphone, qui profère, en épelant les syllabes, ces mots en italien : « je suis ta mère... Mon enfant ! » — Suivent d'autres baisers, d'autres caresses longues et affectueuses, avec l'interposition du rideau. M. Testa, plus que jamais anxieux d'obtenir quelque preuve décisive d'identité, demande à la personnalité matérialisée de se montrer à lui visiblement. On obtient une réponse affirmative. Et voilà que les rideaux s'ouvrent par le milieu ; à la hauteur d'environ 40 centimètres au-dessus de la tête d'Eusapia, se présente un buste de femme, qui tantôt s'avance, tantôt se retire d'un mouvement lent et alterné. Étant donné la position que j'occupe relativement à la porte d'où vient la lumière, je ne parviens à discerner que d'une manière confuse cette forme matérialisée ; il en est de même de M. Testa et Avellino. Mais MM. Faggioni et Pastorino, mieux placés, et fort près de la forme matérialisée, déclarent apercevoir nettement le profil d'un visage de femme, dont ils distinguent très bien les traits ; leurs observations à cet égard sont tout à fait concordantes. M. Testa, se basant sur la description que les deux témoins ci-dessus font, minutieusement, des traits du fantôme, est de plus en plus convaincu qu'il s'agit réellement de sa mère ; aussi insiste-t-il avec chaleur, prie-t-il, exhorte-t-il la forme matérialisée de s'avancer, pour qu'il parvienne à la voir. Devant les sollicitations M. Faggioni, avec l'accent d'une personne qui ne se résout pas volontiers à enlever à une autre ses illusions, lui fait remarquer : « Mais non, mais non, cher Monsieur Testa ; la forme que j'aperçois ne peut être votre mère ; j'en discerne nettement les traits et je puis vous dire que c'est une toute jeune femme ». — « Mais oui, mais oui — répond M. Testa — ma pauvre maman est morte à l'âge de vingt ans ! »

Cette coïncidence de fait, si surprenante et si inattendue, ne manqua pas de produire une profonde impression sur tous les assistants. Aucun de nous ne pouvait soupçonner que la mère de M. Testa fût décédée si jeune. M. Testa était d'ailleurs une nouvelle connaissance pour nous tous, étant entré depuis quelques jours seulement dans notre Cercle.

Ici se termine le procès-verbal de la séance. Mais cet épisode devait avoir une suite fort intéressante, le lendemain.

M. Testa imagina de prouver ultérieurement l'authenticité de l'incident qui l'avait beaucoup impressionné ; à cette fin, il prit une photographie de sa mère, et y adjoint d'autres portraits de jeunes dames, en ayant soin de les choisir exclusivement parmi ceux qui remontaient à la même époque. Il alla ensuite chez M. Faggioni, en le priant de lui indiquer lequel de ces portraits ressemblait davantage à la forme qu'il avait aperçue.

M. Faggioni examina alors soigneusement, l'une après l'autre, ces photographies ; quand il arriva à la dernière, il s'écria : « Voilà la forme que j'ai vue ! » — C'était bien le portrait de Mme Testa.

Il faut donc convenir que M. Faggioni avait bien observé que l'incident exposé implique une preuve excellente d'identification personnelle de décédés ; et ceci d'autant plus que le portrait de la mère de M. Testa — que j'ai vu — n'avait pas la plus lointaine ressemblance avec son fils, et que dans la collection de photographies présentée à M. Faggioni, il y avait celui d'une tante de M. Testa, qui ressemblait assez à ce dernier.

Telles sont les conclusions auxquelles amène rationnellement l'épisode ici décrit ; bien entendu pour ceux qui gardent l'esprit libre du brouillard des préjugés, et surtout pour ceux qui possèdent une vaste connaissance des cas médiumniques, et par conséquent, aussi la compétence nécessaire pour circonscrire, dans les limites légitimes, certaines hypothèses naturalistes, dont la portée réelle est extrêmement étroite, mais qui aux opposants peu au courant de ces cas, apparaît au contraire illimitée.

Quant à M. Sudre, nous savons déjà que, en se basant sur ses propres conclusions au sujet des phénomènes de matérialisation, il se débarrasse aisément des cas analogues à celui que j'ai cité, en disant :

La ressemblance que ces derniers (les fantômes) peuvent présenter avec des personnes qui ont vécu, provient des souvenirs du sujet et de ceux des assistants. C'est un phénomène de cryptomnésie suivi d'une objectivation.

Et avec cela, M. Sudre est bien sûr d'avoir résolu sans appel le formidable problème ! Or, étant donné la légèreté déplorable avec laquelle notre auteur lance ses jugements sans jamais s'inquiéter d'analyser les faits au sujet desquels il discute, je ne puis m'empêcher de rapporter un cas qui le contredit formellement. Je le rapporte, bien qu'il s'agisse d'un cas familier à tous ceux qui s'occupent de ces questions. Je fais allusion au cas fameux de « Svens Stromberg », obtenu par la médiumnité de Mrs d'Espérance.

Le récit de ce fait très intéressant a paru d'abord (1893) dans les Revues métapsychiques suédoises, allemandes, françaises, canadiennes ; le principal investigateur du cas considéré, M. Filder, en a publié un compte rendu dans la revue anglaise *The Medium and Daybreak*. Je le tire d'un article de Mme d'Espérance, paru dans le *Light* (1905, p. 43). Cette dame écrit :

Le 3 avril 1890, à 10 heures du matin, je me trouvais à mon bureau, occupée à écrire plusieurs lettres d'affaires qu'il fallait expédier avant midi. J'avais daté une feuille de papier et tracé l'en-tête ; puis je m'étais arrêtée pour m'assurer de l'orthographe d'un nom. Lorsque je remis les yeux sur la feuille, je m'aperçus que ma plume ou ma main avait écrit spontanément et avec de grands caractères les mots « Svens Stomberg », de manière à rendre cette feuille inutilisable. C'était sans doute un nom suédois, bien qu'il fût absolument inconnu. Un peu contrariée, car il me restait beaucoup à écrire avant l'heure du courrier, je mis la feuille de côté et j'en commençai une autre, oubliant l'incident jusqu'au moment où, ma correspondance achevée, je voulus mettre les papiers en ordre, et où la feuille portant le nom étranger me tomba sous les yeux. Cette fois, j'arrêtai sur elle mon attention et me demandai aux employés s'ils ne connaissaient point quelqu'un du nom de Svens Stromberg ; mais la réponse négative fut générale. Plus tard, en écrivant mon habituel rapport journalier pour M. Fidler, qui se trouvait en Angleterre, je fis allusion à l'incident. Ce rapport fut, comme d'habitude, reproduit au copie de lettres, circonstance que je crois devoir rapporter, parce qu'elle établit exactement la date de cet incident et la rend incontestable. La copie de lettres, ainsi que la feuille sur laquelle le nom fut écrit, ont été conservés.

Deux mois après, M. Alexandre Aksakof, le professeur Boutleroff et d'autres amis russes vinrent nous trouver. M. Fidler était également rentré d'Angleterre, et nous discussions entre nous des meilleurs moyens d'obtenir des photographies de fantômes matérialisés.

« Walter », notre esprit-guide, se disait désireux de nous donner son assistance, et nous discussions journalièrement avec lui à ce sujet. Dans une de ces séances préliminaires, « Walter » écrivit : « Il y avait

ici un esprit qui a dit s'appeler Stromberg, lequel désirait que ses parents fussent informés de sa mort. J'ai oublié de vous le dire avant. Il me semble qu'il a dit être mort dans le Wisconsin, le 13 mars, et être né à Jemtland. Ce pays existe-t-il ? De toute façon, il est mort, et désire que ses parents le sachent. Il était marié et avait une douzaine d'enfants. »

Ce message n'intéressa pas beaucoup les assistants, à l'exception de M. Fidler, qui observa : « Qui sait s'il ne s'agit pas de ce même Stromberg qui écrivit son nom, il y a plusieurs mois, sur une feuille de papier de mon bureau ! S'il est mort à Jemtland, qu'il nous fasse le plaisir de nous donner l'adresse de sa femme. » — Il fut répondu : « Non, il est mort en Amérique, et ce sont ses parents qui vivent à Jemtland ». — « C'est bien, répliqua M. Fidler ; donne-moi l'adresse de ces derniers, et j'écrirai. »

Le lendemain, les préparatifs pour les séances projetées furent terminés ; mais à cause de l'heure avancée personne ne songeait à faire une séance ce jour-là. Cependant le professeur Boutléroff, auquel était confié le rôle de photographe, exprima le désir d'essayer l'intensité de la lumière, afin d'en constater l'effet ; nous entrâmes donc tous dans la salle des séances, pour assister à l'essai.

Lorsque tout fut prêt, le professeur Boutléroff pria de me mettre à la place qui m'était réservée, en face de l'appareil, de telle façon que mes traits puissent être fixés sur la plaque ; ce que je fis, tandis que les autres restèrent avec le professeur. On éteignit la lumière, on découvrit la plaque et l'on mit le feu au magnésium. Dans cette fraction de seconde, j'avais senti nettement un contact à la tête, mais avant que je puisse le déclarer, quelqu'un s'écria : « Il y avait un homme derrière vous ! — Je l'ai vu aussi ! , — « Et moi aussi » s'écrièrent les autres.

Je fis savoir à mon tour que j'avais ressenti un contact, mais sans rien voir.

Naturellement, nous attendîmes avec impatience le développement de la plaque et l'épreuve que l'on en tira : or, c'était vrai ! Derrière moi apparaissait dans la photo une tête d'homme à l'aspect placide et serein, contrastant avec mes propres traits bouleversés par l'éclair du magnésium.

Tandis que les autres continuaient à s'occuper des préparatifs des séances, M. Fidler demanda à « Walter » s'il ne pouvait pu lui apprendre quelle était cette entité photographiée. — « Oui, nous répondit Walter, c'était ce Stromberg dont je t'ai parlé. Je dois même te dire qu'il n'est pas décédé dans le Wisconsin, mais à New Stockholm, et que la date de sa mort est le 31 mars, et non le 13. Je me rappelai qu'elle contenait le 3 et le 1, mais j'ai inversé les chiffres en te les rapportant. Ses parents habitaient à Strom Stocking, ou un nom de ce genre, dans la province de Jemtland. Il a dit, à ce qu'il me semble, qu'il émigra en 1886, qu'il se maria et qu'il eut trois fils, et non six. Il mourut aimé et pleuré de tous ». — « C'est très bien, répliqua M. Fidler ; maintenant veux-tu me dire ce qu'il désire ? Dois-je peut-être envoyer sa photographie à sa veuve ? — « Tu n'a pas encore bien compris, lui répondit Walter ; — j'ai bien dit que ce sont ses parents de Jemtland qui ignorent son décès, et non pas sa femme ; et il désire qu'ils en soient informés, et qu'ils sachent qu'il est mort aimé et pleuré de tous ». — « Vraiment observa alors M. Fidler, ce serait donc à la veuve qu'il conviendrait d'écrire ; mais de toute manière, puisque cela lui fait plaisir, j'écrirai, ou pour le moins je prendrai des renseignements à ce sujet ». — « Je t'en remercie pour lui. Il m'a dit que tout le monde le connaît à son pays ; je m'imagine donc que si tu envoies la photographie au Jemtland, tu atteindras ton but. Envoies en aussi une épreuve à sa femme ; car le brave homme pense que ses parents recevront avec plaisir de ses nouvelles ».

Le lendemain, M. Fidler tint sa promesse et écrivit au pasteur de Strom, dans le Jemtland, demandant si un homme appelé Stromberg, émigré en Amérique, vers 1886 avait habité dans sa paroisse ; dans le cas affirmatif, il le pria de lui communiquer le nom et l'adresse de ses parents.

Puis, M. Fidler se mit à chercher dans les cartes géographiques la localité de New Stockholm, mais inutilement. Il alla se renseigner alors auprès de différentes agences d'émigration, mais toujours en vain. Enfin il écrivit à un ami. M. Ohlen, vice-consul à Winnipeg, au Canada, en lui racontant ce qui s'était passé et en le priant de lui dire s'il existait par là une localité de ce nom.

Peu de temps après l'envoi de cette lettre, arriva la réponse du curé de Strom qui disait avoir consulté les registres paroissiaux, et constaté que nulle personne de ce nom n'avait jamais habité le pays. Il informait cependant qu'un certain Svens Ersson s'était marié et était parti pour l'Amérique vers cette époque, qu'il y avait beaucoup d'autres Svens, mais qu'aucun d'eux ne portait le nom de Stromberg. Ces renseignements, joints au fait que personne ne connaissait l'existence d'un New Stockholm, et que ce lieu n'était pas marqué dans les cartes, paraissait montrer clairement que nous avions été mystifiés ; j'engageais donc M. Fidler à ne pas s'occuper davantage de ce cas.

Quant à la lettre au consul Ohlen, elle était partie et l'on ne pouvait pas la rattraper.

Du temps se passa. Un matin le courrier apporta un journal canadien. En le parcourant, les yeux de M. Fidler tombèrent sur les mots « New Stockholm, en tête d'un article signé « A. S. » — Il écrivit immédiatement à l'auteur de l'article, adressant la lettre au directeur du journal, avec prière de la faire parvenir au destinataire. Dans cette missive, il demandait des informations sur un certain Sven Stromberg, décédé à New Stockholm au cours du printemps 1890.

En attendant, le consul Ohlen avait reçu la lettre de M. Fidler, et bien qu'il ne fût ni spirite, ni bien disposé envers qui l'était, il s'était prêté à faire des recherches pour satisfaire son ami. Une correspondance active s'engagea entre eux, correspondance qui aboutit à l'arrivée en Suède du consul Ohleu, désireux de tirer les choses au clair. Pendant ce temps, ce M. « A. S. » auquel M. Fidler avait écrit, fournissait, lui aussi, des renseignements et des données importantes. Voici enfin le résumé de ce que l'on parvint à apprendre.

Svens Ersson, natif de Strom Stocken, paroisse de Strom, dans la province de Jemtland, en Suède, s'était marié avec Sarah Kaiser, avait émigré au Canada et, une fois établi là, avait pris le nom de Stromberg. Cette dernière circonstance est assez commune parmi les paysans de la Suède, dont les familles ne portent pas de noms qui leur soient propres ; c'est-à-dire que si, par exemple, un paysan nommé John a un fils qu'il appelle Charles, celui-ci est désigné par le nom de Charles Johnson (fils de John) ; s'il lui naît au contraire une fille qu'on nomme Marie, celle-ci ne sera pas désignée sous le nom de Marie Johnson, mais sous celui de Johnsdaughter (Marie fille de John). Or, comme cet usage n'est pas exempt d'inconvénients pour les Suédois établis à l'étranger, ceux-ci adoptent souvent un nom de famille. De sorte que Svens Ersson, établi au Canada, avait emprunté le nom de son pays natal comme nom de famille, en le faisant devenir Svens Stromberg. Là, il avait acheté des terres dans une région qu'on appela ensuite New Stockholm (en 1887) ; il eut trois fils, et mourut dans la nuit du 31 mars 1890. On consulta à ce sujet la femme du défunt, le médecin qui l'avait soigné et le pasteur qui assista à la mort. La femme et le pasteur dirent que l'un des derniers désirs exprimés par lui, avait été que ses parents et ses amis de Suède fussent informés de sa mort. Ce désir ne fut pourtant pas exaucé (bien qu'une lettre eût été écrite dans ce but), pour des raisons assez divers, dont la principale était que le bureau postal était éloigné de 24 milles..., et la lettre ne fut pas envoyée à destination. Toutefois la veuve, à cause du bruit soulevé par la lettre de M. Fidler et les personnes qui étaient venues la chercher, fut saisie par la crainte et le remords, et se rendit tout exprès à Whitewood pour expédier enfin la missive qui avait subi un si long retard.

Lorsque la lettre arriva à Strom, en Jemtland, le pasteur écrivit aussitôt à M. Fidler, pour relater les détails ci-dessus, détails que M. Fidler avait déjà obtenus du consul Ohlen, du pasteur canadien et de M. A. S. — En conclusion : d'après les rapports que je viens de citer, on peut constater que tous les détails communiqués médiumniquement étaient conformes à la vérité.

La photographie de Sven Stromberg fut identifiée à son tour auprès de ses nombreux concitoyens à Strom, où elle fut accrochée à la sacristie, avec invitation aux personnes qui reconnaissaient en elle le défunt d'y apposer leur signature. Elle nous fut finalement retournée avec de très nombreuses signatures et beaucoup de commentaires ; parmi ceux-ci, plusieurs se rapportaient à la moustache qu'il portait sur sa photographie, et qu'il n'avait pas lorsqu'il avait émigré, très jeune encore.

Toute l'enquête sur le fait avait pris un an à M. Fidler, mais en récompense, elle avait été couronnée d'un plein succès. Toutes les correspondances, ainsi que les certificats, les documents, les attestations signées des différentes personnes impliquées dans cette enquête, en Suède comme au Canada, furent soigneusement gardées, et après le décès de M. Fidler, passèrent entre mes mains.

On apprit par l'enquête que la station postale la plus proche de New Stockholm est Whitewood, à vingt-quatre milles de distance ; qu'il existe maintenant entre les deux pays un service hebdomadaire régulier, mais qu'avant 1890, le service était des plus irréguliers et des moins fréquents, et que le voyage pour se rendre à Whitewood devait être fait à pied ou à cheval ; que jusqu'en 1893, la plus proche station télégraphique se trouvait à 100 milles du pays, et qu'il n'y avait pas de chemin de fer ; circonstances qui écartent absolument toute possibilité que la nouvelle de la mort de Stromberg ait pu atteindre, par une voie normale, la Suède, dans l'intervalle de temps écoulé entre la mort et le message médiumnique.

Il reste donc acquis que 60 heures après sa mort, survenue à New Stockholm, dans le nord du Canada, Svens Stromberg écrivit son nom sur une feuille de papier, dans le bureau de M. Matthew Fidler, et dans la ville de Gothembourg, en Suède.

... Svens Stromberg avait prospéré dans son pays d'adoption, et il était très fier de sa réussite ; il désirait donc que ses concitoyens apprissent qu'il était devenu, au Canada, un homme beaucoup plus

considérable qu'il n'aurait pu le devenir dans son pays natal. Probablement ce désir, joint à un sentiment de nostalgie posthume, contribua à lui donner les énergies nécessaires pour accomplir sa tâche, et nous préparer, à nous, un an de travail, pour prouver d'une manière incontestable qu'il y était parvenu.

Les défenseurs de l'hypothèse spirite ont une dette de profonde reconnaissance envers M. Matthew Fidler, qui a étudié à fond, avec une ténacité admirable, ce cas très intéressant et justement célèbre, qui suffirait à lui seul à résoudre affirmativement la grande énigme de l'intervention réelle des décédés dans les manifestations médiumniques. Il suffirait à la résoudre, grâce aux circonstances de temps et de lieu où il s'est déroulé, si on les rapproche de la personnalité absolument ignorée et très obscure du défunt qui s'est manifesté, et des modalités complexes et fort éloquents qui permirent de confirmer tous les détails de l'événement ; enfin, si l'on tient compte que le phénomène de matérialisation s'y trouve relié, d'une manière indissoluble, aux messages médiumniques qui l'ont précédé et suivi. Tout cela constitue un ensemble de preuves convergentes vers la même démonstration, qui est celle de la pensée réelle sur place du décédé communicant, ainsi que d'autres personnalités spirituelles qui contribuèrent à la manifestation.

Relativement à l'incident le plus important que contient ce cas, c'est-à-dire la matérialisation du visage d'un décédé inconnu de tous, un très obscur visage parfaitement identifié par ceux qui connurent le défunt — j'invite M. Sudre à expliquer par la théorie qu'il propose : « La ressemblance que les fantômes peuvent présenter avec des personnes qui ont vécu provient des souvenirs du sujet ou de ceux des assistants (cryptomnésie) » ; Or, comme il ne peut y avoir de doute que M. Sudre reconnaîtra que, dans le cas ici commenté, il ne peut être question de souvenirs ayant pu rester latents au fond des consciences des assistants, il en résulte qu'il devra se trouver dans l'inéluctable nécessité d'admettre que, par surcroît, pour ce qui concerne les phénomènes de matérialisation, la raison est du côté des partisans de l'hypothèse spirite, quand ils affirment, en se basant sur les faits, que l'on rencontre dans les phénomènes en question — ainsi que d'ailleurs dans tous les autres — des circonstances de réalisation qui prouvent d'une manière positive, que souvent l'« idée directrice », ou la « Volonté organisatrice » est étrangère au médium et aux assistants.

J'ajoute en même temps que, si le cas que j'ai exposé démontre cette vérité d'une façon incontestable et décisive, il ne faut toutefois pas oublier que les cas qui le précèdent ratifient la même vérité, bien que cela ait lieu — pour ainsi dire — sous une forme mathématique.

Je remarque enfin que le cas examiné ici peut être comparé aux cas rapportés plus haut dans lesquels les personnalités médiumniques parlent ou écrivent couramment en des langues ignorées de tous les assistants ; car, dans ce cas, il s'agit d'une personnalité médiumnique qui matérialise son visage, inconnu de tous les assistants ; démonstration qui, au point de vue théorique, revêt un degré équivalent de valeur probatoire.

Je termine en invitant les adversaires de l'hypothèse spirite, qui croiraient avoir quelque chose à objecter aux conclusions que je viens de formuler, à vouloir bien en faire connaître les raisons, pour rendre hommage à la recherche de la vérité par la vérité.

Il ne sera pas inutile de rapporter encore quelques cas très récents de matérialisation de formes complètes, vivantes et parlantes, qui se sont produits et se produisent encore à Varsovie par l'entremise du médium polonais Frank Kluski, lequel — remarquez le bien — est un riche banquier, qui se prête aux fonctions de médium par amour exclusif de la science. Il est en outre un poète délicat et passionné pour les sciences naturelles. La médiumnité est héréditaire dans sa famille ; il se sent porté à expérimenter par un impérieux besoin de pénétrer le grand mystère dont il est lui-même le protagoniste inconscient.

Le professeur Pawloski eut l'occasion d'assister à quelques séances chez M. Kluski et il en a fait paraître un rapport dans le numéro de septembre 1925 du « Journal of the American Society for Psychical Research ». Ce compte rendu est extraordinairement intéressant à différents points de vue ; mais je dois me borner à en reproduire quelques passages en relation avec le thème que nous discutons. Le professeur Pawloski synthétise en ces termes ses impressions relativement aux fantômes matérialisés qui se manifestent avec M. Kluski.

Le détail qui frappe davantage dans les matérialisations de fantômes humains — je dirai même le détail scientifiquement le plus important — consiste dans le fait qu'ils se comportent absolument comme des personnes vivantes. On aurait dit des invités dans une réception mondaine. Il faisaient le tour de la chambre, prodiguaient des sourires aux expérimentateurs qui leur étaient familiers pour montrer qu'ils les

reconnaissaient ; ils regardaient avec curiosité ceux qu'ils ne connaissaient pas encore... Dans leur manière aimable de se comporter envers tout le monde, dans l'empressement avec lequel ils répondaient aux demandes, en tout ce qu'ils faisaient, se manifestait leur vif désir de nous convaincre tous du fait qu'ils étaient des entités spirituelles proprement dites, et non pas des personnalités éphémères ou hallucinatoires...

...Les fantômes qui se matérialisent dans les séances avec Kluski sont des personnes de décédés appartenant à toutes les nationalités, et elles parlent généralement leur langue. Néanmoins, si les expérimentateurs leur adressent une demande dans une langue différente (et qui est presque toujours le polonais), ils comprennent parfaitement. On pourrait croire qu'ils possèdent la faculté de lire la pensée dans la mentalité des assistants, puisqu'il n'est pas nécessaire d'exprimer ses désirs ou de leur poser des questions, pour en obtenir une réponse ou être exaucés en ce qu'on désire. Il suffit de penser à ce que l'on voudrait que le fantôme fît, pour que celui-ci y consente ; à moins qu'il ne consente pas, et réponde par un refus. En effet, les fantômes refusent parfois d'obtempérer aux requêtes des expérimentateurs ; ou bien ils expliquent qu'ils ne peuvent réaliser un phénomène donné, en promettant toutefois d'essayer dans d'autres circonstances. Tous les fantômes ne sont pas en mesure de parler ; ils communiquent alors au moyen des coups et c'est un procédé plutôt long et ennuyeux. Quand ils parlent, leurs voix résonnent parfaitement nettes et avec un timbre sonore normal, mais on dirait qu'elles résonnent comme un murmure... fort.

Si l'on observe la vivante expression de leurs physionomies quand ils parlent, on reste convaincu de leur individualité. Dans une de ces circonstances, et tandis que se matérialisait la personnalité d'un Turc (qui était connu des autres expérimentateurs), j'ai été à même de lire nettement sur son visage les sentiments qui l'animaient, quand il remarqua sur mes propres traits l'expression de stupeur et de satisfaction que son apparition avait produite sur moi. Il était venu vers moi en s'inclinant et en me saluant en turc par ces mots : « Chokyask Lebistan ? » — Voyant que je n'avais pas compris, il répéta, avec une certaine emphase, les mêmes paroles, en me souriant aimablement. Nous autres, Polonais, nous éprouvons un sentiment de grande sympathie pour la nation turque ; ce qui fait qu'en ne comprenant rien de ce qu'il disait, je répondis par l'exclamation : « Vive la Turquie ! » — Je m'aperçus aussitôt qu'il avait compris, parce qu'il me sourit de nouveau ; ses yeux brillaient de joie, et il applaudit en battant des mains. Après cela, il s'inclina, me saluant encore, et se retira. Ma courtoisie lui avait procuré un instant de satisfaction patriotique. Je pris aussitôt note phonétiquement de la phrase qu'il avait prononcée ; le lendemain j'allais chez une personne connaissant la langue turque pour me la faire traduire ; j'appris ainsi que la phrase signifiait : « Vive la Pologne ! ».

...La plus rare, et probablement la plus élevée des formes de matérialisation obtenue par Kluski, forme que j'ai vue deux fois, est une figure solennelle de vieillard complètement lumineux. On croirait voir un phare lumineux. On m'a dit qu'il visite souvent le cercle. La lumière qui se dégage de son corps est assez intense pour éclairer tous les assistants, et même les objets les plus lointains de la chambre. Les centres de plus grande luminosité sont, chez lui, la région du cœur et les paumes des mains.

Dans les séances avec Kluski, la table médiumnique derrière laquelle, est étendu le médium, est placée dans un angle de la chambre. Le fantôme lumineux parut un jour, au centre, à une certaine distance de nous ; il portait sur la tête un chapeau conique et était revêtu d'une longue robe, abondamment drapée. Il s'avança vers nous d'un pas majestueux, tandis que sa toge se déroulait derrière lui sur le sol. Il dessina d'une main un grand triangle en l'air, et se prit à parler d'une voix solennelle et profonde. Il s'arrêta pendant une dizaine de secondes derrière moi, en étendant la main vers l'assistance, une main d'où se dégageait la lumière, tandis qu'il parlait. Il se retira ensuite dans un coin, où il disparut. Sa venue produisit une telle abondance d'ozone dans la chambre, que le milieu en resta saturé, même après la séance. Il paraissait un homme très âgé, portant une longue barbe grise. La langue qu'il pratiquait était gutturale, incompréhensible pour tout le monde, bien que les assistants connussent, à eux tous, une douzaine de langues. Pour le moment, on n'est pas encore parvenu à identifier ce fantôme, ainsi que la langue qu'il parle ; mais dans le cercle, il est connu sous le nom de « prêtre assyrien » ; qualificatif qui s'adapte admirablement à l'aspect et au costume sous lesquels il se manifeste.

Il me semble que ces passages tirés du compte rendu du professeur Pawloski contribuent tout d'abord à infliger l'un des démentis habituels et cumulatif à la théorie de M. Sudre, selon laquelle les formes matérialisées seraient toutes des pantins plastiques « qui ont l'apparence de la vie », grâce à un phénomène de prosopopée, mais qui en réalité peuvent être comparées aux « figures de cire d'un musée

anatomique ». Or, le professeur Pawloski affirme au contraire que « le détail qui frappe davantage en eux consiste dans le fait qu'ils se comportent parfaitement comme des personnes vivantes ». Et Il ajoute « On aurait dit des invités d'une réception mondaine. Ils faisait le tour de la chambre en prodiguant des sourires de reconnaissance aux expérimentateurs qui leur étaient familiers, et ils regardaient avec curiosité les nouveaux venus ». —Voilà une façon de se comporter plutôt invraisemblable pour des fantoches animés par la prosopopée, et on en conviendra. En outre, le Pr. Pawloski écrit que « dans tout ce qu'ils faisaient, apparaissait le désir anxieux de convaincre les expérimentateurs du fait qu'ils étaient des entités spirituelles proprement dites, et non pas des personnalités éphémères et hallucinatoires ». — Cette anxiété est, elle aussi, plutôt invraisemblable dans l'hypothèse de M. Sudre, et parfaitement compréhensible et naturelle s'il s'agit d'entités spirituelles indépendantes. Et que dire du fantôme du Turc qui s'exprime dans sa langue, ignorée de tous les assistants, et au sujet de laquelle M. le Pr. Pawloski observe : « J'ai été à même de lire nettement dans son visage les sentiments qui l'animaient, quand il remarqua, sur mes propre traits, l'expression de stupeur et de satisfaction que son apparition avait produite sur moi ? ». Lorsqu'on peut lire, dans l'expression du visage d'un fantôme, les sentiments qui lui traversent l'esprit, il est difficile de ne pas reconnaître que le fantôme possède effectivement une mentalité animatrice de sa physionomie, comme il arrive chez les personnes vivantes.

Quand au fantôme du « prêtre assyrien », je ferai remarquer que si, un jour, les expérimentateurs de Varsovie pouvaient faire intervenir aux séances quelque archéologue, parmi ceux qui déchiffrent les écritures cunéiformes de Babylone et de l'Assyrie, et que si l'on parvenait ainsi à découvrir que le fantôme du « prêtre assyrien » s'exprime réellement en langue assyrienne ou chaldéenne, on atteindrait alors une autre excellente preuve en faveur de la genèse indépendante de plusieurs fantômes matérialisés. Ce n'est qu'en totalisant les preuves que l'on parviendra un jour à la solution définitive du grand problème.

De toute façon, prenons note que dans les expériences de Varsovie, l'on rencontre deux autres formes matérialisées qui parlent des langues ignorées de tous les assistants ; et que, au dire du professeur Pawloski, les formes matérialisées qui se manifestent parlent ordinairement dans leur propre langue ; ce qui multiplie les cas de l'espèce dont nous nous occupons, en faveur de la théorie admettant l'indépendance psychique de beaucoup de fantômes matérialisés.

Avant de mettre de côté le thème des matérialisations, il nous faut dire deux mots des phénomènes d' « idéoplastie », afin de faire ressortir l'erreur dans laquelle tombent les chercheurs modernes, en écrivant que l'existence de ces phénomènes est le résultat d'une découverte très récente, alors qu'au contraire, ils sont connus depuis plus d'un demi-siècle. Le docteur N. B. Wolfe les avait obtenus en 1867, avec le médium Mrs. Hollis.

Les méthodes de recherche adoptées par le Dr Wolfe étaient excellentes. Bien qu'il eut le bonheur d'expérimenter avec un médium supérieur à tout soupçon, il voulait voir et toucher du doigt, comme Saint Thomas. Il ne faisait donc pas l'obscurité, mais il enfermait sous clef le médium dans une grande armoire en bois, qui lui servait de cabinet médiumnique. Dans le centre de l'armoire, il avait pratiqué une ouverture ovale capable de laisser passer le buste d'une personne, et il avait protégé cette ouverture à l'aide d'un rideau glissant sur une tringle tel que l'on pouvait l'actionner de l'intérieur du cabinet. Les fantômes matérialisés ouvraient ce rideau et se manifestaient en pleine lumière aux expérimentateurs. En ces conditions, le docteur Wolfe obtint des phénomènes fort intéressants de matérialisations complètes de fantômes vivants et parlants, mais obtint aussi des reproductions plastiques, en effigie, de personnes décédées. Ainsi, par exemple, étant un grand admirateur de Napoléon Ier, et ayant fait des recherches sur sa famille, il obtint avec son médium le portrait, plasticisé et coloré au naturel, de l'Empereur et de l'Impératrice Joséphine, ainsi qu'à plusieurs reprises, le portrait du plus récent Président des Etats-Unis, M. Buchanan, qu'il avait connu de son vivant. Or, on comprend que le Dr Wolfe n'avait jamais confondu ces reproductions d'effigies de défunts avec les matérialisations authentiques de fantômes vivants et parlants qui se manifestaient à lui ; il les regardait cependant comme étant d'origine spirite, à cause des rapports qu'elles avaient avec les matérialisations des fantômes vivants.

La partie vraiment nouvelle de ces expériences consiste dans le fait qu'une même personnalité de défunt se manifestait, tantôt en effigie plasticisée et plate ; tantôt en une forme nettement matérialisée, au point de pouvoir dialoguer avec le M. docteur Wolfe. C'est ce qui s'est produit à plusieurs reprises avec

le fantôme du Président Buchanan. A la page 317 de son livre : « Startling Facts in Modern Spiritualism », le Dr Wolfe rapporte ce qui suit :

Buchanan resta matérialisé si longtemps et si solidement, que j'ai eu le temps d'aller chercher une lettre autographe qu'il m'avait envoyée, lettre que je gardais encadrée et pendue dans le salon. Je la lui remis, en lui demandant s'il se rappelait en quelle circonstance il me l'avait écrite. Il la prit et se retira durant une demi-minute environ dans le cabinet. Quand il réapparut, il ne se présenta plus de face, mais de profil ; il lisait attentivement la lettre qu'il avait à la main. Une autre minute se passa ; après quoi il se retira, mais pour se représenter presque immédiatement, et cette fois de face.

Il étendit le bras en me présentant la lettre et dit : « Je m'en rappelle fort bien, mon cher Wolfe ; c'est une lettre d'introduction pour M. Forney ».

Cet incident ne manque pas d'intérêt ; il me semble qu'il induit à penser que l'alternative d'une même personnalité qui se manifeste, tantôt sous forme d'effigie plastique tantôt en forme de matérialisation qui vit, sent et parle, tend à justifier l'opinion du docteur Wolfe, selon laquelle les deux modalités si différentes de manifestations avaient la même origine spirite. On devrait en inférer que, lorsque même la « force » était défaillante, les esprits faisaient ce qu'ils pouvaient en plasticisant leurs portraits ; lorsque par contre la « force » disponible restait suffisante, ils en profitaient pour se matérialiser plus ou moins complètement.

Et, par ainsi, je termine les citations de phénomènes de matérialisation, sur lesquels je me suis plutôt étendu, non point que je leur attribue une importance théorique spéciale, mais uniquement pour exercer s'il est possible, une action heureuse sur les opinions des expérimentateurs contemporains, en général. Ceux-ci, ayant « découvert de nouveau » qu'au moyen des médiums à effets physiques on obtient des phénomènes « d'idéoplastie » proprement dite, pensent pouvoir en conclure, avec trop de hâte et en opposition avec l'analyse comparée des faits, que les phénomènes de matérialisation doivent être tous réduits à des phénomènes « d'idéoplastie » ; c'est-à-dire à des phénomènes « d'objectivation et plasticisation de la pensée subconsciente du médium ». Il en résulte qu'il est urgent de dissiper sans retard cette erreur déplorable qui, en désorientant la recherche, ne fait qu'entraver le triomphe final du vrai ; Et j'espère que les nombreux cas que j'ai cités de fantômes matérialisés qui non seulement vivent et sentent, mais parlent et écrivent même en des langues ignorées de tous les assistants, suffiront pour éclaircir définitivement, et pour tous, la vraie position des choses.

Il faut reconnaître toutefois que l'erreur dans laquelle versent les expérimentateurs de nos jours, bien qu'elle tienne à une analyse trop superficielle des faits, est justifiable, dans une certaine mesure, parce que les faits qu'ils examinent démontrent précisément cela et pas davantage. Il s'ensuit qu'en se basant sur les résultats limités qu'ils obtiennent, ils auraient raison de conclure que les phénomènes de matérialisation observés par eux dépendent d'une faculté super-normale inhérente à la subconscience humaine ; faculté qui, en des circonstances données, auraient le pouvoir de soustraire de la substance somatique à son propre organisme (ectoplasme), pour l'objectiver et la plasticiser en suivant les directives de la pensée subconsciente du médium (idéoplastie), et parfois, pour l'organiser à son image (matérialisations). Ces conclusions contiennent incontestablement une proportion importante de vérité. En effet, comme l'a dit Joseph Mazzini, « La Vérité est un prisme à plusieurs faces, et l'erreur consiste à en contempler quelques-unes, en se figurant qu'on les contemple toutes ». Or, c'est justement dans cette illusion que consiste l'erreur où trébuchent tous nos contradicteurs. Personne, en effet, n'a jamais imaginé de contester l'existence des phénomènes animiques. Mais ceux-ci ne représentent qu'un seul côté du Prisme-Vérité, dont l'autre côté est constitué par les phénomènes spirites. Et l'ensemble de tous ces phénomènes provient d'une cause unique : « l'Esprit humain », qui, s'il agit en qualité « d'incarné », provoque les phénomènes animiques et s'il opère en qualité de « désincarné », détermine les phénomènes spirites. Dans ces conditions, il est naturel que l'on doive trouver une parfaite identité substantielle entre les deux phénomènes animiques et spirites, sauf les limitations que l'animisme subit, en conséquence de impossibilité dans laquelle se trouvent le médium et le sensitif de sortir de leur individualité ; ce qui permet aux chercheurs de distinguer les manifestations animiques des manifestations spirites. Le présent ouvrage montre que l'entreprise n'est point difficile. Il s'ensuit que, tant que les extrémistes des deux partis persisteront à vouloir tout expliquer, soit par l'hypothèse animique, soit par l'hypothèse spirite, ils ne parviendront qu'à embrouiller et à rendre insoluble un problème qui est, au contraire, fort clair dans sa double forme de manifestation.

XII. CORRESPONDANCES CROISÉES

Arrivé à ce point, je constate avoir analysé, illustré et commenté neuf catégories, sur les onze que j'avais préalablement dénombrées dans le but de répondre à l'affirmation de M. Sudre, relativement aux « quelques catégories de phénomènes dans lesquelles les spirites se sont retranchés et qu'ils déclarent inexplicables par les théories métapsychiques ». Il me semble, en effet, avoir démontré par des faits, que les spirites ont pleinement le droit de proclamer que les catégories spécifiées contiennent des manifestations inexplicables par toute hypothèse naturelle ; sans compter qu'il est littéralement contraire au vrai d'affirmer que les spirites se sont « retranchés » derrière elles, puisque toutes les manifestations métapsychiques, depuis les plus basses jusqu'aux plus élevées, peuvent être, et sont réellement, tantôt animiques, tantôt spirites. Mais ce n'est pas le moment d'insister pour mettre en pleine lumière l'erreur qui réside dans cette affirmation de M. Sudre. Revenant à notre sujet, j'observerai que, comme le dénombrement en question comprenait onze catégories de phénomènes, il m'en resterait à démontrer deux ; en réalité, il ne s'agit que d'une seule, car la onzième, qui concerne l'existence, dans la subconscience humaine, de facultés super-normales de sens, indépendantes de la loi d'évolution biologique, a été complètement discutée au début de cet ouvrage.

Je vais donc présenter la dixième et dernière catégorie, dans laquelle se trouvent classées certaines modalités spéciales de « correspondances croisées ».

M. Sudre consacre deux pages à ces expériences, en expliquant clairement les modalités par lesquelles elles se réalisent, dans les termes suivants :

Nous arrivons à une série de preuves dont les spirites anglais font grand état, car ils les considèrent comme spécialement concertées par leurs collègues d'outre-tombe, afin de convaincre les incrédules. Ils les appellent cross-correspondances, c'est-à-dire correspondances croisées ; mais le terme plus exact, comme l'a proposé Flournoy, est celui de « messages complémentaires ». Ce sont des communications obtenues par l'écriture automatiques de médiums différents. Chacune est lacunaire, et parfois inintelligible, mais leur rapprochement révèle un sens unique, comme les pièces rassemblées d'un jeu de patience. Les médiums n'ont, bien entendu, aucun rapport entre eux ; souvent, ils habitent des villes différentes et ne se connaissent pas. De plus, les messages sont délivrés au même instant. — « Le but de ces efforts ingénieux et compliqués — dit Oliver Lodge — est clairement de prouver que ces phénomènes sont l'œuvre de quelque intelligence bien définie, distincte de l'un quelconque des automatistes. La transmission par fragments d'un message ou d'une allusion littéraire, qui sera inintelligible pour chacun des écrivains pris isolément, exclut la possibilité d'une communication télépathique mutuelle entre eux ». — C'était l'opinion de Myers que les désincarnés s'efforcent de plus en plus de perfectionner les preuves de la survivance. Aussi lorsqu'il mourut, en janvier 1901, on attendit avec impatience de nouvelles preuves. On les trouva, sous la forme de messages complémentaires émis par de remarquables automatistes anglais, Mme Thompson, Mme Forbes, Mme Holland et Mme Verrall.

...Les cas de messages complémentaires remplissent les comptes rendus de la S. P. R. anglaise. Ils vont jusqu'à mettre en jeu l'activité de sept sujets, parmi lesquels était Mme Piper. Ils se compliquent aussi par la nature des communications, empruntées aux littératures anciennes, par la subtilité des allusions et leur enchevêtrement. Ce n'est que par une longue étude de ces jeux de patience littéraires qu'on parvient à les reconstituer et à apercevoir l'intention qui présida à leur assemblage...

Après avoir ainsi expliqué brièvement, — mais bien, — en quoi consistent les « correspondances croisées », M. Sudre nous rapporte, en un petit résumé, deux cas parmi les plus simples, qui sont toutefois importants et éloquents dans le sens de l'interprétation spirite des faits. Seulement, lorsque les lecteurs assez favorablement impressionnés, dans le sens spiritualiste, par les cas cités, en attendent l'explication naturelle de M. Sudre, celle-ci ne vient pas, et l'auteur passe à d'autres sujets sans tenter la lutte difficile. D'ailleurs, cette curieuse façon de se comporter se renouvelle souvent dans son livre ; on pourrait en inférer qu'en ces circonstances, il tâche de se maintenir impartial dans l'exposé des faits, (ceci soit dit à sa louange), pour se soustraire ensuite prudemment à l'interprétation naturelle de ces faits qu'il trouve irréductible en ce sens.

L'un des cas cités par M. Sudre est celui qui se rapporte au fils décédé de Mme Forbes, l'un des médiums ayant pris part aux expériences en question. Je vais aussi le relater, mais d'une manière plus

étendue, le cas étant réellement intéressant et pouvant se prêter à des considérations importantes. Il a paru dans les *Proceedings of the S. P. R.* : vol. XX, p. 222-4. Le phénomène des « correspondances croisées » y consiste en ceci, que, tandis que par la main de Mrs. Verrall, des circonstances ignorées par elle et regardant le fils défunt d'une amie éloignée, étaient révélées, l'amie en question, douée pareillement de qualité médiumniques écrivantes, obtenait, un peu avant, un message provenant de la même personnalité et annonçant celui qu'allait recevoir Mrs. Verrall. Voici de quelle manière l'incident s'est déroulé.

Certain 28 août, Mrs. Forbes (amie de Mrs. Verrall), avait écrit automatiquement un message dans lequel son propre fils défunt, Talbot Forbes (officier de l'armée anglaise, mort au Transvaal), l'informait de ses intentions d'essayer un autre sensitif écrivant automatiquement, ceci dans le but de fournir de nouvelles preuves en confirmation des messages qu'il avait dictés par le moyen de sa mère. Il ajouta qu'il devait s'en aller afin de tenter, de concert avec Edmond Gurney, le contrôle du sensitif auquel il venait de faire allusion.

Or, à la même date, Mrs. Verrall écrivait les phrases suivantes, dénuées pour elles de toute signification :

« Prends garde aux signes dont je fais ma signature. Les sapins plantés dans le jardin grandissent vigoureusement ». Ces phrases furent soussignées par un paraphe en forme de cinq pointes irrégulières, sous lequel furent tracés trois dessins représentant une épée, un cor de chasse suspendu à un clou, et une paire de ciseaux ouverts.

Du temps s'écoula avant que les médiums s'aperçussent des rapports de coïncidence et de concordance existant entre les messages qu'ils avaient obtenus à cette date du 28 août, et qui avaient été d'abord regardés comme non concluants.

Peu après, il fut observé que, dans le jardin de Mrs. Forbes, se trouvaient quatre ou cinq petits sapins, nés des semences qui avaient été envoyées à cette dame par son fils, quelques jours avant sa mort, et quelle avait l'habitude de désigner sous le nom d'« arbres de Talbot ». On s'aperçut également que le régiment auquel appartenait le fils de Mrs. Forbes avait pour insignes un cor de chasse suspendu à un clou et surmonté d'une couronne.

Mrs Verrall commente ainsi le fait :

C'est un fait certain que Mrs. Forbes écrivit un jour automatiquement un message dans lequel son fils annonçait avoir trouvé un autre sensitif doué d'automatisme écrivant, avec lequel il avait tenté de se mettre en rapport. Ce même jour, ma propre écriture automatique faisait allusion à de petits sapins plantés dans un jardin, fait qui revêtait un intérêt particulier pour Mrs. Forbes et justifiait en même temps ce qu'elle avait écrit elle-même. En outre, la signature de mon texte, composée de signes sur lesquels on avait attiré mon attention, représentait en partie la devise du régiment auquel appartenait Talbot Forbes, ainsi que le symbole de l'épée. Quand à la question de savoir si cette concordance ne pourrait pas être accidentelle, j'observerai seulement que jamais en d'autres circonstances, un cor de chasse n'est apparu dans mon écriture automatique, pas plus que des allusions à des sapins.

Mrs. Verrall ne parvient pas à s'expliquer la raison du troisième dessein représentant des ciseaux ouverts. Or il me semble que si l'on tient compte du caractère symbolique du message, l'explication du dessein apparaît nettement : de même que pour indiquer le régiment auquel appartenait le défunt, la devise héraldique du régiment fut tracée sur le papier ; de même que pour désigner la profession qu'il exerçait de son vivant, on eut recours au symbole de l'épée — les ciseaux ouverts (symbole mythologique de la vie brisée avant l'heure, puisqu'ils sont l'instrument fatidique qui apparaît dans les mains des Parques), les ciseaux représentaient sa mort violente dans la fleur de l'âge.

Maintenant, qu'on veuille bien examiner ce que sous-entendent, dans leur ensemble, les incidents que je viens d'exposer. On remarque d'abord que le fils décédé de Mrs. Talbot (dirigé en cela par deux éminents psychistes décédés : Gurney et Myers), annonce à sa mère avoir découvert un autre sensitif au moyen duquel il se manifesterait, afin de fournir une preuve de sa présence spirituelle qui soit exempte de l'éternelle objection de la télépathie ; ce qu'il annonce, il le réalise en ce même jour, à l'heure même.

En deuxième lieu, on remarque que les détails exposés par le défunt au nouveau sensitif concernent des incidents totalement ignorés de ce dernier ; et pour mieux dire encore, le décédé, afin d'éviter même l'ombre d'un doute au sujet de l'intervention de la télépathie, évite de se faire connaître, et au lieu de se signer de son vrai nom, il le fait d'une façon symbolique, en traçant sur le papier une épée, un cor de chasse et une paire de ciseaux ; autant de symboles qui s'adaptèrent admirablement à la personnalité communicante.

On ne peut s'empêcher de voir l'importance théorique de ce dernier détail, qui suffit, à lui seul, pour éliminer tout doute au sujet de la possibilité d'un phénomène de transmission télépathique entre la subconscience de Mrs. Forbes et celle de Mrs. Verrall. Par la télépathie, on aurait dû obtenir le nom de Talbot Forbes, mais jamais trois dessins symboliques d'une signification précise, bien qu'indéchiffrables, pour celui qui recevait le message. Cette dernière circonstance, en parfaite harmonie avec les buts que se proposait l'esprit communicant, et par suite desquels il fallait rendre fort compliquée la transmission du message, démontre nettement la présence effective, sur place, d'une individualité pensante indépendante, qui agissait de sa propre initiative, avec l'intention d'obtenir des résultats positifs, ignorés des médiums, et très importants au point de vue de l'investigation scientifique des manifestations métapsychiques ; c'était justement ce résultat qu'il était nécessaire d'atteindre — et qu'a effectivement atteint l'esprit en question.

J'en viens à exposer un deuxième épisode, et celui-ci prend place parmi les plus importants que l'on ait signalés dans cette branche de recherches. Il est connu sous le nom de « Oreille de Denys ». Le cas est relaté par Lord Balfour dans le XXIXe volume des « Proceedings of the S. P. R. » et occupe une cinquantaine de pages. Je rapporterai d'abord le résumé sommaire de ce cas, en me réservant de décrire ensuite certaines modalités de sa réalisation, ayant contribué à en augmenter la valeur théorique.

Au cours d'une séance qui eut lieu le 10 janvier 1910, avec le médium Mrs. Willett (qui est une dame distinguée appartenant à la S. P. R.), celle-ci, en conditions de transe, avait proféré la phrase : « Le lobe de l'oreille de Denys », en prononçant, avec l'accent italien, le nom de Dionysius. Cette phrase, restée alors incomprise, indique probablement que, dès 1910, le regretté Frédéric Myers, en union avec Gurney, méditait une expérience se rapportant aux études classiques ; expérience que les circonstances ne leur permirent pas de réaliser pour le moment.

Mais le 10 janvier 1914, Mrs. Willett revient, par l'écriture automatique, sur l'argument ; cette fois, le défunt communicant est un autre homme qui s'était fait apprécier par son érudition classique, le professeur Verrall, décédé en 1912. Parlant de sa femme (elle aussi professeur de langues classiques), bien qu'elle ne fût pas présente, il invite à lui demander si elle se souvient du jour où il lui a reproché son ignorance au sujet d'un thème classique qu'elle aurait dû connaître. — Or le fait était exact, et se rapportait précisément à l'incident exposé par Mrs. Willett, dont les messages médiumniques étaient transmis à Mrs. Verrall pour l'analyse des citations classiques qu'il contenait. Dans la circonstance de la phrase : « Le lobe de l'oreille de Denys », ne parvenant pas à en saisir la signification, elle s'était adressée à son mari, qui la lui avait expliquée, en s'étonnant qu'elle ignorât un épisode d'érudition classique, alors qu'elle eût dû le connaître.

Le 28 février 1914, Mrs. Willett écrivit automatiquement un autre message du décédé professeur Verrall, dans lequel on annonçait qu'il allait tenter une expérience, constituée par « une association d'idées se rapportant à la littérature classique » ; expérience dont le thème était apparu déjà dans une phrase prononcée en transe par le médium, et que le communicant se proposait de compléter, en fournissant les éléments nécessaires. Il ajouta ensuite : « L'expérience que je me propose d'effectuer est bonne, et mérite d'être tentée ». Il prévint toutefois que cette expérience se déroulerait probablement au cours d'une période de temps plutôt longue, durant laquelle sa femme, Mrs. Verrall, ne devait rien savoir de ce qui se passait ; si les autres expérimentateurs parvenaient à des conclusions personnelles pendant l'expérience, ils devaient conserver leurs découvertes chacun pour son compte, sans en faire part aux autres.

Ces instructions préventives et méticuleuses montrent avec quelles intentions sérieuses la personnalité communicante se disposait à fournir aux vivants une preuve indirecte, mais décisive, au sujet de sa survivance spirituelle ; preuve qui devait être de nature assez complexe pour triompher de l'objection éternelle sur la télépathie entre vivants.

Il se découvrit que le professeur S. H. Butcher s'était joint au docteur Verrall pour mener à bien l'importante expérience, laquelle consistait en une sorte de « devinette classique », où le choix du thème considéré devait revêtir les traits caractéristiques qui étaient spéciaux à la profonde érudition classique des décédés communicants.

Dès lors, les divers thèmes de la « devinette » furent transmis en plusieurs séances, sous la forme de phrases détachées, noyées au milieu de périodes conçues en un style obscur, indéchiffrables pour les personnes étrangères à l'érudition classique. Un an et demi furent nécessaires pour les rassembler toutes.

Voici les thèmes essentiels extraits des messages volontairement très ténébreux, thèmes qui constituaient l'énigme à résoudre :

L'oreille de Denys.

La caverne de Syracuse, où l'on enfermait les prisonniers de guerre et d'état.

L'histoire de Polyphème et d'Ulysse.

L'histoire d'Acis et Galatée.

Jalousie.

Musique, et le son d'instruments de musique.

Quelque chose à chercher dans la « Poétique » d'Aristote.

Satire.

Il s'agissait d'aller à la recherche d'un personnage secondaire et oublié de la littérature classique grecque, personnage qui n'était pas cité dans les histoires de la littérature en question, et qui devait réunir, dans sa personne, les thèmes divers énumérés plus haut, en leur conférant leur unité nécessaire.

Pendant la période que dura l'expérience, les agents spirituels avaient administré, par des doses de quelques pages à chaque fois, leurs messages indéchiffrables.

A cet égard, on lit dans ces messages des avertissements du genre suivant : « Gurney dit que pour le moment, on a administré assez de matière au médium. Plus tard, nous lui en transmettrons d'autres encore. De toute façon, il est entendu que, tant que notre effort ne sera pas parachevé, ces fragments, tels que nous les transmettons, ne doivent être communiqués à aucun autre automatiste ».

Or, de longs mois se passent entre une transmission de matériel nouveau et la suivante, comme si l'on voulait accorder aux experts, qui analysaient les messages, le temps suffisant pour les déchiffrer.

J'arrive à la solution de l'énigme, que le groupe des experts avait enfin trouvée, par la découverte du personnage obscur et oublié auquel se rapportaient tous les thèmes indiqués plus haut. Lord Balfour remarque à ce propos :

Ceux qui ne se sont pas spécialisés dans la littérature classique ne doivent certainement pas rougir en avouant ignorer le nom même de Philoxène. Celui-ci avait été cependant un poète fort estimé de son temps, bien que quelques lignes à peine de ses œuvres soient parvenues jusqu'à nous.

Philoxène était un poète dithyrambique. Le dithyrambe était une sorte de poésie irrégulière, dans laquelle la poésie venait se combiner avec la musique ; l'instrument musical généralement employé dans ces occasions était la cithare. Philoxène était natif de l'île de Cythère ; dans la période de sa plus grande réputation, il vécut quelque temps en Sicile, à la cour de Denys, tyran de Syracuse. Mais il tomba un jour en disgrâce et fut enfermé dans la caverne-prison, qui avait été, à l'origine, creusée à même le roc dans le but d'en extraire des pierres.

(A propos de cette cave-prison, il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'elle porte aujourd'hui encore le nom de « Oreille de Denys » à cause de ses propriétés acoustiques, permettant la transmission de la voix à une distance considérable ; circonstances à l'aide de laquelle on raconte que le tyran Denys put ainsi surprendre les conversations des prisonniers).

Lord Balfour continue en disant :

Maintenant, j'arrive au cœur du mystère qui avait résisté si longtemps à toutes nos recherches. Le plus célèbre des dithyrambes de Philoxène était un petit poème intitulé : « Le Cyclope et Galatée », dont quelques vers seulement sont parvenus jusqu'à nous. C'était une sorte de pastorale dans laquelle Philoxène se moquait des amours du Cyclope avec Galatée ; il avait été écrit pour se venger de Denys (qu'il représentait par le Cyclopes). Denys était aveugle d'un œil (on sait que les cyclopes n'avaient qu'un œil unique). Tout cela s'adapte déjà avec l'un des thèmes constituant l'énigme à résoudre dans laquelle il est question d'une « Satire ».

Mais il fallait expliquer le reste ; on trouva enfin dans un très rare ouvrage d'érudition classique, qui faisait partie de la bibliothèque du défunt professeur Verrall, le paragraphe suivant, qui se rapporte au poète Philoxène :

« Son amitié avec Denys l'Ancien fut brisée d'un coup, soit à cause de son franc criticisme des tragédies que composait le tyran, soit par suite de l'amour qu'il conçut pour Galatée ; une jolie joueuse de flûte, favorite de Denys. Un jour toutefois, Philoxène fut remis en liberté et amené devant le tyran pour qu'il exprimât son avis sur des vers de Denys. Après en avoir écouté la lecture, le poète s'écria : Conduisez-moi de nouveau en prison ! » — Pendant son incarcération, il se vengea en écrivant un fameux dithyrambe portant le titre de : « Le Cyclope et Galatée », dans lequel le poète se représentait sous le

personnage d'Odysseus, qui, pour se venger de Polyphème (Denys), lui enleva la nymphe Galatée, dont le Cyclope était épris ».

Et voilà enfin atteinte l'unité littéraire que l'on recherchait depuis si longtemps, consistant à combiner les divers parties de la devinette classique imaginée et transmise, aux vivants, par les décédés professeur Verrall et Butcher. Les thèmes de la devinette se trouvaient en entier dans le dithyrambe du « Cyclope » de Philoxène : Denys et l'oreille de Denys (c'est à dire la catacombe-prison de Syracuse) ; Ulysse et Polyphème (le Cyclope) ; Acis et Galatée (la maîtresse) ; Jalousie (que Philoxène provoqua chez le tyran en lui enlevant sa maîtresse), et la Satire (écrite par lui en prison pour se venger de Denys). Chacun des thèmes transmis trouve sa place dans le petit poème de Philoxène, y compris le thème de la musique, formant partie intégrante dans la récitation des dithyrambes.

Restait à trouver le passage d'Aristote, pouvant se combiner avec tout le reste. Or, on a découvert dans la « Poétique » d'Aristote deux passages s'adaptant également au cas ; dans l'un, il était question de la poésie dithyrambique en général ; dans l'autre on citait spécialement le « cyclope » de Philoxène comme un exemple de poème satirique.

On comprendra par ce résumé du cas très intéressant de « correspondance croisée » qu'imaginèrent dans l'Au-delà, deux éminents psychistes décédés, cette manière de prouver par des faits la survivance de leur mémoire terrestre, et partant leur survivance personnelle, en surmontant cette terrible objection de la télépathie entre vivants. Pour atteindre ce but, rien n'a été oublié ; d'où les méandres entortillés des périodes amphigouriques dans lesquelles les esprits communicants ont entouré leur pensée, afin de dissiper tout doute sur la possibilité d'interférences télépathiques entre vivants dans l'expérience imaginée.

Ce qui est non moins remarquable, c'est la circonstance des personnalités communicantes qui suivent avec un vif intérêt, presque avec anxiété, la compréhension graduelle de l'énigme classique qui avait été transmise ; il en résulte que, de temps en temps, on lit, dans les messages, des questions comme les suivantes ; « La satire à laquelle on a fait allusion a-t-elle été identifiée ? — Ou bien : « Suivez le fil conducteur. Ne vous avons-nous pas dit de faire attention au mot : Caverne ? » — Ou bien encore : « L'incident auquel il a été fait allusion me semble assez clair ; il me semble que vous devriez l'identifier ». — Et dans une autre circonstance : « Essayez encore... Gurney dit que, lorsque vous aurez identifié cette dernière allusion classique, il désire en être aussitôt informé ». — Et lorsque Lord Balfour annonce à la personnalité communicante : « Mon cher Gurney, je m'empresse de vous annoncer que toutes vos allusions classiques transmises à Mrs. Verrall ont été identifiées », l'esprit de Gurney, se réjouissant, répond : « Ah ! fort bien ! Enfin ! ».

Tout cela contribue à conférer à l'ensemble si complexe de ces faits une empreinte de naturel et de vérité, de manière à compléter, dans chaque détail secondaire, l'admirable preuve d'identification spirite fournie sous une forme si nouvelle, si ingénieuse, si laborieuse, si irréfutable.

Lord Balfour analyse d'une manière minutieuse toutes les hypothèses que l'on pourrait imaginer pour expliquer, d'une manière naturelle, le cas exposé. Après en avoir démontré l'insuffisance, il conclut en ces termes :

Si ces conclusions étaient acceptées, la seule alternative qui resterait serait de reconnaître que les messages obtenus proviennent d'une ou plusieurs intelligences désincarnées. Naturellement, même en accueillant cette conclusion, cela ne signifierait pas encore que les communications obtenues provenaient réellement des esprits désincarnés que nous avons connus, en leur vivant, sous les noms des professeurs Verrall et Butcher. Néanmoins, il est manifeste que tous ceux qui seraient parvenus à la conclusion que les messages médiumniques proviennent d'intelligences désincarnées, ne devraient pas soulever des difficultés spéciales pour admettre que les personnalités communicantes étaient réellement les esprits des défunts en question, comme ils l'affirmaient avec insistance. On ne pourrait rester sur la négative relativement à ce seul point, sans paraître s'inquiéter d'un moustique après avoir avalé un chameau.

Il faut admirer le professeur Balfour d'avoir exposé, avec une loyauté sincère les conclusions auxquelles il était parvenu par suite de l'examen de ce remarquable incident médiumnique, et de ne pas avoir hésité à le faire malgré la fonction responsable qu'il occupait dans la Société dont les Actes ont inséré son rapport.

D'ailleurs, tous ceux qui ne se contentent pas de pures expressions verbales, vides de sens, en les prenant pour des démonstrations scientifiques, et qui entreprennent une analyse détaillée, profonde de toutes les phrases dans lesquelles s'est déroulé le cas dont il s'agit (au sujet desquelles il n'est pas

possible de se former une idée nette d'après un simple résumé), devront inévitablement aboutir à des conclusions analogues à celles que formula Lord Balfour, et même avec une accentuation plus explicite, dans le même sens.

Et maintenant, on peut se demander ce qu'on pourrait encore exiger des personnalités des défunts communicants, pour en recevoir des démonstrations réitérées, des témoignages, au sujet de leur existence : spirituelle, indépendante du médium. Depuis le début des recherches métapsychiques jusqu'à ce jour, les personnalités des défunts avaient déjà fourni toutes les preuves d'identification personnelle, directes et indirectes, qu'un esprit humain puisse imaginer et exiger ; voilà que maintenant se développent d'autres systèmes, très nouveaux, de preuves inattendues et de la plus grande efficacité, qui n'ont pas été imaginées par les vivants, mais par des défunts qui, s'étant intéressés pendant leur vie aux investigations métapsychiques, et connaissent bien les hypothèses, souvent gratuites mais quand même neutralisantes, que les sceptiques opposent à l'hypothèse spirite, s'efforcent de les surmonter en imaginant toujours de nouveaux systèmes de preuve, très ingénieux, et dont l'épisode que je viens de rapporter ne constitue qu'un exemple entre mille. Je ne suppose vraiment pas ce qu'on pourrait demander de plus aux personnalités des défunts, pour admettre la réalité de leur présence spirituelle ; de toutes manières, tout contribue à démontrer que les nouvelles méthodes inventées par les expérimentateurs placés « à l'autre bout du fil » se perfectionneront, se multiplieront sans cesse, jusqu'au jour où les preuves cumulatives deviendront écrasantes, et où l'on aura atteint la certitude scientifique de l'existence et de la survivance de l'âme.

XIII. ENCORE UN EXEMPLE INEXPLICABLE AVEC LA MÉTAGNOMIE

Pour démontrer ultérieurement l'ingéniosité avec laquelle les esprits des trépassés, s'étant occupés, de leur vivant, de recherches métapsychiques, s'efforcent de fournir des preuves toujours nouvelles d'identification personnelle, de nature à dissiper toutes les hypothèses gratuites avancées par les opposants, je me décide à relater un autre récent exemple du genre, n'appartenant point, en fait, à la classe des expériences ci-dessus commentées.

J'extrais ce cas d'un livre légitimement fameux en Angleterre, et qui devrait se trouver dans toutes les bibliothèques des personnes s'intéressant aux recherches métapsychiques. Je veux faire allusion au livre du Rév. C. L. Tweedale : *Man's Survival after Death*, dans lequel il rapporte les merveilleuses manifestations obtenues par la médiumnité de sa femme, qui s'est révélée spontanément comme un puissant médium à phénomènes physiques intellectuels, réalisés souvent de fois en plein jour, en dehors des séances expérimentales, et sans que le médium tombât en sommeil, ou en ressentît les effets d'une autre manière quelconque, ce qui fait qu'elle se trouvait être simultanément actrice et spectatrice de manifestations extraordinaires, dans lesquelles la « voix directe » et les apparitions de fantômes humains et animaux — visibles à tous — se produisaient en pleine lumière.

A propos du cas d'identification spirite que je me dispose à rapporter, le Rév. Tweedale écrit :

L 24 juin 1913, j'ai perdu ma mère, Mary Tweedale... Le matin du 27, à l'arrivée des ouvriers chargés de souder le cercueil de zinc, qu'il importait d'introduire ensuite dans un autre, en bois de chêne, je me suis retiré dans mon bureau, dont j'ai fermé à clef la porte, avec l'intention de préparer une expérience devant constituer une preuve cruciale d'identification personnelle de ma mère, si elle revenait pour se manifester à nous. Les jalousies étaient baissées, et je me tenais seul dans mon bureau. Regardant autour de moi, mes yeux sont tombés sur un gros gland desséché, sorti de sa cupule, et qui était depuis un an sur mon bureau. Je l'ai saisi, en le serrant dans ma main gauche, que j'ai introduite dans ma poche afin que personne ne pût s'apercevoir de rien. Je suis rentré dans la chambre, où était étendu le corps de ma mère en priant les ouvriers de se retirer un instant. Alors, j'ai fermé à clef la porte, et puis j'ai abattu la portière. Les jalousies des fenêtres restaient closes, et je me trouvais seul avec la morte. J'ai déplacé les fleurs qui entouraient le visage de celle-ci, j'ai porté ma main, toujours fermée, près de ce visage, puis je l'ai introduite sous sa tête. Alors seulement j'ai écarté les doigts, en laissant tomber le gland. J'ai retiré la main, j'ai remis en place les fleurs et les couvertures ; j'ai ouvert la porte et j'ai laissé les ouvriers, qui ont soudé le cercueil en zinc, l'ont introduit dans l'autre de chêne, et en ont fermé puis visé le couvercle. Pendant cette opération, je suis resté à surveiller pour qu'on ne touchât pas aux fleurs, ou l'on ne dérangeât pas le corps de ma mère d'une manière quelconque. J'étais donc certain qu'aucun vivant, en dehors de moi, ne pouvait être informé de ce que j'avais déposé sous la tête de la défunte. Quand à moi, j'étais bien décidé à garder scrupuleusement le secret.

Samedi 12 juillet 1913. — Aujourd'hui, ma femme se tenait devant la glace, dans la chambre où était décédée ma mère, quand elle vit se réfléchir au fond de ce miroir, un objet étrange, déposé sur le lit de ma mère. L'objet, vu par reflet, sembla à ma femme un morceau d'étoffe de couleur ; mais, quand elle se retourna, elle constata avec surprise qu'il s'agissait d'une sorte d'œuf allongé de couleur brune-clair, qui ressortait vivement sur la couverture blanche du lit. Elle a porté la main en avant pour le toucher, mais l'objet s'est soustrait au contact, en glissant rapidement sur le bord du lit, où il s'est dissipé. Ma femme est accourue aussitôt me raconter ce qui s'était produit. Tout le monde saisira sans peine la ressemblance exacte, comme forme et comme couleur, entre un gland enlevé de sa cupule, et un œuf de couleur brune-claire. J'ai immédiatement écrit une relation détaillée de ce fait, mais je me suis bien gardé de révéler mon secret concernant ce que j'avais déposé sous la tête de ma mère.

2 mai 1914 — Je me trouvais dans le jardin, quand j'ai vu ma femme venir vers moi, dans un état de vive excitation. Elle m'a dit avoir vu le fantôme de ma mère, qui montait lentement l'escalier intérieur de la maison. Elle était habillée de noir et gravissait les marches en s'appuyant lourdement et alternativement sur chaque pied, en balançant son corps, comme le font les vieillards affaiblis, et comme le faisait ma mère dans les derniers mois de son existence.

Je rentrais aussitôt avec ma femme, et nous nous assîmes à la table médiumnique, en attendant quelque message. Les coups commencèrent aussitôt à l'intérieur du bois et notre conversation fut engagée, au moyen de l'alphabet.

- « Es-tu ma mère ? — « Oui ».

- « Maman, sais-tu me dire qu'est-ce que j'ai déposé sous ta tête dans le cercueil ? » — « Oui ».

Je lui demandai de me le dire ; ces mots furent alors lentement épelés : « Je grandis lentement ».

Fort surpris, j'ai demandé : « C'est là ta réponse ? » — « Oui ».

Ce message a été plus que suffisant pour me convaincre que la personnalité médiumnique qui l'avait transmis connaissait ce que j'avais déposé sous la tête de ma mère, puisque les paroles en question constituent une allusion évidente au chêne, engendré par le gland, qui est proverbial pour la lenteur avec laquelle il se développe. Aussi cette réponse, conciliée avec le fait que ma femme avait aperçu, auparavant, le fantôme de ma mère, me persuada de sa présence réelle parmi nous. J'ai aussitôt raconté ce qui s'était passé à mes enfants et à la domestique Lily, afin qu'ils missent leurs signatures au pied du compte-rendu que j'ai rédigé.

19 juin 1914.— A 2 h. 30 de l'après-midi, nous nous sommes mis à la table médiumnique. Présents moi, ma femme, la domestique Lily... Le nom de Thomas Tweedale a été épelé. Ainsi que je l'ai dit, son fantôme avait été vu déjà dans la maison... Je lui ai demandé des renseignements concernant certains événements de mon enfance, renseignements que personne au monde ne pouvait connaître en dehors de moi ; il me les fournit avec la plus parfaite exactitude. J'ai alors demandé :

— Mon père, sais-tu me dire ce que j'ai déposé sous la tête de maman, le jour où elle a été mise au cercueil ?

— Oui.

Et l'on a obtenu, comme réponse le mot : Buisson ; expression très significative, car on sait que les glands germent en forme de buisson.

Lundi 6 juillet 1914. — Vers 10 h. 45..., nous nous sommes assis à la table médiumnique. Les manifestations ont commencé incontinent ; le nom de ma mère a été épelé.

— Ma mère est présente ?

— Oui.

— Alors je te demande, de nouveau, si tu saurais me dire ce que j'ai déposé sous ta tête, dans la bière ?

— Oui.

— J'attends.

A ma grande surprise, et mon vif contentement, le mot QUERCUS. (En latin, quercus signifie chêne).

Il était désormais manifeste que mon père et ma mère connaissaient mon secret, mais se proposaient de me transmettre le renseignement demandé selon des manières diverses et inattendues, pour me retirer tous mes doutes concernant une possible interprétation télépathique de leurs messages. On a vu en effet que les trois réponses obtenues étaient absolument différentes de ce que je pensais ; ou, plus exactement, je pensais à un « gland », et je n'avais jamais songé qu'à un « gland ».

Quant à Mme Tweedale, elle ne pouvait rien y comprendre ; ce qui était naturel, puisqu'elle ne possédait pas la « clef » pouvant lui révéler le fond de l'affaire. Sans compter qu'ignorant le latin, elle ne pouvait pas comprendre la signification du mot qui avait été transmis.

7 juillet 1914. — A 1 h. 30 nous nous sommes mis à la table médiumnique. Ma mère s'est tout de suite manifestée. J'ai demandé mentalement si elle pouvait me dicter un mot par lequel me démontrer sa présence réelle à nos côtés.

A ma grande satisfaction, on épela le mot OAK (en anglais : chêne). Ainsi les preuves d'identification continuaient à s'accumuler et à se confirmer mutuellement. Et quand l'on observe que, cette fois, j'avais adressé à ma mère, une demande mentale. Ma femme, ne sachant rien de ma demande, et ne connaissant pas le sens du mot latin qu'on avait obtenu la fois précédente, ne parvenait pas à expliquer la parole non concluante qu'on avait obtenue ; je me gardai bien de lui fournir des éclaircissements à cet égard. Elle hasarda une conjecture : qu'avec ce mot, ma mère voulut faire une allusion au cercueil, qui était en bois de chêne ; mais je me suis abstenu de tout commentaire.

3 janvier 1917. A 3 h. 30, ma femme et moi nous sommes assis à la table médiumnique. Après avoir salué ma mère, j'ai demandé :

— Ecoute, maman : pourrais-tu me fournir des détails précis au sujet de ce que j'ai déposé sous ta tête, dans le cercueil ?

— Oui.

— Alors je te prie de me les donner.

On épela les lettres A E N.

— A va bien ? — Oui. — E va bien ? — Oui. — N va bien ? — Oui.

— Quelques lettres manquent peut-être à la parole ?

— Oui.

On dicta les lettres O et R.

— Veux-tu dire que les lettres RONÉA composent la parole qui doit indiquer ce que j'ai déposé sous ta tête ?

— Oui.

— De combien de lettres se compose ce mot ?

— Cinq.

— Lorsque, tout à l'heure, tu as transmis les lettres A E N, c'est bien A qui devait prendre place en tête du mot ?

— Oui.

— N doit prendre place à l'autre bout ?

— Oui.

— Veux-tu, je t'en prie, indiquer l'ordre des autres lettres ?

— Oui.

— Où dois-je placer l'E ?

— Second

— Où dois-je placer l'R ?

— Quatrième.

— Et l'O ?

— Troisième.

— Il s'agit donc du mot A E O R N ?

— Oui.

— Mais es-tu bien sûre de l'E ?

— Oui.

Je ferai d'abord remarquer, en passant la ressemblance remarquable existant entre le C et l'E dans l'écriture à la main comme dans l'imprimé, en caractères minuscules : « c », « e ». — Maintenant j'observerai que, comme c'était la seule fois qu'on nous transmettait le mot exact : acorn (en anglais : gland), auquel, naturellement, je pensais, l'ordre des lettres a été bouleversé intentionnellement, et l'on a remplacé l' « e » par un « c », dans le but de me démontrer la présence d'une volonté étrangère et indépendante, qui avait l'intention de me prouver qu'elle pouvait s'opposer à la mienne, en dictant ce que bon lui semblait. Si l'on analyse toutes les réponses obtenues, il faudra reconnaître qu'elles indiquent, d'une manière admirable, la présence d'une entité spirituelle proprement dite, qui voulait me prouver une fois encore que la télépathie n'entraîne en rien dans la transmission de ces messages. Dans chacune des occasions que j'ai exposés, je ne pouvais naturellement pas m'empêcher de songer au mot « gland », et s'il s'était agi de télépathie, ce mot aurait dû être obtenu aussitôt et toujours, alors que dans toutes les réponses, on observe nettement que la personnalité communicante s'efforce de transmettre l'information demandée d'une manière toujours distincte de l'idée même que j'avais présente à l'esprit. Cela est surtout évident dans les premières communications, dans lesquelles on a obtenu les réponses : « Je grandis lentement », « Buisson » et « Quercus », paroles absolument absentes de ma pensée, et qui m'ont hautement surpris quand elles me furent transmises. — (Pages 162-167).

Dans les commentaires que je viens de rapporter, le Rév. Tweedale fait justement apprécier la réelle valeur théorique des réponses transmises par la personnalité spirituelle communicante, puisqu'elles excluent, d'une façon définitive, l'hypothèse de la télépathie entre vivants pour expliquer le cas dont il s'agit. Je compléterai ses commentaires en faisant toucher du doigt, à mon tour, la grande valeur théorique, dans le même sens, du premier incident hallucinatoire-véridique arrivé spontanément à Mme

Tweedale quand elle se trouvait devant la glace, dans la chambre où était morte sa belle-mère, dix-huit jours auparavant. Car la valeur théorique de cette vision consiste d'abord dans la circonstance que cette vision est littéralement inexplicable par l'hypothèse de la télépathie entre vivants, tandis qu'elle indique, en même temps, que l'initiative de faire aboutir l'expérience imaginée par le Rév. Tweedale appartient à la personnalité communicante ; et si l'initiative appartient à cette dernière, alors, l'interprétation spirite des faits paraît inévitable. Que l'on songe en outre qu'en provoquant, dans le médium, la vision d'un objet analogue, mais non identique à celui qui concernait l'expérience, la personnalité communicante n'a pas démontré seulement une connaissance des faits et une initiative personnelle, mais a donné aussi un premier essai de la méthode ingénieuse, imaginée afin de dissiper de l'esprit dans l'expérimentateur tout doute sur l'éternelle objection de la « télépathie entre vivants » en rapport avec les manifestations de décédés. En d'autres termes : la personnalité communicante, connaissant bien, de son vivant, l'énorme abus l'on faisait de cette hypothèse, a combiné après la mort, un système de « preuves par analogie », destinées à en neutraliser les efforts.

Je répète donc que ces nouveaux systèmes de preuves imaginés par les personnalités spirituelles communicantes (circonstance qui est déjà en elle-même très éloquente et capital), ne peuvent manquer de nous conduire rapidement au but désiré, en balayant toutes sortes d'oppositions, et en apportant, dans le milieu métapsychique, la conciliation si souhaitée de toutes les hypothèses légitimes, que maintenant, tout au contraire, les lutteurs des deux camps se lancent les uns contre les autres, en s'en servant comme d'armes offensives, alors qu'en réalité les hypothèses dont font usage les deux parties adverses sont également fort légitimes, également vraies, parfaitement conciliables entre elles ; ou mieux encore, complémentaires les unes des autres. Mais cette conciliation ne peut se réaliser que d'une seule façon : il faudrait, d'abord, admettre l'existence et la survivance de l'âme.

XIV. RÉPONSES À QUELQUES OBJECTIONS D'ORDRE GENERAL

Parvenu à ce point, je constate que j'ai épuisé la tâche primitivement proposée, et qui consiste à analyser, illustrer, commenter les onze catégories de manifestations métapsychiques dans lesquelles, selon M. Sudre, les spirites « se sont retranchés et qu'ils déclarent inexplicables par les théories métapsychiques » ; j'ai voulu prouver par des faits, à M. R. Sudre, que les spirites avaient raison de les déclarer inexplicables par les théories métapsychiques ; bien que ce ne fût nullement exact de dire qu'ils s'étaient « retranchés » derrière elles.

L'analyse que nous venons de faire démontre, d'une manière nette et décisive, toute l'insuffisance et l'inconsistance des hypothèses naturelles soutenues par M. Sudre, ainsi que l'inanité toute sophistique des argumentations qu'il emploie à l'appui de sa thèse. Je n'ai donc pas l'intention de poursuivre en réfutant les objections de moindre importance qu'il adresse aux défenseurs de l'hypothèse spirite, et ceci, d'abord, pour la raison que j'ai exposé déjà, c'est-à-dire que l'entreprise est littéralement impossible, puisque les objections de cette nature se rencontrent par douzaines à chaque page ; et ensuite, parce qu'il s'agit d'affirmations, ou inexactes, ou illogiques.

Plutôt, avant de conclure, je crois opportun de répondre à quelques objections de nature générale que, de conserve avec M. René Sudre, les représentants de la science officielle adressant unanimement aux partisans de l'hypothèse spirite. Comme il est question d'objections théoriquement importantes et partagées par un grand nombre de personnes, cet ouvrage (dans lequel on réfute les idées d'un auteur dans le but de réfuter, en même temps, celles des autres opposants), semblerait incomplet si l'on ne prenait pas en considération les objections d'ordre général auxquelles j'ai fait ici allusion.

Je commence par une objection qui, aux yeux des hommes de science et de profanes à toute science, revêt une grande efficacité pour amoindrir la valeur des argumentations formulées par les défenseurs de l'hypothèse spirite, et ceci même dans le cas où elles seraient conçues et développées conformément à la logique, alors que celles des adversaires paraîtraient gratuites et fantaisistes. Cette objection consiste à affirmer que les spirites sont en masse une agglomération de « mystiques », qui voudraient fonder une religion sur les phénomènes métapsychiques, et que, par conséquent, leurs argumentations ne comptent point dans un milieu scientifique. Cette objection, conçue dans des formes aussi diverses qu'irritantes, et articulée contre les spirites, de tous côtés, et ce n'est vraiment pas le cas de recourir à des exemples ; néanmoins, désirant préciser, je remarquerai que parmi ceux qui pensent de cette façon, figure M. le professeur Richet (que je vénère et admire sincèrement). Dans le « Journal of the American S. for P. R. » de septembre 1823 (p. 400), il écrit à ce sujet :

Je suis d'avis que si la métapsychique n'a pas progressé davantage, cela est dû à un défaut de méthode ; on a voulu en faire une ardente religion, au lieu d'une science sereine et modeste.

Et un autre biologiste anglo-italien, le docteur William Mackenzie, adressait, à moi personnellement, la même objection, en écrivant que, « si les spirites veulent conférer aux phénomènes métapsychiques un contenu religieux, alors les phénomènes métapsychiques ont la valeur d'une religion quelconque, c'est à dire, beaucoup pour le sentiment, rien du tout pour la science ».

Je pense donc qu'il est utile de détruire cette déplorable prévention, qui est la conséquence d'une observation étrangement partielle et superficielle du mouvement spirite envisagé dans son ensemble. S'il est vrai que le spiritisme est pris dans un sens religieux par une multitude fort respectable d'âmes simples, cela ne signifie pas qu'il soit religieux, mais seulement que les conclusions rigoureusement expérimentales — et partant, scientifiques — auxquelles conduisent les recherches médiumniques, ont la vertu de reconforter un grand nombre d'âmes tourmentées par le doute. Mais les opposants ne devraient pas oublier qu'au dessus de cette multitude dans laquelle prévaut le sentiment, existe une cohorte nombreuse d'expérimentateurs rompus aux méthodes scientifiques, hommes de science eux-mêmes, dans lesquels prévaut la froide raison et que ceux-ci ont examiné les faits dans le seul but de rechercher la Vérité pour la Vérité ; ce qui fait que, s'ils ont fini par adhérer à l'hypothèse spirite, cela ne signifie nullement qu'ils soient devenus des mystiques, mais qu'ils se sont convaincus expérimentalement de ce fait: que cette hypothèse était la seule capable d'expliquer l'ensemble de la phénoménologie examinée. Et cela, c'est de la Science. Ni Myers, ni Hodgson, ni Hyslop, ni Barrett, ni Mrs. Verrall, ni Lodge, ni Zöllner, ni Du Prel, ni Aksakoff, ni Boutleroff, ni Flammarion, ni Lombroso, ni Brofferio, ni le sousigné n'avaient des tendances mystiques au contraire, presque tous professaient des convictions positivo-

matérialistes. C'est l'éloquence irrésistible des faits, et surtout la constatation imposante de la convergence admirable de toutes les preuves — animiques et spirites — vers la démonstration de l'existence et survivance de l'âme, qui les a amenés à conclure définitivement en faveur de l'hypothèse spirite. Il s'ensuit que leurs conclusions sont rigoureusement scientifiques, autant que celles soutenues par les opposants ; avec cette différence, toutefois, que ces derniers fondent leurs inductions et leurs déductions sur des groupes isolés de phénomènes, et jamais sur leur totalité : tandis que les inductions et les déductions de ceux qui soutiennent l'hypothèse spirite sont très fermement basées sur la totalité des manifestations médiumniques, animiques et spirites. Je répète donc, pour la centième fois, que l'hypothèse spirite est une hypothèse scientifique, et que ceux qui le contestent montrent qu'ils ne se sont pas encore formé une idée nette du problème qu'ils prétendent discuter.

Pour le prouver mieux encore, je répondrais à une autre objection formulée par la professeur Richet, dans le même article (p.465). Il écrit :

Ils (les spirites) ne songent pas qu'avant d'adhérer à une théorie hypothétique, si fragile, tellement entourée de difficultés et d'illusions comme la doctrine spirite, il était nécessaire de la doter d'une base solide constituée par des faits incontestables. Que dirait-on d'un architecte qui commencerait à peindre de délicates figures allégoriques sur la voûte d'un temple, avant de s'assurer si l'édifice avait, ou n'avait pas, des fondations solides ?

A son tour, le Dr Mackenzie, dans l'article auquel j'ai fait allusion tout à l'heure, insiste en ces termes : « Le spiritisme tend à expliquer l'inconnu par l'inconnu ».

Répondant, cette fois encore, à ses deux critiques de la théorie spirite, je remarquerai que, lorsque j'affirme que l'animisme est le complément nécessaire du spiritualisme, et que le spiritisme manquerait de base sans l'animisme ; quand j'affirme cela, je soutiens précisément que, pour parvenir à la démonstration scientifique de l'hypothèse spirite, il est indispensable de procéder du connu à l'inconnu ; c'est-à-dire que l'on est tenu à passer par la filière des causes et des effets d'ordre psychophysiologique, qui s'élèvent graduellement, se raffinent, se spiritualisent jusqu'à se trouver en rapport, sans solution de continuité, avec les manifestations de nature essentiellement spirituelle. Il s'agit enfin d'un passage admirablement gradué de causes connues à d'autres moins connues, mais solidement fondées sur celles qui précèdent, tout juste comme on le demande pour faire oeuvre rigoureusement scientifique. Je ne trouve pas qu'il y ait lieu de m'étendre dans l'énumération détaillée de ces complexes enchaînements de causes et d'effet intermédiaires entre le corps somatique et l'esprit, toute la question étant familière à nos opposants ; je me borne donc à leur en soumettre une esquisse schématique et à grandes lignes.

Du côté psychophysiologique des manifestations animiques, les défenseurs de l'hypothèse spirite partent des phénomènes d'extériorisation de la motricité (télékinésie) et de la sensibilité, pour passer ensuite à ceux dans lesquels la télékinésie se complique avec le phénomène du passage de la matière à travers la matière, phénomène qui, à son tour, se rattache à cet autre : la désintégration à distance, le transport au cours des séances médiumniques et la réintégration instantanée, d'un objet quelconque (apports). En cette étude, les spirites mettent en oeuvre les méthodes de l'analyse comparée, en rapprochant et en rattachant les dits phénomènes à ceux de l'idéoplastie proprement dite, dans lesquels la matière somatique, extériorisée de l'organisme du médium sous une forme fluide ou semi-fluide, se concrète en un membre, en une tête, en une forme organisée ; et cela à l'aide de la volonté subconsciente du médium, comprenant en cette série, toutes manifestations animiques d'un ordre analogue, ne se diversifiant l'une de l'autre que par leur graduation évolutive, et qui démontrent respectivement :

1° que la sensibilité et la motricité peuvent être séparées des systèmes nerveux et musculaire ;

2° que la volonté humaine subconsciente a la puissance de désintégrer à distance, transporter, réintégrer la matière ;

3° que la même volonté possède aussi la faculté de résoudre l'organisme humain dans la substance amorphe et primitive qui la compose, pour l'employer ensuite à réorganiser des membres humains, des visages humains, des organismes humains parfaits et indépendants du médium ; ensemble de facultés qui portent naturellement à en inférer que l'organisme humain doit résulter à son tour comme un produit de ces mêmes forces et facultés extériorisables, maîtrisant la matière inanimée, organisant la substance somatique ; forces et facultés dirigées par une volonté subconsciente de nature transcendantale ; soit dit en d'autres termes, elles portent logiquement à conclure que l'esprit organise le corps, et non que le corps organisé engendre l'esprit, comme l'affirment les représentants de la science officielle.

Je remarquerai à ce propos que l'ouvrage magistral du docteur Gustave Geley : « De l'inconscient au Conscient » est entièrement consacré à la démonstration scientifique de cette vérité capitale. Il écrit :

La notion de l'idéoplastie imposée par les faits est capitale : l'idée n'est plus une dépendance, un produit de la matière. C'est au contraire l'idée qui modèle la matière, lui procure sa forme et ses attributs. (Page 699).

Rappelons-nous donc que ces premières conclusions, rigoureusement fondées sur les faits, et auxquelles on est parvenu en suivant la méthode scientifique de l'ascension graduelle du connu à l'inconnu, suffisent à elles seules à démontrer l'existence dans l'homme d'un esprit indépendant du corps — donc vraisemblablement préexistant au corps et survivant à la mort du corps — et en même temps suffisent à ruiner irrémédiablement le postulat fondamental sur lequel repose la biologie moderne, selon lequel l'organe cérébral crée la fonction de la pensée, alors que les faits démontrent que c'est l'esprit — c'est-à-dire la fonction de la pensée — qui crée les organes.

Toujours sous le rapport psychophysiologique, mais à un point de vue différent, les défenseurs de l'hypothèse spirite partent des phénomènes d'extériorisation de la sensibilité et de la motricité pour parvenir graduellement aux autres manifestations alliées de la formation complète d'un « corps fluïdique » extériorisé, identique à celui du sensitif soumis à l'expérience ; « corps fluïdique » pourvu de sensibilité et de motricité, mais dépourvu d'attributs intelligents, puisqu'il reproduit mimétiquement les mouvements du sensitif lui-même ; pour passer ensuite aux cas, soit spontanés, soit provoqués, dans lesquels le « dédoublement » est en même temps fluïdique, sensoriel et psychique (bilocation), de manière que la personnalité consciente du sensitif passe au « corps fluïdique », apercevant à distance son propre corps somatique inanimé et sans vie. Parvenus à ce point, les défenseurs de l'hypothèse spirite concluent nécessairement qu'il existe dans l'homme un « corps fluïdique » (périsprit), qui représente « l'anneau de conjonction » entre l'organisme somatique et l'esprit, et qui peut se séparer de l'organisme somatique en des circonstances spéciales de relâchement vital « comme dans la syncope, dans l'extase, dans le sommeil physiologique, dans celui somnambulique et hypnotique, dans les cas d'inhalation de chloroforme, etc. » ; toutes conditions de faits qui d'ensemble portent à arguer logiquement que, si dans l'homme existe un « corps fluïdique » revêtant la fonction d'enveloppe de l'esprit, et qui peut s'éloigner temporairement de l'organisme somatique pendant même le cours de l'existence terrestre, alors la mort doit consister dans la séparation définitive entre l'organisme somatique d'un côté, et l'esprit pourvu de son enveloppe fluïdique, de l'autre. Telles sont les conclusions des défenseurs de l'hypothèse spirite ; qui — comme on peut voir — procèdent rigoureusement du connu à l'inconnu.

Enfin, au point de vue purement psychique, les défenseurs de l'hypothèse spirite partent des expériences de transmission de la pensée à courte distance, pour passer à celles analogues, obtenues à des distances remarquables ; expérience qui ouvrent la voie aux manifestations télépathiques proprement dites, pour lesquelles aucune limitation n'existe dans l'espace. Ensuite ils rapprochent, ils comparent, ils rattachent ces manifestations démonstratives de la puissance fonctionnelle de la pensée, avec les manifestations complémentaires de l'évolution et de la spiritualisation des facultés sensorielles, depuis les phénomènes de « transposition des sens », qui, en évoluant graduellement, se transforment dans les phénomènes d'autoscopie et d'alloscopie, dans lesquels le sensitif perçoit, macroscopiquement et microscopiquement, l'intérieur de son corps et l'intérieur du corps d'autrui. Ces phénomènes s'élèvent, à leur tour, jusqu'à se transformer en la lucidité proprement dite, dans laquelle le sensitif perçoit à travers tout corps opaque inanimé ; ces derniers ouvrent le chemin à d'autres phénomènes, bien plus importants, de la perception de choses et d'évènements à une distance quelconque du sensitif (télésthésie) ; phénomènes qui se subliment et se spiritualisent enfin jusqu'à atteindre les faîtes de la clairvoyance dans le passé et dans le futur (rétro-connaissance et pré-connaissance). Or, c'est de ce merveilleux ensemble de manifestations animiques que les défenseurs de l'hypothèse spirite déduisent rationnellement ce qui a été le sujet des considérations précédentes : c'est-à-dire que tout cela démontre que, dans les tréfonds de la subconscience humaine, se trouvent des facultés psychosensorielles d'un ordre très élevé, qui sont indépendantes de la « loi de sélection naturelle » et par conséquent, ne peuvent être que les sens spirituels existants pré-formés, à l'état latent, dans cette subconscience humaine, en attendant d'émerger et de s'exercer dans un milieu spirituel, après la crise de la mort ; comme dans l'embryon existent pré-formés, à l'état latent, les sens de la vie terrestre, en attendant d'émerger et de s'exercer en un milieu terrestre, après la crise de la naissance.

Tout le monde comprendra que les triples conclusions auxquelles parviennent les défenseurs de l'hypothèse spirite, dont chacune est complémentaire de l'autre, équivalent cumulativement à une démonstration rigoureusement expérimentale de l'existence, dans l'homme, d'un esprit indépendant du corps, organisateur du corps, survivant à la mort du corps ; démonstration qui, pour devenir incontestable et définitive, n'attend que la formation d'une quatrième conclusion complémentaire, à tirer des phénomènes spirites proprement dits.

Telle est donc la base inébranlable sur laquelle s'appuie l'hypothèse spirite au point de vue animique des manifestations métapsychiques ; base que les défenseurs de l'hypothèse en question ont édifiée graduellement, en employant le connu à expliquer le moins connu, jusqu'à atteindre l'inconnu, sans aucune solution de continuité, comme la prescrivent les méthodes d'investigation scientifique.

Maintenant, je ne vois pas qu'il soit opportun de procéder à l'énumération de la gradation phénoménique, suivie dans l'étude des manifestations spirites proprement dites. En effet, une fois prouvé qu'il existe dans l'homme un esprit indépendant du corps et survivant à la mort du corps, les conclusions auxquelles on est parvenu par la théorie spirite ne sont que le corollaire inévitable des prémisses en question. Pour la validité de toute hypothèse ou théorie, comme pour la solidité de toute construction matérielle, ce sont les fondements qui comptent ; et l'on a pu voir que les fondements, grâce aux phénomènes animiques (dont les opposants voudraient se servir pour démontrer l'erreur de l'hypothèse spirite), sont d'une solidité inébranlable. Le Professeur Richet peut donc se rassurer, car son apologue de l'architecte qui, avant de peindre des symboles délicats sur la voûte du temple, est tenu à s'assurer de la solidité des fondements, bien que très juste en lui-même, ne se rapporte nullement aux spirites.

CONCLUSIONS

Parvenu au terme de cet ample travail de réfutation d'un livre exceptionnellement partial et superlativement sophiste, je déclare que je crois avoir prouvé, par des faits, que l'hypothèse fondamentale soutenue par M. Sudre : celle de la « prosopopèze-métagnomie », qui aurait dû expliquer d'une manière naturelle toutes les manifestations métapsychiques à effets intelligents, est absolument inférieure à sa tâche dans toutes les catégories de manifestations médiumniques. Quand aux hypothèses complémentaires imaginées par l'auteur pour faire face à des manifestations qui débordent les limites explicatives de l'hypothèse en question ; (c'est-à-dire celle par laquelle on affirme l'existence d'un « fantôme téléplastique », ou « double », qui se séparerait du corps somatique dans la crise de la mort « pour conserver une vie indépendante de celle de son créateur, ou plutôt s'attacher à d'autres vivants pendant un certain temps » ; ainsi que l'autre par laquelle on admet l'existence de « mémoires qui survivent et qui me sont évidemment pas du « psychologique mort », mais me sont pas non plus des personnalités vivantes) quant à ces hypothèses, on a pu voir qu'elles montraient seulement d'une manière très éloquente, quels efforts mentaux désespérés a été obligé de faire l'auteur pour se libérer en quelque manière de l'invasion, indésirable pour lui, l'hypothèse spirite. Ces efforts l'amenèrent, en effet, à formuler des hypothèses qui représentaient déjà des concessions très dangereuses aux spirites, puisqu'elles faisaient franchir la frontière de la mort, en marquant un premier pas irrévocable dans le domaine spirituel, et en admettant ce qui constituait la base fondamentale de la thèse spirite. Cela entraînait, naturellement, pour M. Sudre, une situation insoutenable, destinée à s'écrouler comme un château de cartes au premier choc de la réalité. En la réalité, c'étaient les faits démolissant depuis les fondements l'édifice construit par l'auteur. Ils démontraient en effet que le « corps somatique », loin de survivre pour cette courte période que M. Sudre lui accordait dans un but de commodité théorique, survivait et se manifestait intelligemment, aussi bien un siècle après la mort du « corps somatique ». Et ce n'est pas tout ; car loin de rester inerte sur place, comme il devrait se produire pour un « corps fluide » inconscient, ayant besoin, pour acquérir la conscience, d'entrer en rapport avec un sensitif, le « fantôme plastique » se montre très capable de se manifester intelligemment à une distance quelconque du lieu où il s'était désincarné. L'autre hypothèse complémentaire, celle de la survivance de mémoires intégrales, mais impersonnelles et inconscientes, auxquelles les médiums puiseraient les renseignements nécessaires pour personnifier les défunts et « mettre dedans » leur prochain, devenait à son tour contredite par les faits ; Ceux-ci démontraient en effet que les personnalités spirituelles n'étaient point des personnifications subconscientes, puisqu'elles savaient prédisposer et combiner des événements tout aussi bien en dehors de tout rapport avec les médiums, entre une séance médiumnique et l'autre.

Il s'ensuit que l'ouvrage de M. Sudre, qui présentait, manifestement, le grave inconvénient de ne pas se proposer la recherche de la Vérité pour la Vérité, mais plutôt l'intention de démolir à tout prix l'hypothèse spirite, a rencontré le sort qu'il méritait, en tombant absolument en morceaux au premier choc contre la démonstration des faits. J'ajouterai que si M. Sudre est, à ce sujet, d'un avis contraire, dans ce cas, il doit savoir trouver une explication naturelle de tous les cas relatés au cours de mon ouvrage, en réfutant l'une après l'autre toutes les argumentations que j'ai formulées à l'appui de leur genèse inébranlablement spirite. Entendons-nous je dis qu'il doit trouver une explication naturelle de tous les cas que je viens de rapporter, non pas de quelque cas choisi avec soin et se prêtant plus ou moins à des « exercices » sophistiques. Je me réserve d'ailleurs d'aggraver sa tâche — déjà si dure — en lui fournissant, à son heure, plusieurs centaines d'autres cas analogues, diligemment ordonnés, classifiés et commentés en un gros volume en préparation.

Et ici, après l'analyse de l'œuvre de M. Sudre, il n'est pas inutile de considérer aussi la mentalité de l'auteur ; mentalité qui mérite d'être attentivement observée. Le talent de M. René Sudre est indiscutable, mais c'est un « sophiste né ». Il passe et il repasse à côté de la Vérité sans l'apercevoir ; il tourne et il retourne autour d'elle et l'évite avec soin ; il se heurte contre elle par hasard et la repousse avec dégoût. Ce sont là les traits caractéristiques qui distinguent le « sophiste né » du « sophiste occasionnel ». Tous les hommes de science, tous les penseurs comptent à leur passif des sophismes et des paralogismes ; mais cela se produit dans une mesure normale, occasionnelle : il s'agit d'un accident psychologiquement inévitable. Chez M. Sudre, le sophisme est la règle ; je dirai presque que chez lui

cette règle ne souffre pas d'exceptions. Il est né sophiste à tel point, que lorsque quelqu'un lui signale ses sophismes, il ne répond pas, parce qu'il ne peut répondre, mais il continue, imperturbable, à employer les mêmes sophismes ! C'est un « comble », qui démontre bien que sa mentalité est sophiste au point de ne pas se rendre compte de la position insoutenable, je dirais presque ridicule, dans laquelle le place cette attitude irrationnelle. Et qu'il soit un « sophiste né », on peut le déduire d'une autre circonstance inexplicable : c'est qu'il ne se préoccupe nullement d'appliquer à ses recherches les procédés scientifiques de l'analyse comparée et de la convergence des preuves. Pour combattre l'hypothèse spirite, il lui suffit qu'un cas négatif quelconque lui tombe sous les yeux pour s'en prévaloir aussitôt dans ses buts, sans se préoccuper des nombreux faits affirmatifs qui contredisent et neutralisent l'incident exploité par lui avec tant de légèreté ! — Et, ce n'est pas tout, puisqu'on dirait qu'il ne comprend même pas la nécessité, l'utilité des méthodes de recherches scientifiques indiquées, vu qu'il ne se préoccupe pas des faits, même quand il les connaît. Dans ces conditions, on doit conclure que la mentalité de M. Sudre se trouvant être celle d'un sophiste de naissance se combinant à un tempérament trop manifestement épris du parti-pris, le rendaient inapte à la tâche de rechercher avec profit les manifestations métapsychiques. Son talent est de toute autre nature ; il pourra cueillir des lauriers, en se dédiant au journalisme, à la littérature, au théâtre, mais dans le domaine de la Métapsychique il ne pourra qu'entraver l'œuvre des autres, désorienter la recherche et retarder l'avènement de la Vérité.

TABLE DES MATIERES

Préface	2
I. Magnétisme animal et phénomènes spirites	3
II. A propos de la médiumnité de Mrs. Piper	5
III. Analyse critique d'un alinéa sophistique	13
IV. Métagnomie et hypothèse spirite	19
V. Catégories de phénomènes inexplicables avec toutes théories métapsychiques.....	23
VI. A propos des cas d'identification de défunts inconnus du médium et des assistants. (1 ^{re} Catégorie)	25
VII. Nouvelles hypothèses de M. Sudre pour se dégager, quand même, de difficultés insurmontables (CAS des catégories II, III, IV et V).....	32
VIII. Apparitions de défunts au lit de mort	38
IX. Phénomènes de Xénoglossie (VIe et VIIe catégories).....	42
X. Phénomènes de « dédoublement fluidique » ou « bilocation » au moment de la mort	46
XI. Phénomènes de « matérialisation »	54
XII. Correspondances croisées	79
XIII. Encore un exemple inexplicable avec la Métagnomie	85
XIV. Réponses à quelques objections d'ordre general	89
Conclusions	93